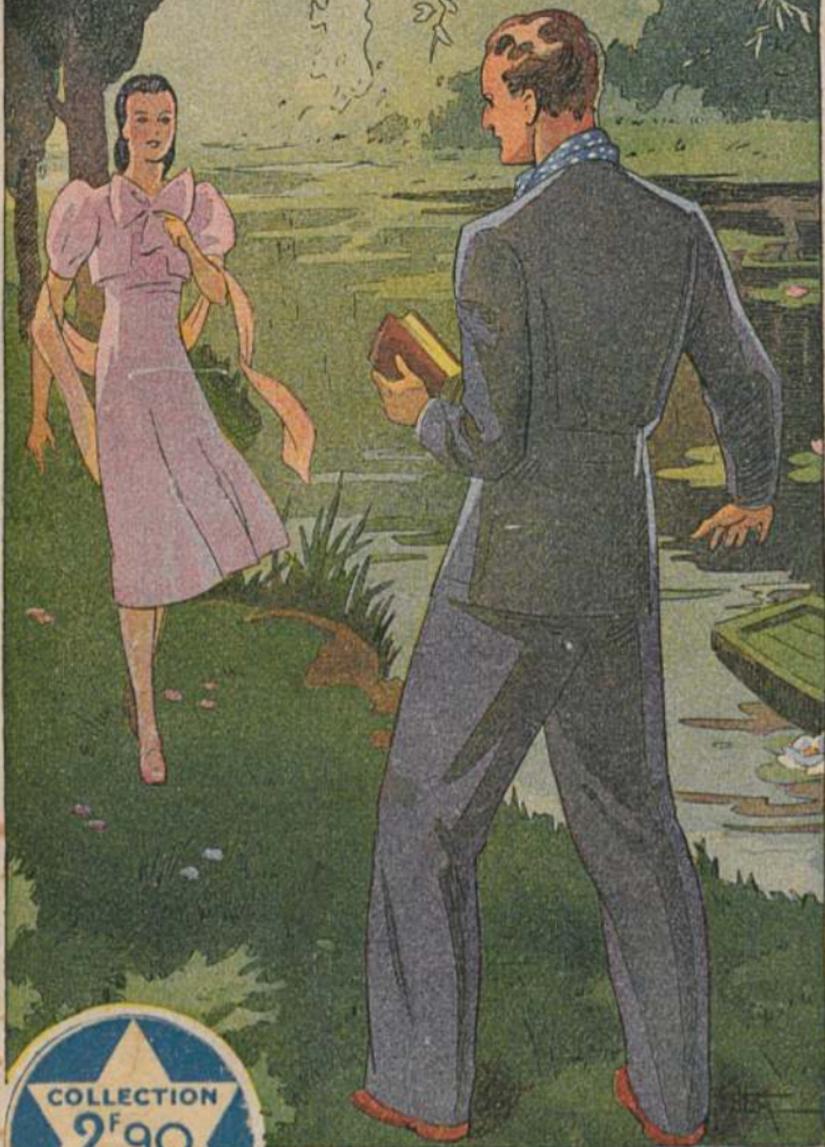


L'AMOUR QUI MEURT

PAR JEHAN DE SÉNEVAL



1, Rue Gazan PARIS (xiv^e)



*Un cadeau
qui dure toute
l'année...*

Abonner un garçon à

PIERROT

une fille à

LISSETTE



C'est le plus beau cadeau
que vous puissiez lui faire.
Chaque semaine, il recevra
son journal à son nom...
De la joie pour un an
et pour moins cher que le
plus humble jouet !



ÉDITIONS POUR LA JEUNESSE

1, rue Gazan, PARIS-14^e

c92840

Bidaud

Jehan de SÈNEVAL

L'AMOUR
QUI MEURT



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

L'Amour qui Meurt

I

C'était un vieux manoir, enfoui dans une combe. Un épais manteau de lierre habillait ses murs lézardés, et les tuiles brunes de son toit vénérable étaient toutes parsemées de mousse.

Une rampe en fer forgé, rongée par la rouille, prêtait son appui aux marches branlantes aboutissant au perron devant lequel les grandes fenêtres riaient de toutes leurs ouvertures au soleil levant.

Tout autour, les grands bois l'enserraient comme un écrin de verdure. Un petit ruisseau jasait non loin de là, prenant des airs de minuscule torrent entre deux rives fleuries.

Il courait, affairé, dans la verdure, pressé d'aller se perdre dans l'étang qui reflétait un coin du ciel dans son miroir limpide. Des herbes ressemblant à de grandes chevelures, des feuilles de nénuphars se balançaient mollement sur sa calme surface.

Un vieux pont de bois surmontant une petite

écluse enjambait le ruisseau à son extrémité et les arbres l'encadraient sur trois côtés.

En suivant le sentier qui contournait ses rives, l'on entra dans un court taillis, et tout à coup, un second étang apparaissait, plus vaste, plus sauvage, dans ce décor de collines boisées qui montaient à l'assaut du plateau.

Aucun bruit humain dans cette solitude. Seules les grenouilles, cachées dans les hautes herbes, psalmodiaient leur chant du soir. Le soleil couchant moirait d'or la nappe liquide, troublée de temps à autre par le saut d'une grosse carpe qui ridait sa surface.

Adossée au tronc d'un hêtre, une jeune fille était assise. Elle regardait pensivement le paysage tranquille, ayant laissé glisser à terre le livre qu'elle avait apporté. Un charme discret émanait de toute sa personne. Son visage, d'un ovale très pur, reflétait la bonté, mais l'énergie se lisait en même temps dans le dessin très ferme de la bouche, dans le regard profond des yeux bruns dont les paupières à demi baissées voilaient en ce moment l'éclat. Elle n'était plus toute jeune; ses vingt-cinq ans se devinaient sans peine, et sa gravité lui donnait l'apparence d'être plus âgée.

Elle avait quitté le manoir pour se recueillir dans ce coin sauvage, qu'elle affectionnait particulièrement, afin d'envisager l'événement qui allait bouleverser sa vie.

Était-il possible que sa sœur chérie, cette petite Chantal qu'elle avait élevée avec tant de cœur et de dévouement, pût s'éloigner pendant si longtemps?

Elle avait remplacé près d'elle leur mère, morte bien jeune, quand l'enfant n'avait que sept ans! Quelle tristesse pour la jeune fille d'être privée de la chère présence qui était l'âme et la joie du vieux logis!

Rêveuse, Geneviève Colombier revivait en pensée les années écoulées : cette mort subite de sa mère à Epinal, le désespoir de son père, un ins-

pecteur des Eaux et Forêts qui l'aimait passionnément et avait eu tant de peine depuis à se rattacher à la vie!

Cette épreuve avait mûri l'âme sérieuse de Geneviève et, bien jeune encore (à peine quatorze ans!), elle avait pris résolument la place vide de la maîtresse de maison au foyer désolé du veuf.

Chantal était sa fille, plus encore que sa sœur. Elle l'avait entourée de tant de soins, de toute sa tendresse nuancée de pitié pour le malheur qui la frappait et, délaissant ses études, si aimées pourtant, elle s'était appliquée, de toute son âme vibrante et passionnée, à accomplir aussi parfaitement que possible la nouvelle tâche qui s'imposait.

Les années avaient passé. M. Colombier avait pris sa retraite, voulant se retirer dans ce vieux manoir isolé au milieu des bois, qu'il affectionnait particulièrement, dans ce coin pittoresque de la Haute-Marne.

Là seulement, lui semblait-il, les souvenirs du cher passé seraient moins douloureux, car sa femme n'avait pas connu cette propriété de famille.

Durement éprouvé par la crise, il pourrait surveiller l'exploitation de sa ferme, peu éloignée de son habitation. Un contrôle semblait nécessaire vis-à-vis du métayer qui la gérait médiocrement.

Geneviève s'était accoutumée, sans trop de regrets, à cette vie nouvelle et solitaire. Elle s'était éprise de cette nature sauvage, d'une austérité pleine de charmes pour son âme rêveuse.

La direction de la maison, l'éducation, les études de Chantal absorbaient sa vie. Puis l'enfant avait été mise en pension trois années pour préparer son baccalauréat. Première et douloureuse séparation pour la sœur aînée. Mais depuis une année entière, elle jouissait de sa présence.

Elle avait espéré que Chantal resterait désormais au foyer paternel, et, brusquement, M. Colombier décidait que la cadette devait se faire une situation. Les temps étaient trop durs, leur fortune tel-

lement diminuée ! Non, il n'était pas possible pour une jeune fille bien douée de rester inactive... Chantal avait de la facilité pour les langues étrangères ; elle prendrait sa licence d'anglais. Atterrée, Geneviève considérait cette décision comme une douloureuse épreuve. Elle savait que les volontés de son père étaient irrévocables et regardait Chantal, espérant presque un sursaut de révolte, une réaction chez sa cadette. Et la jeune fille avait approuvé, avec un plaisir qu'elle ne chercha même pas à dissimuler.

Geneviève était vaincue. C'est vrai, elle n'avait jamais songé que cette vie solitaire était triste pour sa jeune sœur. Elle s'efforçait cependant à l'intéresser de mille manières, cultivant ses instincts artistiques, son amour de la lecture, pour éloigner d'elle l'inexorable ennui.

Mais cet ennui s'était glissé à son insu dans l'âme de la fillette, et l'attirait d'une vie nouvelle éveillait dans son être tendu par la curiosité des désirs qui lui faisaient envisager avec joie cette absence.

Geneviève possédait une nature scrupuleuse. Avait-elle le droit de murer la vie de Chantal dans un cercle étroit, sans avenir ?

Elle tremblait de la voir, si jeune encore, sans soutien dans un pays étranger. Mais M. Colombier, auquel elle faisait part de ses craintes, avait étayé sa résolution sur de solides arguments. Il connaissait l'établissement où Chantal serait envoyée ; il espérait qu'on l'y prendrait au pair et qu'elle donnerait en échange des leçons de français. L'été, on lui trouverait une famille anglaise pour passer les vacances, afin d'éviter les voyages trop coûteux.

Geneviève avait espéré, contre toute espérance, que ces projets rencontreraient des obstacles... Et ce matin même, tout était fini. Chantal était acceptée pour deux ans comme professeur de français dans cette pension et elle partirait dans huit jours.

La grande sœur, bouleversée, était venue se réfuser.

gier près de l'étang sauvage, seul témoin de sa peine profonde...

Le ciel se teintait de nuances mauves et roses, alternant avec un bleu pâle de lavande. Un vol de canards sauvages passa lourdement sur la tête de la jeune fille et alla s'abattre dans l'eau tranquille, ridant la surface de larges cercles concentriques qui venaient mourir sur la berge. Les roseaux s'agitaient, effleurés par le vent âpre soufflant du plateau. En face de Geneviève, le feuillage clair des saules frissonnait; la lumière mourait lentement dans le jour déclinant.

Elle ramassa son livre dans l'herbe et se leva pour regagner la maison. Elle marchait en suivant le bord de l'étang dont les eaux changeantes s'assombrissaient aux approches du crépuscule. Un nuage noir s'avançait à l'horizon. Il semblait à la jeune fille qu'il envahissait son âme tandis qu'il s'étendait sur l'azur du ciel. Elle pressa le pas, franchit le vieux pont et gagna le second étang, près du manoir.

Comme elle approchait de celui-ci, elle entendit un joyeux éclat de rire qui résonna dans la vallée solitaire. Puis la porte s'ouvrit et Chantal s'avança au-devant de sa sœur en s'écriant gaiement :

— Je te croyais perdue au fond des bois et j'allais partir avec *Perdreau* pour te chercher, Geneviève! Il y a plus de deux heures que tu as quitté la maison!

Elle se détachait, toute blanche, sur le fond de verdure qui entourait le manoir. Ses yeux clairs, d'une nuance indéfinissable, pétillaient et disaient la joie de vivre. Sa bouche, petite, laissait entrevoir des dents d'une blancheur éclatante et ses cheveux mousseux, d'un blond ardent, formaient une auréole autour de sa tête et accrochaient les derniers reflets de lumière du jour déclinant.

Geneviève la contemplait, admirant ce charme, cette grâce innée qui se dégageait de toute sa personne.

Lorsqu'elle reviendrait, ce serait le plein épanouissement de cette beauté qui n'avait pas encore atteint sa plénitude. Et la sœur aînée craignait que l'absence ne lui fit perdre cette simplicité qui la rendait si séduisante.

Elle murmura lentement :

— J'étais près de l'étang; j'aime tant ces soirs de printemps!

Un rire léger fusa sur les lèvres de Chantal :

— Poète! dit-elle seulement avec un haussement d'épaules.

Elle prit le bras de sa sœur et toutes deux montèrent les marches du perron.

La différence s'accroissait en les voyant l'une à côté de l'autre. Le profil de vierge de l'aînée, encadré de bandeaux noirs à peine ondulés, ses yeux profonds, d'une grâce pensive, la sveltesse de sa longue taille, formaient un contraste piquant avec la vivacité joyeuse de la cadette, plus petite et plus forte.

Elles traversèrent ensemble le vestibule dallé de marbre noir et blanc et entrèrent dans la grande salle à manger, aux sombres boiseries. Dans la haute cheminée gothique flambait un feu de hêtre, car les soirées étaient encore fraîches. Un panneau tendu d'une belle tapisserie d'Aubusson lui faisait face et, devant elle, un coffre, pure Renaissance, était orné d'une reproduction de Michel-Ange. Le couvert était mis sur la table de chêne. Geneviève le regarda tristement. Dans quelques jours, la place de Chantal serait vide; il n'y aurait plus que deux couverts, et combien la chère présence, la gaieté du vieux logis, allait manquer!... Mais Chantal, qui apercevait l'air assombri de sa sœur, s'écria soudain, avec un peu d'impatience :

— Ne prends pas cet air lugubre, je t'en prie! L'on dirait que tu assistes à mon enterrement! Tu devrais plutôt te réjouir de me voir partir, quitter ce pays sauvage pour aller dans le monde, le vaste monde!... Voir autre chose que ces bois, ces étangs

connaître un peu la vie, c'est une chance, ce n'est pas un malheur!... Il faut être de son temps, ma pauvre Geneviève! Tu n'en auras que plus de plaisir à me retrouver!

L'arrivée de M. Colombier dispensa Geneviève de répondre.

— Vite à table, déclara-t-il. Je meurs de faim! J'ai prévenu Nicolette afin qu'elle serve tout de suite.

Coloré, de forte stature, il respirait la force malgré son âge assez avancé. Ses enfants le craignaient plus qu'ils ne l'aimaient, car son caractère assez emporté et volontaire leur inspirait une sorte de frayeur qui éloignait toute intimité entre eux.

— J'ai dû aller secouer mon métayer, dit-il, tout en mangeant rapidement le potage fumant, la soupe au lard du pays, que la servante venait d'apporter sur la table. Quel animal! Il faut être sur son dos pour qu'il exploite convenablement la ferme, et si je ne le surveillais pas, combien de choses seraient en souffrance!... Un paresseux, un sournois! Je n'aime pas son air en dessous. Et la femme ne vaut pas mieux que lui... Mais je suis obligé de m'en contenter; c'est si difficile à remplacer aujourd'hui... Encore en admettant que j'arrive à m'en débarrasser!

— Il ne me plaît pas non plus, répondit Geneviève. C'est dommage que le vieux Didier ait dû quitter l'exploitation.

— Oh! celui-là, c'était un fermier d'autrefois, le travailleur tout dévoué à ses maîtres; mais ce Félix est loin de le valoir!

La porte s'ouvrit et Nicolette parut :

— C'est le petit Claude de Perrogney qui vient dire que sa mère est plus malade, expliqua-t-elle. Il paraît qu'elle étouffe et demande que M^{lle} Geneviève aille lui mettre des ventouses.

— J'y vais, répondit simplement la jeune fille.

— Tu n'y penses pas, Geneviève, riposta nerveusement son père. La nuit tombe, il y a deux

kilomètres jusqu'à Perrogney, ce n'est pas prudent.

— Père, je n'ai plus dix-huit ans. Vous oubliez que j'ai coiffé sainte Catherine l'automne dernier, et d'ailleurs, je serai vite de retour ! Si cette pauvre femme peut éviter une pneumonie, j'en serai trop heureuse !

Chantal éclata de rire :

— Voilà bien Geneviève ! dit-elle d'un ton moqueur. Elle se crée toujours des devoirs imaginaires ! Cela t'amuse de courir la nuit dans ces sentiers solitaires ?

Le regard de l'ainée s'embua de mélancolie. Avait-elle trop gâté sa jeune sœur pour qu'elle ne comprît pas ce simple geste de charité ?

Sans répondre, elle sortit de la pièce, mit une cape sur ses épaules et alla rejoindre l'enfant qui attendait dans le corridor.

Celui-ci eut un mouvement de joie en la voyant :

— Quel bonheur de vous ramener ! murmura-t-il avec ferveur. Maman vous espère tellement ! Elle a bien mal et je suis tout seul !...

— Oui, mon petit, tu as eu raison de venir me chercher ; dépêchons-nous, répondit la jeune fille.

Ils sortirent tous deux. C'était une nuit de printemps, calme et sereine. Un rayon lacté de lune se jouait dans l'étang et l'on n'entendait que le chant du rossignol dont la voix magicienne emplissait la paisible vallée. La brise du soir apportait les parfums des sous-bois endormis et les étoiles s'allumaient dans le ciel.

Geneviève marchait rapidement dans le sentier, tenant le petit Claude par la main. Elle rassurait l'enfant inquiet et au fond de son cœur une tristesse demeurait, car elle entendait encore résonner à ses oreilles l'éclat de rire moqueur de Chantal.

Si son influence n'avait pas été assez puissante pour façonner l'âme de sa jeune sœur, quels dangers affrontera-t-elle dans l'inconnu où elle sera demain ? se demandait Geneviève.

Le sentier abrupt escaladait le plateau ; quelques

pierres roulaient sous les pas de la jeune fille et de son compagnon; parfois une bête effarouchée remuait dans le taillis. Claude, peureux, se serrait alors contre M^{lle} Colombier qui calmait ses craintes.

Ils arrivèrent au sommet, sur la friche nue où le vent âpre soufflait. Le village était proche; l'on apercevait maintenant les lumières des maisons, trouvant l'obscurité qui se faisait plus profonde.

Le pays était tranquille; les habitants étaient rentrés. Deux femmes chuchotaient sur le pas de leur porte. Malgré l'obscurité, elles reconnurent la silhouette de Geneviève.

— C'est la demoiselle du *Creux d'Aujon*, dit l'une d'elles à sa voisine. Bien sûr que la Margot est plus malade et qu'elle vient la soigner.

— Oui. En voilà une qu'est pas fière et gentille avec le pauvre monde!

— La sœur est plus jolie, mais c'est pas la même chose!

— C'est jeunet; plus tard, peut-être...

L'interlocutrice hochait la tête d'un air de doute.

Geneviève entra dans la maison. En l'apercevant, la malade eut une exclamation de joie :

— Je savais bien que vous viendriez! dit-elle. Vous êtes si bonne!

Rapidement, la jeune fille préparait les ventouses, faisait la piqûre de sparto-camphre ordonnée par le docteur, rassurait la pauvre veuve, seule avec son petit garçon. Lorsqu'elle la sentit mieux, elle sortit.

La nuit se faisait plus profonde, mais Geneviève n'était pas peureuse. Elle se guidait à l'aide de sa lampe électrique, jouissant de ce calme champêtre dont sa nature rêveuse appréciait le charme puissant.

Comme elle redescendait le sentier, elle perçut un léger bruit dans le taillis. Tournant la tête, elle entrevit une forme humaine courbée sur le sol. En l'entendant, l'homme se redressa. Il sembla à Gene-

viève reconnaître la massive carrure de leur mé-tayer. Très vite, d'ailleurs, car la silhouette s'en-fonça dans l'ombre des futaies.

« Que fait-il à cette heure dans le bois? se de-manda la jeune fille. Braconnerait-il? Il ne man-querait que cela à sa collection de défauts! Mon père a raison de se méfier de lui. Mais je n'ai pas assez de certitude pour le prévenir... »

Perplexe, elle rentra au manoir où M. Colombier l'attendait. Un pli de mécontentement barrait son front et il eut un geste irrité en la voyant.

— C'est absurde de rentrer à cette heure tar-dive, dit-il. J'aurais dû m'opposer à te laisser sor-tir, Geneviève. Ce n'est même pas prudent, dans ce pays isolé. N'as-tu rencontré personne?

Geneviève hésita. Sa franchise l'emporta, mal-gré ses scrupules.

— Il m'a semblé apercevoir Félix dans le taillis, dit-elle. Il était courbé et me tournait le dos. Je ne suis pas sûre que c'était lui.

M. Colombier eut un geste de surprise.

— Que diantre pouvait-il faire à cette heure dans le bois? s'exclama-t-il. Décidément, cet individu a des allures louches; il devait tendre des collets, je le surveillerai.

Il verrouilla la porte d'entrée et monta l'escalier à la suite de Geneviève qui entra dans sa chambre.

La porte contiguë à celle de sa sœur était ou-verte. Elle entendait la respiration calme et régu-lière de la jeune fille endormie. Voilant avec sa main l'éclat de la lampe, elle la contempla un ins-tant. Un léger sourire errait sur les lèvres de la fillette, et ses longs cils abaissés sur la peau mate la rendaient encore plus jolie.

Une appréhension serrait le cœur de la grande sœur. En soupirant, elle referma doucement la porte et se jeta à genoux, tandis que des larmes perlaient à ses yeux au souvenir de leur proche séparation.

II

Six mois se sont écoulés. Les rares lettres de Chantal sont attendues impatiemment par Geneviève. La jeune fille semble gaie et pleine d'entrain; elle s'est adaptée avec une grande facilité à sa nouvelle vie; tout lui plaît, tout l'enchanté.

Elle a passé les vacances chez les Simpton, une famille très mondaine, où elle a eu beaucoup de succès. Elle a assisté à de nombreuses réunions; les noms de Fred, d'Edward, les fils de Mr. Simpton, reviennent plus fréquemment sous sa plume que ceux de leurs sœurs. Au mois d'octobre, M. Colombier reçoit une demande de Mrs. Simpton pour garder Chantal. Celle-ci supplie son père d'y consentir et affirme que sa préparation à sa licence y gagnera. Les fils de Mr. Simpton l'aideront, elle aura même plus de temps pour travailler qu'à la pension. Geneviève s'inquiète; son père hésite. La grande sœur craint l'entraînement de cette existence mondaine pour Chantal; elle sent qu'elle vit dans une atmosphère de frivolité qui l'alarme. Chacune de ses lettres lui cause une déception. Elle voudrait y trouver des marques d'affection, quelques regrets de leur vie familiale, et constate que Chantal, très entourée, flattée, ne souffre nullement de leur séparation.

Devant l'hésitation de son père, les prières de la jeune fille se font plus pressantes. Elle a même quelques phrases amères pour Geneviève, qu'elle soupçonne d'entraver ses désirs.

M. Colombier, qui a toujours eu un faible pour sa fille cadette, finit par céder. Chantal passera

cette année dans la famille Simpton. Geneviève accepte la décision de son père en cachant son appréhension, se sentant incomprise.

Plus que jamais, elle se donne à tous ceux qui ont besoin d'elle et va fréquemment au village, où elle est fort aimée. C'est maintenant l'automne mélancolique qui s'harmonise avec la grisaille de ses pensées. Il accroche ses opulentes draperies sur les pentes feuillues. Une fraîcheur monte de la vallée; le matin, les sentiers sont envahis de brumes; de lourds nuages plombent le ciel et donnent une teinte livide à l'eau des étangs endormis. Parfois le vent se fait plus âpre, et Geneviève aime sa carresse rude qui dilate les poumons.

M. Colombier est souvent absent de la maison; il surveille activement l'exploitation de sa ferme. Depuis le départ de Chantal, son caractère est plus sombre; la gaieté de la jeune fille n'anime plus le vieux manoir et son absence laisse une impression de tristesse que le temps ne peut atténuer.

L'hiver arrive avec son ciel tourmenté; les arbres prennent leur habit de bure et les grandes orgues déchainées du vent font un sabbat de tempête.

Pour Geneviève, la forêt chante; elle l'aime l'hiver comme l'été; elle savoure les nuances de bruits et les nuances de lumières. Après la valse du printemps, la pavane de l'été et la polka de l'automne, elle va écouter l'agreste symphonie qui s'achève sur une finale de cymbales, de plaintes et de gémissements.

« Poète », en effet, ainsi que Chantal le disait en raillant. Ses impressions profondes ont besoin d'expansion; elle les traduit en vers charmants qu'elle enferme comme un joyau dans son petit secrétaire en bois de rose. Ils ont toute la fraîcheur de son âme limpide.

Cependant, une impression de tristesse l'envahit toute depuis le départ de sa sœur. Sa vie est encerclée dans le manoir tranquille. Ne se mariera-t-elle

pas? Elle sent en elle des aspirations d'épouse, de mère, mais elle connaît si peu de monde! Son père a rompu avec ses relations; de temps à autre, elle l'accompagne à Langres, la ville voisine, pour quelques emplettes indispensables... Elle n'a pas de fortune, et la lutte pour la vie est dure.

Les jeunes gens sont excusables d'hésiter à fonder un foyer lorsqu'ils n'ont pas de garanties suffisantes pour le faire subsister...

Geneviève réfléchit à tous ces obstacles. Il ne faut pas entretenir de dangereuses illusions; son père a eu raison de faire voyager Chantal, mais elle-même est sans doute destinée à rester vieille fille.

Un après-midi d'avril, en escaladant le sentier fleuri d'aubépines qui conduit à Perrogney, elle fut surprise de croiser un jeune homme qui s'avança vers elle. Grand, mince, élégant, il l'aborda avec aisance.

— Pardon, Madame, dit-il, suis-je bien sur le chemin qui conduit au manoir du Creux d'Aujon?

Geneviève eut un mouvement de surprise. Les visites étaient si rares dans ce pays isolé! Et quel était cet inconnu?

Avec une certaine réserve, elle répondit affirmativement.

— Ce manoir appartient bien à M. Colombier? reprit le jeune homme.

— Il est effectivement à mon père, dit-elle.

— Comment! Vous êtes M^{lle} Colombier? M^{lle} Geneviève, sans doute?...

De plus en plus intriguée, Geneviève examinait le jeune homme qui se tenait devant elle, le chapeau à la main.

Son front haut et bombé était encadré de cheveux châtain très fins, frisant légèrement. Le regard, franc et loyal, lui plaisait. Une distinction de manières émanait de toute sa personne. Mais comment pouvait-il savoir son nom?

Elle hésitait avant de répondre. Il remarqua sa réserve et se mit à rire.

— Cela vous surprend, dit-il, que je sache votre nom ? Mes parents ont été très liés avec les vôtres, au début de leur mariage. Je viens d'être nommé à Langres, comme garde général des Eaux et Forêts, et ma mère serait heureuse de me voir nouer des relations avec M. Colombier. Elle aimerait avoir de ses nouvelles. J'ai laissé ma moto à Perrogney et votre rencontre est providentielle, car je craignais de m'être embarqué sur une fausse route.

Plus cordiale, Geneviève lui tendit la main et lui proposa de retourner avec lui au manoir. Perplexe, elle se demandait comment son père accueillerait le jeune homme. Il n'aimait pas les visites et n'avait pas d'amis.

Aussi, un peu préoccupée, écoutait-elle, distraite, les remarques admiratives de son compagnon sur le paysage pittoresque où ils se trouvaient. Elle redoutait le mécontentement de M. Colombier à la vue de l'étranger.

Comme ils arrivaient à la maison son père descendait les marches du perron. Il fut surpris de voir revenir Geneviève avec un jeune homme. Celui-ci, s'avançant vers lui, se nomma :

— Permettez-moi de me présenter, Monsieur, dit-il, je suis René Dartigues, garde général des Eaux et Forêts, et viens d'être nommé à Langres.

A ce nom, évocateur d'un lointain et cher passé, une émotion profonde bouleversa le visage impassible de M. Colombier.

Dartigues !... Les images surgissaient dans sa mémoire. N'était-ce pas Besançon, l'épanouissement de son bonheur avec la femme aimée, les années vécues dans la plénitude de son rêve ?

Dartigues et Colombier ! Combien leurs noms, leurs vies, avaient été associées au début de leur mariage ! Lui, garde général, amenant sa jeune épouse dans cette gracieuse ville de Franche-Comté, et elle, la belle M^{me} Dartigues, femme d'un sous-lieutenant, se liant avec Thérèse Colombier.

Que de soirées passées dans une charmante inti-

mité! Que de pique-niques du dimanche dans les bois environnants, ces belles forêts du Doubs embaumant la résine et le sapin! Qu'ils étaient jeunes et gais, alors! La naissance de René, celle de Geneviève un an plus tard, M. Colombier revivait tous les chers souvenirs qui se levaient en foule devant le nom aimé.

René, un peu troublé de son silence, attendait.

— Soyez le bienvenu, mon cher enfant, dit enfin son hôte en lui tendant cordialement la main. Je suis content que vous soyez dans nos environs. Donnez-moi des nouvelles de votre mère.

— Depuis la mort de mon père, il y a deux ans, elle habite Chambéry, le berceau de sa famille, où nous avons une maison. Notre belle Savoie a toujours eu ses préférences. Elle y a conservé des amis et s'y trouve moins isolée qu'ailleurs. Je vais la voir aussi souvent que cela m'est possible; elle sera heureuse d'entendre parler de vous.

Sa voix chaude et profonde avait les mêmes intonations que celle dont il évoquait le souvenir. Les yeux caressants se posaient sur M. Colombier avec une nuance de respect et d'admiration. Geneviève l'observait en silence. Elle connaissait peu de jeunes gens dans sa vie retirée, mais combien lui semblait-il différent des autres! Il n'avait rien de banal, celui-là, et elle lui était reconnaissante de l'heureuse transformation opérée par sa présence sur M. Colombier. Cet intérêt qu'il lui témoignait le sortait de son habituelle apathie. Il s'animait en lui parlant. La profession même du jeune homme révélait une similitude de goûts, des points de contact entre leurs deux âmes; ils se sentaient déjà de vieux amis.

Geneviève avait fait apporter le thé. Pendant qu'elle le servait, René la suivait des yeux avec sympathie. Ce calme, cette distinction innée qui caractérisait tous ses mouvements le subjuguèrent. Très gai, il répondait avec verve à M. Colombier, heureux de se sentir des amis dans ce nouveau pays.

où il arrivait en inconnu. Il racontait ses impressions, son enthousiasme pour la vieille ville séculaire, qui allie un curieux mélange de passé et de vie moderne, mais qui défend jalousement ses traditions et ses prérogatives.

— J'aime déjà l'air vif de la montagne languoise, dit-il; ses coins déserts, ses landes qui sentent le thym et le romarin, et votre Creux d'Au-
jon me semble singulièrement captivant!

— Lorsque nous aurons achevé de goûter, nous vous montrerons les étangs, répondit M. Colombier. Je crois qu'ils vous plairont. Souvent, je passe des journées entières à pêcher et ne me lasse pas du décor de bois qui les entoure.

En effet, René Dartigues fut complètement conquis par le charme pittoresque de cet endroit sauvage. Il le dit à M. Colombier et à Geneviève en termes enthousiastes qui les flattèrent.

C'était l'heure du crépuscule. Un air léger ridait la surface de l'eau et balançait mollement les grandes feuilles de nénuphars étendues sur l'étang.

La jeune fille les regardait pensivement :

— Quand ces fleurs de nymphéa seront écloses, dit-elle, j'aimerais en emporter à la maison, elles sont tellement décoratives! Malheureusement, c'est impossible. Il est difficile de les cueillir, elles se dérobent toujours; elles ressemblent aux désirs et sont insaisissables comme eux!

M. Colombier s'était éloigné pour relever des nasses tendues près de la rive. René Dartigues s'approcha de Geneviève et répondit :

— Tous les désirs ne sont pas irréalisables, heureusement!

Elle se taisait, remuée par le regard caressant qui se fondait dans le sien, par la voix chaude aux intonations profondes. Troublée, elle détourna les yeux.

Au loin, dans les bois, le coucou lançait ses appels moqueurs. L'on entendait le son argentin des clochettes agitées par les troupeaux qui paisaient derrière la ferme.

M. Colombier revenait, tenant une nasse qui contenait quelques poissons.

— Il est temps de remonter à Perrogney, dit René, car je voudrais rentrer à Langres avant la nuit.

Silencieusement, Geneviève le suivit jusqu'au sentier qui menait au village. D'une oreille distraite, elle écoutait sa conversation avec son père.

Ils se séparèrent au détour du chemin. M. Colombier insista pour que le jeune homme renouvelât fréquemment sa visite. Tandis qu'il serrait la main de Geneviève, elle rencontra de nouveau la flamme caressante de son regard et tressaillit. Elle se croyait moins impressionnable. Allait-elle s'éprendre d'un inconnu entrevu quelques heures? Elle, la sage, la raisonnable Geneviève, s'emballerait-elle comme une jeune fille de dix-huit ans?

Elle redescendit le sentier avec son père qui faisait l'éloge de René Dartigues. Elle avait hâte d'être seule pour pouvoir analyser ses impressions dans le calme et, peut-être, sans oser se l'avouer, revivre les heures qui venaient de s'écouler.

Car il lui semblait que cette journée marquait le début d'une ère nouvelle, et tandis que le crépuscule noyait d'ombre la vallée, elle sentait grandir dans son âme enfiévrée l'aurore lumineuse et douce d'un amour naissant qui transformerait sa vie.

III

Assise près de la fenêtre de son appartement donnant sur la rue de Boigne, M^{me} Dartigues réfléchissait. Elle tenait à la main une lettre de son fils, et ses yeux expressifs fixaient un portrait de René placé sur un guéridon en face d'elle.

L'on comprenait, en la voyant, qu'elle eût été appelée « la belle M^{me} Dartigues ». Elle gardait encore, malgré la cinquantaine quelque peu dépassée, une finesse de traits remarquable dans une physionomie intelligente et calme. Elle avait légué à son fils cette distinction, ce charme qui se dégageait de toute sa personne, mais il n'avait malheureusement pas hérité de la maîtrise de soi, de la persévérance dans les sentiments qui caractérisaient sa mère. Un peu versatile, le tempérament malléable de René subissait le contre-coup de tous les événements et il suivait ses impressions au gré de sa fantaisie et de son caprice.

M^{me} Dartigues connaissait à fond cette nature charmante et faible; elle en redoutait les réactions inattendues et avait souvent craint qu'il ne s'abandonnât sans résistance à toutes les passions qui ne pouvaient manquer de solliciter son cœur ardent et sensible.

La lettre qu'elle venait de recevoir lui révélait l'attrait de René pour Geneviève Colombier. Il parlait avec enthousiasme de la jeune fille et vantait à sa mère la bonté, l'esprit sérieux et réfléchi, le dévouement à toute épreuve de Geneviève, ses qualités de maîtresse de maison. Il paraissait avoir un vif plaisir à fréquenter le manoir du Creux d'Aujon et appréciait la bienveillance particulière que M. Colombier lui témoignait à chacune de ses visites.

M^{me} Dartigues approuvait cette sympathie de son fils unique pour Geneviève. Si elle avait vraiment le caractère sérieux qu'il lui attribuait, la mère souhaitait que ce sentiment se développât, car elle sentait que la nature de René avait besoin d'être soutenue et dirigée pour donner toute sa mesure. Il lui faudrait une femme énergique; un tempérament frivole serait un danger pour la faiblesse du jeune homme.

Mais était-elle vraiment ce qu'il la dépeignait? Ne s'abusait-il pas? La mère avait tant d'inquiétudes pour l'avenir de son fils!

Combien de fois avait-elle prié Dieu de mettre sur sa route la compagne sérieuse et forte qui serait un soutien,... un appui pour cette nature un peu indolente et cependant si passionnée!

Sa rencontre avec Geneviève, la fille de sa meilleure amie d'autrefois, n'était-elle pas la réponse de la Providence?

Certes, la sympathie naissante que René ressentait pour M^{lle} Colombier n'avait pas encore pris l'intensité de l'amour... Il n'analysait pas ses impressions, sa mère en avait l'intuition... Mais son enthousiaste admiration se muerait peut-être en un sentiment plus profond et il était possible que, dans un avenir rapproché, le jeune homme songeât à en faire la compagne de sa vie.

« Comment savoir si elle est vraiment digne de lui? songeait M^{me} Dartigues. Si cet attrait de René pour elle se développe, il faudra que j'aille à Langres, que je fasse sa connaissance dans le cadre de sa vie habituelle, car je serai bon juge... Et s'il s'abuse, mon influence pourra encore le détourner de contracter un mariage qui ne lui conviendrait pas. »

A cette même heure, pendant que sa mère devait ainsi, René Dartigues dévalait rapidement le petit sentier conduisant de Perrogney au vieux manoir.

La journée avait été chaude. L'arome des fleurs s'exhalait en parfums pénétrants qui lui causaient une sorte de griserie. Il s'exaltait à la pensée de retrouver Geneviève dans quelques instants. Ces heures passées avec elle, dans la solitude des bois, étaient les meilleures de sa vie. Il les vivait dans une sorte de béatitude admirative. Il lui semblait alors que sa puissance d'aimer s'épanouissait et qu'il découvrait dans cette âme de jeune fille tout ce qu'un être peut renfermer de beauté morale.

Et parce qu'il la sentait infiniment supérieure à lui, les confidences s'arrêtaient sur ses lèvres. Une

sorte de respect le saisissait près d'elle comme au seuil d'un temple où le mystère vous étreint. Un obscur sentiment tressaillait au fond de son âme, mélange de désir, d'espoir, de découragement. Lorsqu'ils se séparaient, le soir, à l'heure où la note de l'oiseau se fait plus tendre, où la vallée alanguie par la chaleur du jour a un charme plus suave et plus intime, il partait avec le regret de ce qui eût pu être — et n'avait pas été, — des mots qu'il avait retenus sur ses lèvres et qu'il aurait tant voulu dire ! Il se sentait alors infiniment las et triste, avec la sensation d'un fossé qui s'élargissait entre eux, le fossé de son infériorité vis-à-vis d'elle ! Parlerait-il enfin ? Dira-t-il les mots qui fixent à jamais un destin ?.. Il le souhaite ardemment. Mais, lorsqu'il arrive au manoir et qu'il la voit s'avancer à sa rencontre, les deux mains largement tendues, un sourire de bienvenue aux lèvres, sa timidité, son indécision le reprennent, et la banalité des mots cache son émotion profonde.

Cependant, il lui semble qu'à sa vue une flamme de plaisir brille au fond des yeux de Geneviève. Pour lui, elle a avancé un fauteuil d'osier sur le vieux perron ; tous deux regardent l'ombre des bois qui s'allonge dans la vallée ; ils écoutent murmurer le ruisseau qui les invite aux confidences.

Ils sont seuls. M. Colombier est allé voir des pâtures et n'est pas encore rentré. L'occasion serait propice... Reviendra-t-elle jamais ?

René hésite encore. Il a peur de ne pouvoir traduire ses sentiments intimes. Il craint surtout un refus qui briserait à jamais le beau rêve dont il vit depuis deux mois. Il savoure la chère présence à ses côtés et se tait. Elle a pris son ouvrage et tricote activement.

— Mon père va bientôt rentrer, dit-elle. Nous vous gardons à diner, je pensais que vous viendriez. Quand vous serez reposé, nous irons à l'étang, si cela vous fait plaisir.

Elle l'interroge sur ses occupations, sur ses rela-

tions, sur sa mère qu'elle aimerait connaître. Il dépeint en termes choisis sa vie de forestier qui aime sa carrière, qui est amoureux de la nature et des bois. Et sa voix chaude résonne au plus intime du cœur de Geneviève.

Sa vie, à elle, n'est-elle pas transformée depuis qu'elle le connaît ! Sa présence est une lumière qui irradie tout autour d'elle. Son père est moins sombre, plus expansif, et l'avenir, fermé jusque-là, a maintenant des perspectives lointaines qui l'éblouissent comme un soleil trop ardent oblige à fermer les yeux. Elle n'ose espérer le bonheur qu'elle entrevoit cependant. Rien ne lui fait prévoir que son attirance est partagée ; elle connaît si peu le cœur des jeunes gens !

Mais, lorsqu'il est parti, elle écoute résonner en elle la voix qui nuance les mots banals auxquels elle veut trouver un sens caché et elle vit d'espérance... Demain lui apportera peut-être une certitude...

Elle l'encourage dans les difficultés qu'il lui soumet parfois, a le mot juste pour le conseiller et sent sa confiance s'élargir et se reposer en elle. Cela lui est très doux. Elle devient son appui... Pourrait-il s'en passer désormais ?

Elle lui parle beaucoup de Chantal, vante les qualités de sa jeune sœur, son entrain, sa gaieté communicative. Le moment de son retour approche, elle passera bientôt sa licence et Geneviève se réjouit de la retrouver pendant quelques mois, avant qu'elle prenne une situation. René l'interroge ; il est curieux de faire la connaissance de la jeune fille. D'ailleurs, tout ce que M^{lle} Colombier aime, ne l'aime-t-il pas lui-même ?

Il multiplie ses visites, et les jours où il ne vient pas, les heures se traînent, lentes et monotones, pour Geneviève, et une sensation de langueur l'envahit le soir...

M. Colombier vient de rentrer. Son affectueux accueil réjouit le jeune homme. Le sourire de Ge-

neviève l'enveloppe d'une atmosphère de cordiale hospitalité. Ils insistent pour le garder à dîner. Le couvert est mis dans la salle à manger où le soleil couchant accroche ses rayons sur les vieux cuivres garnissant les bahuts de chêne. Une brise légère entre par les fenêtres ouvertes, apportant tous les parfums de la montagne; l'on entend le murmure du ruisseau qui semble chuchoter des mots tendres et mystérieux.

M. Colombier parle de son exploitation, de ses difficultés avec son métayer, des plantations d'arbres qu'il projette de faire. Le dîner s'achève et Geneviève propose d'aller aux étangs avant le départ du jeune homme.

Un dernier rayon de soleil rôde encore sur la cime des bois. L'eau dort; le jour mourant la caresse de reflets changeants; tout est calme aux alentours.

René et Geneviève sont pénétrés de cette grande paix de la campagne qui imprègne l'âme d'un calme mystérieux et la rapproche du ciel.

Ils s'avancent lentement vers la rive de l'étang, sans rien dire. De grands nénuphars blancs se balancent mollement à la surface, mettant une note claire dans l'eau assombrie. La jeune fille les regarde avec envie. René surprend ce désir.

— Je vais vous en cueillir, dit-il.

— J'ai déjà essayé bien des fois, répond Geneviève, ils se dérobent toujours.

René prend un bâton dans le taillis voisin et s'efforce de saisir les fleurs convoitées. Mais la masse souple de la plante fuit sous la gaule. Il s'acharne à les poursuivre, tandis que Geneviève s'alarme de le voir se pencher davantage et le supplie d'y renoncer. Il lui est doux de sentir qu'elle tremble pour lui et craint de lui voir faire un désastreux plongeon. Mais sa poursuite est vaine et il est obligé d'y renoncer.

— J'aurais tant voulu vous faire ce plaisir! dit-il avec regret.

Elle le remercie d'un regard ému qui augmente son émoi. Il parlerait sans doute, ... mais ils ne sont pas seuls, et la présence de M. Colombier arrête toute confiance.

Ils remontent le chemin et René regagne seul la route de Perrogney où il retrouvera sa motocyclette. Il s'attarde dans le sentier. La nuit veloutée l'enveloppe et berce son rêve. Des millions d'étoiles s'allument dans le ciel d'un bleu profond; elles semblent communier avec son âme toute vibrante et lui parlent de celle qu'il vient de quitter et voudrait déjà retrouver.

— La vie est belle! murmure-t-il, et j'ai confiance! Ma mère dira pour moi ce que je n'ose lui avouer. Je vais lui demander de venir dès qu'elle le pourra, et je suis sûr qu'elle approuvera mon choix.

IV

Nonchalamment assise dans un compartiment de l'express Paris-Belfort, les jambes croisées, la cigarette aux lèvres, Chantal regarde fuir le paysage par la baie entr'ouverte. Devant elle, la plaine de Champagne défile sous l'ardent soleil de midi. Dans une heure, elle sera à Langres et va retrouver son père et sa sœur qui doivent l'attendre à la gare après dix-huit mois d'absence.

Cependant sa physionomie exprime plus de nervosité que de plaisir en songeant à ce retour en Haute-Marne. Elle se trouvait si bien en Angleterre, chez les Simpton! Cette vie mondaine l'enchantait. De cette année passée là-bas, elle gardera toujours un délicieux souvenir!... Mais elle en rapporte aussi une profonde désillusion.

A vrai dire, elle avait cru, devant l'empressement de Fred, qu'il avait pour elle un autre sentiment que cette camaraderie sans façon habituelle chez les jeunes gens anglais. Et toute sa coquetterie s'était appliquée à conquérir le cœur du jeune homme.

Il avait une situation intéressante et Chantal n'avait pas de fortune. La vie agréable et luxueuse des Simpton lui plaisait, et qu'allait-elle retrouver au Creux d'Aujon? La médiocrité et l'ennui... La jeune fille étouffait un bâillement à cette idée...

Ensuite, ce serait l'inconnu, l'obligation de chercher une position lucrative, le travail sans foyer, sans avenir mondain... Elle avait manqué l'occasion qui lui semblait propice et ne la retrouverait jamais!

Cependant, elle avait travaillé en Angleterre. Réellement douée pour les langues, conquérir sa licence avait été un jeu pour elle et la part du plaisir était restée large, très large, malgré l'étude! Que pouvait-on lui reprocher, puisqu'elle avait réussi son examen dans la limite fixée?

Peut-être, après tout, eût-il été préférable d'échouer, pour pouvoir rester davantage là-bas? Les Simpton avaient manifesté un regret sincère de son départ. Ils s'étaient tellement habitués à l'avoir parmi eux qu'elle semblait faire partie de la famille.

Cependant, malgré son désir secret, ses avances presque provocantes, Fred n'avait pas eu un seul mot qui puisse lui faire espérer qu'un jour, même lointain, il songerait à l'épouser.

Et un pli amer creusait la bouche de Chantal à cette constatation; elle s'absorbait dans ses profondes réflexions.

Sans entrain, elle descendit à Langres et aperçut tout de suite son père et Geneviève qui l'attendaient sur le quai.

Les yeux brillants de plaisir, Geneviève s'avancait au-devant de sa sœur, la déchargeant de ses

menus colis et, l'embrassant tendrement, s'extasiait sur sa transformation.

— Tu es maintenant une vraie jeune fille, ma Chantal, lui dit-elle, comme tu as embelli ! Tu étais déjà bien jolie en partant, mais, maintenant, tu es remarquable !

Elle riait, heureuse, si heureuse de la revoir ! M. Colombier lui-même avait une flamme joyeuse dans le regard. Il était presque gai en retrouvant sa fille benjamine.

— Dépêchons-nous, enfants, dit-il. L'auto de louage nous attend et il fait une chaleur sur ce quai ! Notre vallée est plus fraîche, heureusement ! Tu dois avoir une faim terrible, Chantal ?

— Ne vous inquiétez pas, j'ai déjeuné au wagon-restaurant, répondit-elle, mais je suis lasse du voyage et contente d'arriver au manoir.

— Où tous te feront fête, ma chérie, dit tendrement Geneviève. Tu es la joie de la maison.

« Je ne sais si je retrouverai ma gaieté là-bas, pensa tristement Chantal. Qu'il faut peu de chose à cette pauvre Geneviève pour être heureuse ! L'avenir est si sombre aujourd'hui pour les filles sans fortune ! »

Sans entrain, elle retrouve sa chambre et sa place le soir à la table familiale. Geneviève a mis partout des fleurs pour fêter le retour de sa sœur ; ces fleurs de la forêt, de la montagne, aux parfums sauvages et pénétrants. Un bouquet de lis marta-gons, que l'on cueille dans ces bois, fleurit sur la commode. Elle veut que Chantal goûte l'intimité paisible de la vie champêtre, que la joie du retour la pénètre et l'attache au vieux manoir.

Un peu excitée, la jeune fille raconte les plaisirs qu'elle a goûtés à Londres, avec la famille Simpton. Elle a quelques mots amers et mordants pour Fred et dépeint ses sœurs sans grande sympathie.

M. Colombier dit tout à coup :

— A propos, Geneviève, pendant que tu faisais des courses à Langres, j'ai rencontré René Dar-

tigues et lui ai dit de venir nous voir la semaine prochaine.

Chantal a un mouvement de surprise :

— N'est-ce pas ce jeune homme dont tu m'as parlé une ou deux fois dans tes lettres, Geneviève? Celui dont les parents étaient liés avec les nôtres à Besançon?

Geneviève détourne son regard de celui de sa sœur :

— Oui, c'est lui, répond-elle brièvement.

— Il vient souvent nous voir, ajoute M. Colombier.

Chantal s'étonne. Comment Geneviève ne le lui a-t-elle pas mentionné plus souvent? Quel âge a-t-il? Comment est-il? M. Colombier répond à sa fille. La grande sœur se tait.

Doù vient ce trouble qui l'envahit, cette pudeur pour parler de lui à Chantal? Tout ce qui le touche n'est-il pas enfoui dans sa vie profonde comme dans un tabernacle où elle le garde de toute profanation?

Elle n'a jamais ressenti, comme elle l'éprouve à cette heure, cette impression d'amasser pour elle seule tous les souvenirs de ses chères visites; en parler serait une souffrance. Ces moments de solitude avec lui, ces confidences, ces demi-aveux, faits de silence où leurs âmes ont communiqué dans le même amour de la nature, dans cette compréhension de la poésie qui s'en dégage, tous ces sentiments émanant de lui, qui vibrent et résonnent dans son âme, lui semblent sa propriété sacrée dans laquelle nul ne doit pénétrer.

Un inexprimable malaise l'étreint en entendant parler de René sur le ton de la banalité, et la curiosité indifférente de Chantal la blesse comme une flèche qui s'incruste dans son cœur. Est-ce cela l'amour? Geneviève n'a jamais éprouvé ce trouble avec cette intensité profonde.

Combien les avait-elle souvent évoquées, ces heures passées ensemble, pour les revivre dans sa solitude?

Et maintenant, ils ne pourraient plus deviser tous deux de choses graves ou poétiques, laisser librement parler leurs cœurs, puisque Chantal serait entre eux. La confiance de René, cette confiance qui lui était si douce et qu'elle était si fière de posséder, serait désormais entravée par la présence de sa sœur.

Toute à la joie de son retour, Geneviève n'y avait pas songé. Une tristesse l'absorbe, dont elle se défend mal. Elle se la reproche comme une faute, comme un égoïsme inconscient.

Non, sa bonté native rejetterait des pensées indignes d'elle. S'il l'aimait vraiment, rien ne pourrait diminuer cette confiance, et la présence de René serait une distraction pour Chantal, une heureuse diversion dans la vie austère du manoir. Le changement allait être pénible pour elle; c'était le rôle de la sœur aînée de prévenir tout regret en lui offrant le plus d'agrément possible.

Comme on secoue un poids trop lourd, Geneviève s'efforce de se convaincre et de surmonter l'impression de tristesse qui vient de la dominer.

Il arriva un soir, sans être attendu. La curiosité de connaître Chantal se doublait du dépit de l'intimité rompue avec Geneviève. Comme elle, il sentait que l'heure des aveux était passée et qu'ils n'avaient pas su la saisir!

Peut-être ne reviendrait-elle jamais! Il déplorait sa timidité, le manque de confiance en lui devant le problème de sa destinée, et il se sentait infiniment las. Devrait-il renoncer à son bonheur sans avoir même lutté pour le conquérir?

Dès qu'il fut dans la vallée, il aperçut Chantal sur le perron de la maison. Sa robe claire mettait une note gaie dans le paysage de verdure et elle se détachait finement devant le manteau de lierre qui tapissait les vieux murs du manoir. Comme elle était jolie! René ne s'était pas douté qu'elle eût tant de grâce; sa timidité augmentait à l'idée de

l'aborder seul, sans présentation. C'était un des caractères de sa nature indécise de craindre tout ce qui était inconnu. Il eut la tentation de fuir puisqu'il n'était pas attendu. Mais elle l'avait aperçu et venait cordialement à lui. Déjà femme du monde, elle se présentait avec aisance et s'efforçait de vaincre le trouble apparent qui le saisissait. Sa sœur allait rentrer avec son père; tous deux étaient à la ferme et seraient heureux de sa visite.

Elle l'introduisit dans le salon familial, où il avait passé de si douces heures avec Geneviève. Les volets mi-clos lui gardaient une agréable fraîcheur. Timidement, René risqua quelques phrases polies, interrogeant Chantal sur son séjour en Angleterre. S'y plaisait-elle? Son retour avait dû être une joie pour M. et M^{lle} Colombier!

Elle se mit à rire, d'un rire très jeune, qui résonna dans la grande pièce et l'emplit toute.

— Certes, dit-elle, je m'étais fort bien habituée aux mœurs anglaises. J'avais bien des relations, nous sortions souvent et j'aimais beaucoup faire du sport. Tous ces amis me manquent et la vie ici me semble un peu monotone, je l'avoue! Pas de tennis, rien pour se distraire; cela me change et je crains de prendre le *spleen*...

Elle le regardait en souriant, baissant un peu ses longs cils châtains sur ses yeux expressifs, d'un gris très clair, piquetés de points d'or! Ses cheveux bouclés avec art encadraient sa peau mate, dont un fard savant avivait l'éclat. Tout en parlant, elle jouait nonchalamment avec son bracelet, un simple jonc d'or qui ornait son bras, nu jusqu'à l'épaule. Sa robe, toute blanche, augmentait son charme.

René était séduit. Il écoutait la voix flexible, aux intonations harmonieuses. Comme il comprenait maintenant l'admiration de Geneviève pour sa jeune sœur!

Elle était vraiment délicieuse!... Il avait eu tort de s'effrayer de son retour. Sa présence serait un

nouvel attrait qui l'attirerait encore davantage au Creux d'Aujon.

L'arrivée de Geneviève et de son père interrompit leur conversation. La sœur aînée eut un léger frisson en les voyant causer ainsi côte à côte, déjà bons amis. D'un effort de volonté, elle se ressaisit; mais René nota que son accueil n'était pas aussi cordial que d'habitude. Cependant, elle insistait aimablement pour qu'il restât dîner. M. Colombier et Chantal unirent leurs prières aux siennes. Il se laissa convaincre, et pendant que Geneviève sortait pour donner des ordres à Nicolette, la conversation reprit, plus animée, avec ses hôtes.

La jeune fille s'excitait. Elle déployait visiblement toutes les ressources de son esprit pour plaire à René. Sa gaieté communicative gagnait son père et le jeune homme. Lorsque Geneviève rentra, elle les écouta, pensive. Son malaise se précisait. Comme une ombre envahissante, la coquetterie de sa sœur jetait un voile sur son âme troublée. Son retour serait-il un danger pour son amour naissant? Car ce danger même lui révélait tout à coup cet amour comme un éclair sillonnant la nuit dévoile subitement un lointain paysage.

Cependant, après le repas, René chercha à se rapprocher d'elle. Il avait remarqué sa fritesse. Un peu troublé, il ressentait un vague remords en songeant que son attitude en était peut-être la cause. Mais ce fut vainement qu'il tenta de se ménager quelques instants de solitude avec elle. Chantal ne les quittait pas. Elle ne se doutait pas de l'attrait que M. Dartigues et Geneviève ressentaient l'un pour l'autre, puisque sa sœur le lui avait soigneusement caché, et ne pouvait deviner que sa présence les troublait.

Toujours en verve, elle racontait drôlement ses impressions sur son séjour en Angleterre, avec des remarques très spirituelles, et, malgré lui, René s'évadait de ses préoccupations sentimentales pour lui donner une réplique enjouée.

Lorsqu'il se retrouva seul, le soir, sur la route qui le ramenait à Langres, son trouble le reprit avec plus d'acuité en pensant à Geneviève. Elle, si parfaite, serait-elle jalouse?

« Elle n'était plus la même, aujourd'hui, constata le jeune homme. Je pouvais cependant me distraire avec sa sœur sans que cela soit répréhensible et la choque. C'est elle que j'aime, et rien qu'elle,... mais cette petite Chantal est exquise! »

Il rentra à l'hôtel du *Cheval-Blanc*, où il prenait pension, mécontent de lui-même, malgré ses affirmations. Et longtemps, longtemps, il resta accoudé sur le balcon fleuri de géraniums roses, à rêver en regardant les étoiles, dans le calme de la rue paisible, endormie dans la nuit.

A la même heure, Geneviève, retirée dans sa chambre, précisait sa souffrance. Elle n'en doutait plus, maintenant : elle aimait René. Et cet amour se révélait à elle au moment où elle le sentait menacé.

Elle ne se faisait pas d'illusions et mesurait clairement toute la puissance de séduction émanant de Chantal. Combien se sentait-elle inférieure sur ce point ! Sa sœur, si brillante, la rejetait forcément dans l'ombre ! Elle ne devait pas lui en faire grief. Était-elle responsable si elle possédait les dons innés qui plaisent aux jeunes gens ?

Mais elle, Geneviève, dans son fervent amour, ne prenait-elle pas ombrage d'un moment de plaisir passager qu'ils avaient pu ressentir ensemble ?

Ne remuait-elle pas, dans son âme inquiète, la tourbe de sentiments bas que les remous agités de la passion soulèvent des grandes profondeurs ? Était-il digne d'elle, de sa nature noble, de les laisser envahir ainsi son cœur ?... Non, elle lutterait, elle lèverait ses regards en haut et mettrait cet amour très pur, très désintéressé, dans les mains de sa Mère du Ciel, pour qu'Elle le lui protège et le lui conserve.

D'ailleurs, elle le sentait, le caractère de René

avait un impérieux besoin d'être soutenu dans la vie. La compagne qu'il choisirait devait lui servir d'appui.

Elle était bien sérieuse, quoique plus jeune que lui d'un an seulement, mais la confiance du jeune homme lui était acquise. Elle avait mesuré son besoin de conseil.

Elle serait sa force, sa lumière. Chantal était trop frivole pour mûrir ce caractère indécis. Il le comprendrait de lui-même, elle en avait la foi.

Fortifiée par ces réflexions, Geneviève se coucha, résolue à maîtriser son imagination affolée par une inquiétude qu'elle espérait vaine et sans fondement réel.

V

L'instinct de Geneviève ne l'a pas trompée. Dès la première rencontre, Chantal a reconnu en René « le parti possible », et elle s'est appliquée à faire sa conquête.

Le jeune homme est bien physiquement, la situation lui plaît. Elle a peu de chances d'arriver à se marier dans ce pays perdu, et elle n'a guère le choix. De ses expériences en Angleterre, elle connaît son pouvoir de séduction. Elle en usera et mettra en œuvre toutes les ressources de son esprit vis-à-vis de René. Elle agira sans aucune arrière-pensée, puisqu'elle ignore l'attrait de Geneviève pour lui et ne se doute pas des sentiments de M. Dartigues avant son arrivée.

René, mécontent de lui après cette première entrevue, avait décidé d'espacer ses visites au Creux d'Aujon. Il songeait sans cesse à Geneviève avec

remords, puis sa pensée se ramenait invinciblement vers Chantal. Il appréciait sa gaieté, revoyait sa physionomie spirituelle, se remémorait son entrain communicatif, ses histoires amusantes. Le désir de la revoir s'exaspérait dans ces réminiscences. Les journées lui semblaient longues, sous l'empire d'un ennui accablant.

La semaine passa, interminable. Un jour, en rentrant à l'hôtel, il trouva M. Colombier qui l'attendait. Cordial, il lui fit d'amicaux reproches.

— On ne vous voit plus, mon cher ami, lui dit-il affectueusement. Que vous arrive-t-il? Mes filles vous réclament, et, venant à Langres pour quelques courses, j'ai promis de vous inviter pour demain. C'est dimanche, vous pourrez passer toute la journée avec nous.

Devant cette insistance, la résolution de René s'évanouit. Gêné, il balbutia une vague excuse, alléguant son travail, puis il faiblit, n'ayant pas le courage de refuser cette invitation. Et cependant, la situation restait la même...

Mais René, tout à la joie de passer la journée au manoir, ne voulait pas prévoir la difficulté de son attitude entre les deux sœurs. Il se persuadait s'être exagéré la tristesse de Geneviève. Il saurait bien lui prouver qu'elle n'avait rien à craindre et que son amour était inébranlable! Elle demandait qu'il revint, donc elle tenait à lui.

La joie succédait à l'abattement de ces derniers jours. Avec quel plaisir la retrouverait-il après cette semaine d'abstention qui lui avait semblé interminable!

Cependant, en mentionnant « ses filles », M. Colombier avait commis, bien inconsciemment, une erreur. En réalité, c'était Chantal qui avait insinué à son père d'inviter René. Geneviève avait appuyé mollement. Elle désirait et redoutait à la fois la visite de M. Dartigues, préférant son absence à la souffrance qu'elle avait endurée la dernière fois.

Lorsque son père revint, elle n'osa l'interroger.

Ce fut encore Chantal qui s'enquit avec empressement :

— A-t-il accepté?

Et, devant la réponse affirmative, elle battit des mains, comme un enfant.

— On va passer une bonne journée demain, dit-elle. Si nous allions faire un pique-nique dans la forêt? Qu'en dis-tu, Geneviève?

— Très bonne idée, approuva M. Colombier.

Geneviève alléguait en vain que ce serait difficile, avec la messe à Perrogney. Mais ses objections furent vaines, et le déjeuner résolu à l'étang de Peutefontaine.

Combien eût-elle été heureuse de la perspective de cette journée passée près de lui quelques semaines auparavant! Son cœur était-il tellement tourmenté par la jalousie qu'elle ait changé à ce point de redouter maintenant sa présence? Ne se forgeait-elle pas des dangers imaginaires? Qu'importait Chantal si René l'aimait réellement? Était-ce un obscur pressentiment ou s'abusait-elle?

Malgré ces raisonnements, elle ne pouvait arriver à calmer son appréhension. Toute la nuit elle lutta, s'efforçant de maîtriser son imagination, et ne s'endormit qu'à l'aube, après avoir pris la résolution de dissimuler sa tristesse.

C'était une journée d'une splendeur infinie. Le soleil, radieux, perçait à travers les feuillages, dansait dans les sous-bois qu'il quadrillait de lumière. L'air léger vibrait des mille bruits de la forêt : bourdonnements d'insectes, chute d'une brindille, craquement d'un vieil arbre, chants d'oiseaux. Partout des frissons d'herbe, des floraisons aux couleurs éclatantes, des parfums de plantes sauvages. Dans les massifs, les ramiers roucoulaient langoureusement.

Geneviève les écoutait avec une âme frémissante, tous ses nerfs tendus par une émotion qui surexcitait en elle un intense désir de bonheur, de ce

bonheur qu'elle avait cru si proche et qu'elle présentait insaisissable maintenant.

René était près d'elle, mais leurs âmes ne communiaient plus, comme autrefois, dans cet amour de la nature, dans ces nuances de sensations qui les avaient tant de fois rapprochés. Chantal les séparait. Elle parlait beaucoup, très gaie, très communicative, cherchant visiblement à plaire à M. Dartigues. Et il prenait un tel plaisir à la regarder, à lui donner la réplique qu'il en oubliait presque la présence de Geneviève. Elle en avait la prescience : sa sœur le fascinait. N'était-elle revenue que pour entraver son destin ?

Silencieuse, elle sortait les provisions des paniers, organisait le repas sur l'herbe. Les mousses étalaient leurs tapis de verdure et la source chantait à quelques pas de là. M. Colombier était allé y rafraîchir les bouteilles.

Chantal s'était éloignée avec René. Que se disaient-ils ? Le ton du jeune homme se faisait plus grave et elle répondait d'une voix assourdie. Ils disparaissaient au détour du sentier et s'enfonçaient sous bois.

Il était en admiration devant cette jeune fille rayonnante de vie, dont les yeux étincelaient en le regardant. La joie de l'été éclatait partout en foisonnements de fleurs. Des milliers d'insectes remplissaient l'air d'un murmure strident et métallique. Le soleil dardait ses rayons implacables à travers la futaie. Mais René, si sensible ordinairement aux charmes de la forêt, s'absorbait dans la contemplation de Chantal qui marchait à ses côtés. Elle s'aperçut de l'acuité de ce regard qui l'enveloppait toute, et sa coquetterie redoubla.

A mi-voix, d'un ton confidentiel, elle murmura :

— Vous êtes gentil d'être venu me distraire. Ce n'est pas gai, la vie au vieux manoir ! Je ne me vois pas enterrée là tout l'hiver... Il va falloir trouver une situation..., et je vous avoue que cette perspective ne m'enchanté pas beaucoup...

— C'est vrai, répondit René, mais ce ne sera que transitoire, sans doute... Vous vous marierez...

— Si je peux! répliqua-t-elle avec un rire nerveux. La vie est compliquée aujourd'hui et les jeunes gens ne veulent guère de filles sans dot.

— Ils ne sont pas tous ainsi! Jolie comme vous l'êtes, vous trouverez aisément des admirateurs!

Elle eut un léger haussement d'épaules et sourit, car elle voyait qu'il la trouvait à son goût.

Le sentier se couvrait de lianes souples qui rendaient la marche difficile. Elle trébucha. Instinctivement il prit son bras, l'enveloppant d'un regard presque amoureux. A sentir ce bras sous le sien, il était envahi par une émotion qui lui serrait la poitrine.

Le parfum discret qui émanait de cette jeune fille, ce sous-bois mystérieux, ce roucoulement de ramiers qu'on entendait dans la futaie, tout cet ensemble lui montait au cerveau et le grisait.

— Retournons, dit-il. Le déjeuner est prêt, sans doute, et votre sœur doit nous attendre.

Légalement moqueuse, elle répondit :

— Ma sœur ne s'ennuie jamais dans les bois. A peine a-t-elle dû s'apercevoir de notre absence; elle vit dans un rêve et est tellement poète!

Quand ils revinrent, René avait quitté le bras de Chantal. Geneviève les observa. Le jeune homme avait l'air troublé. Était-ce une illusion?

Cependant, après le déjeuner, M. Dartigues essaya à plusieurs reprises de se rapprocher d'elle, mais Chantal ne les quittait pas, et ils ne purent échanger que des phrases banales devant la jeune fille.

Lorsqu'ils se séparèrent, le soir, Geneviève eut l'impression que tout était fini pour elle et que René était déjà épris de sa sœur. N'était-ce pas sur les ruines du bonheur de Geneviève qu'elle édifiait le sien?

René rentrait à l'hôtel, rêveur, un peu lassé. Des

sentiments contradictoires agitaient son âme. Il était parti, dans la joie de retrouver Geneviève, résolu à réparer, dans la mesure du possible, la peine qu'il avait pu lui causer par un délaissement apparent, la dernière fois qu'ils s'étaient vus. Puis, de nouveau, Chantal l'avait séduit. Cette petite était si jolie, si attachante ! Quelle façon de le regarder ! Quelle caresse dans sa voix aux inflexions charmeuses ! Quelle harmonie dans tous ses gestes ! Quand il la retrouvait, il oubliait tout, vraiment, tout ce qui n'était pas elle !

Et, seul maintenant, de nouveau le remords le saisissait d'avoir délaissé Geneviève. En souffrait-elle ? Il en doutait, car son maintien calme et impassible lui faisait croire qu'elle ne s'en apercevait pas.

Sans doute ne l'avait-elle jamais aimé ? C'était une illusion d'avoir cru à une attirance réciproque qui les poussait l'un vers l'autre. D'ailleurs, n'était-elle pas trop rapprochée de lui comme âge ? Comment avait-il pu penser qu'il pourrait l'épouser ?

Il essayait en vain d'apaiser ses remords. Mais, dégagé de la fascinante influence de Chantal, il se troublait de nouveau dès qu'il se retrouvait seul. Il se sentait dominé par la faiblesse de volonté qui était le grand défaut de sa nature.

Lorsqu'il s'était éloigné avec Chantal, dans les sous-bois endormis, elle lui avait manifesté le désir de le voir dans sa tenue de garde général.

— Vous devez être si bien en uniforme ! avait-elle dit.

Il avait répondu en riant, flatté du compliment :

— En moto, j'arriverais tout poussiéreux, ce ne serait pas pratique !

Le regardant de ses yeux mi-clos, si caressants, elle avait murmuré, avec une inflexion prenante dans la voix :

— Pour me faire plaisir, je vous en prie !

Et, tous les jours suivants, la phrase retentit aux

oreilles de René, avec l'intonation qui l'avait conquis.

« C'est stupide, cette fantaisie, se répétait-il, je ne céderai pas. D'ailleurs, il est préférable que je n'aïlle pas là-bas trop souvent. »

Mais l'image séduisante de la jeune fille s'interposait entre les rapports fastidieux qu'il écrivait et son imagination enfiévrée.

Quelques jours après, il repartait au Creux d'Aujon. Machinalement, il avait tiré de son armoire l'uniforme des grands jours : tunique verte serrée sur les hanches, pantalon gris à la hussarde, képi à galon d'argent et gants de peau de daim.

Lorsqu'il fut habillé, il se regarda avec complaisance dans la grande glace de sa chambre. L'image qu'elle lui renvoya le fit sourire avec vanité. Il avait vraiment bonne mine dans cet uniforme qui faisait ressortir sa taille cambrée, ses membres musclés, son fin profil. Il plairait à Chantal... et sans doute à Geneviève...

Cette dualité mit une ombre sur son visage. Il ne voulut pas l'approfondir et passa en trombe dans la petite ville pour filer sur la route d'Auberive.

Le ciel était clair; il avait plu la veille et la campagne exhalait un parfum d'herbe mouillée qui dilatait les narines de René. Il avait hâte d'arriver au Creux d'Aujon. Ces quelques jours de solitude avaient exaspéré son désir de revoir Chantal. Le charme étrange, un peu mystérieux, qui émanait d'elle, l'attirait davantage que l'âme limpide et rêveuse de Geneviève. Sa fougue l'amusait.

Lorsqu'il arriva au manoir, les fenêtres étaient closes; tout semblait dormir. Il tira la chaîne rouillée, et la cloche rendit un son grêle. A ce bruit, Nicolette apparut, ébouriffée, les bras nus, tenant en mains la serviette qu'elle lavait.

— Il n'y a personne, mon pauvre monsieur, déclara-t-elle. M^{lle} Geneviève est à Perrogney et

M^{lle} Chantal se promène tout par les bois, je pense. Quant à M. Colombier, il est parti à la ferme!

Déçu, René était indécis.

— J'attendrai, dit-il enfin.

Il ôta son manteau et pénétra au salon dont Nicolette ouvrit les volets. La lumière s'accrocha aux plis retombants du vieux châle moiré qui drapait le piano, et se fixa sur une photographie posée sur la tablette de l'instrument. Intéressé, René regarda attentivement le groupe des deux sœurs. C'était une photographie ancienne, datant d'une dizaine d'années, sans doute. Comme elles étaient déjà dissemblables! Les yeux graves de l'aînée se posaient avec affection sur la cadette, toute pétillante de gaieté. On lisait sur les traits de Geneviève, précocement mûris, la conscience du devoir qu'elle avait assumé, tandis que ceux de Chantal étaient remplis d'insouciance, dans sa pose d'enfant gâtée.

René était tellement absorbé dans sa contemplation qu'il n'entendit pas la porte du salon s'entr'ouvrir. Une exclamation de surprise jaillit. Il se retourna brusquement. Chantal était là, et sa physionomie exprimait une telle admiration en le voyant en uniforme que sa vanité en fut délicieusement flattée.

— Cela, c'est gentil, s'exclamait-elle, allant à lui les deux mains tendues. Épatant! Ce que cet uniforme vous avantage! Vous étiez né pour être forestier!

René ne put s'empêcher de penser que sa réelle vocation n'avait pas été influencée par ce détail, bien secondaire pour lui. Mais l'évident plaisir de Chantal en le voyant ainsi le récompensait d'avoir cédé à sa demande.

Il lui répondit en souriant :

— Je vous ai obéi, vous le voyez! Vos désirs sont des ordres pour moi.

— C'est une belle carrière, évidemment, répliquait-elle, suivant son idée. Les traitements ne sont

pas énormes, mais suffisants pour vivre. Dans ces temps où tout est si compliqué, il ne faut pas être trop difficile.

« Décidément, elle voit tout en femme pratique, se dit le jeune homme. Pour sa sœur, la carrière que j'ai choisie est toute de sentiment; pour elle, c'est la galette qui compte... Après tout, n'a-t-elle pas raison? L'homme ne vit pas de rêves et d'eau claire, mais de pain et de choses substantielles! »

Chantal s'était assise près de lui et l'interrogeait sur ses occupations de la semaine. Il raconta avoir été invité au 4-à-7 d'un grand mariage qui avait eu lieu dans son hôtel du *Cheval-Blanc*. Cela l'avait distrait, car il s'ennuyait souvent dans sa solitude. Il avait dansé et s'était amusé.

— Y avait-il beaucoup de jeunes filles? s'informait Chantal.

— Une vingtaine, c'était très gai.

Elle prenait un air inquiet.

— Et naturellement, vous avez eu du succès?

Amusé, il répondait, un peu taquin :

— Assez. Les jeunes gens sont rares dans les petites villes.

« C'est cela, songea-t-elle, on va me le disputer. Et vraiment ce sera un parti très convenable pour moi. Il s'agit de brusquer sa conquête pour qu'on ne me le « souffle » pas. »

Malgré ses adroites questions, René ne lui semblait pas avoir remarqué spécialement l'une de ses danseuses. Mais le danger pouvait surgir d'un moment à l'autre.

L'entrée de Geneviève interrompit leur conversation. Elle s'était arrêtée, saisie, en voyant M. Dartigues en uniforme. Mais elle domina son émotion et son accueil eut une nuance qui le glaça.

Son entrain était tombé. Il se sentait gêné par la présence qu'il aimait tant avant l'arrivée de Chantal, un malaise l'envahissait; il eût souhaité

prolonger la conversation avec la plus jeune, sans témoins.

L'arrivée de M. Colombier fut une salubre diversion. A la vue du jeune homme, sa physionomie soucieuse s'éclaira; il fut content de le voir en uniforme.

— Cela me rappelle ma jeunesse, dit-il. C'était le bon temps. Il y avait encore tant de loyauté, de bonne foi. Maintenant, l'on rencontre le mensonge, la fourberie à tous les pas. Je suis en colère contre mon crétin de métayer. Croiriez-vous qu'il laisse crouler tout un pan de mur de la cour de la ferme, sans avoir le courage de le relever! Il prétend qu'il n'a pas assez de pierres. Cependant, nous sommes entourés de « murgers »; je le lui ai fait observer. Il n'a qu'à emmener un tombereau pour les transporter... Ah! si je n'étais à proximité pour surveiller l'exploitation de ma ferme, ce serait joli. Malgré tout, ma présence le tient... Pour mes filles, la vie n'est pas gaie dans cette solitude, mais c'est bien nécessaire que je reste ici, je vous assure.

— En habitant le Creux d'Aujon une partie de l'année, ne pourrait-on s'absenter un peu pendant l'hiver? murmura Chantal; aller quelques mois à Paris, par exemple?

— Il faudrait pour cela d'autres revenus que ceux dont je dispose, répliqua M. Colombier avec humeur. Tu en parles à ton aise! Est-ce en Angleterre que tu as pris ces idées?

Chantal ne répondit pas. Sa physionomie s'était assombrie. René la considérait avec pitié. Il comprenait son ennui, et le désir qu'elle pouvait avoir d'une vie plus mondaine. C'était si naturel à son âge!

Elle devina ce sentiment qui transparaisait dans son regard et lui en fut reconnaissante.

Lorsqu'il partit, M. Colombier s'excusa de ne pouvoir l'accompagner, ayant des lettres pressées à écrire. Geneviève allégua un peu de fatigue et Chantal dit avec empressement :

— Je ne veux pas vous laisser faire seul les deux kilomètres de montée jusqu'à Perrogney; je prends ma canne et vous accompagne.

Il eut un tel éclair de plaisir dans les yeux que cela n'échappa point à Geneviève.

— C'est vraiment abuser, murmura-t-il, de vous imposer cette fatigue...

— Vous plaisantez! répartit vivement Chantal. Je suis une sportive et je n'ai guère l'occasion de satisfaire ici mes goûts. Alors, je me contente de la marche!

Un peu gêné, René faisait ses adieux à Geneviève. Il remarqua un léger tremblement de sa main, lorsqu'elle la lui tendit. Était-ce une illusion? Cependant, elle paraissait très calme, et son air impassible ne trahissait pas le moindre trouble. Leur intimité lui semblait lointaine; il la regrettait, mais trouvait maintenant l'émotion qui l'étreignait à la vue de Chantal infiniment plus douce.

Ils gravirent ensemble le sentier désert, dans la grande paix du soir. L'atmosphère était lumineuse; le couchant se teignait d'or et les petits nuages roses s'éparpillaient dans le ciel. La vallée s'assombrissait peu à peu à leurs pieds; le vert des prés prenait des tons d'émeraude. Combien Geneviève eût apprécié ces demi-teintes du crépuscule d'été! Mais Chantal regardait surtout René. Il n'avait pas revêtu son manteau qu'il gardait plié sur son bras et avait une si belle prestance dans son uniforme!

L'émotion le gagnait. Dirait-il ce soir même les paroles décisives qui lieraient à jamais leurs destinées? Il avait l'impression d'une tension d'esprit, d'une volonté qui s'imposait à lui. Un moment, il fut sur le point d'avouer à Chantal l'attrait qu'elle lui inspirait, mais le souvenir de Geneviève arrêta les mots qu'il allait prononcer. Il fit un effort pour articuler quelques phrases banales, auxquelles elle répondit distraitement. Une pensée plus intime palpitait entre eux; René s'amollissait.

Il sortit brusquement de sa torpeur lorsqu'ils eurent atteint le plateau. Seule, une énergique pression de main traduisit ses sentiments profonds, puis il quitta Chantal.

Elle le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eut disparu parmi les buissons qui bordaient la petite route.

Un sourire énigmatique errait sur ses lèvres. Elle ne doutait pas d'avoir fait la conquête de René, mais son indécision la déconcertait. Pensive, elle redescendit la vallée qui se noyait d'ombre, dressant ses plans pour l'amener à se déclarer rapidement, avant que son père l'eût obligée à prendre une situation. Sachant dissimuler ses impressions, sa parfaite maîtrise d'elle-même dérouta Geneviève qui l'observait, lorsqu'elle rentra au manoir.

Dès qu'il arriva à l'hôtel, la gérante tendit une dépêche à René. Vivement, il l'ouvrit et poussa une exclamation. Sa mère était malade et le réclamait. Une angoisse le saisissait, tout en préparant sa valise pour prendre le dernier train. Bousculant ses tiroirs, il en tira rapidement quelques effets et arriva à l'autorail juste à temps pour s'embarquer. A peine installé dans son compartiment, brisé de fatigue et d'émotion, il s'endormit lourdement jusqu'à Dijon.

VI

Le train longeait le lac du Bourget dans la fraîcheur de l'aube. Le vent soulevait des vagues qui venaient mourir sur les rives et l'eau glauque prenait des teintes transparentes. En face, l'abbaye de Hautecombe, la Charve, le col du mont du Chat, se dressaient dans la verdure.

René, qui venait de s'éveiller, contempla en artiste le superbe panorama qui se déroulait devant lui. Debout près de la baie du wagon, il scrutait la profondeur insondable du lac. Cette Savoie était captivante. Il comprenait que sa mère ait voulu y finir ses jours. Un moment distrait par la beauté du paysage, son inquiétude le reprenait. Pour qu'il eût reçu une dépêche, il fallait qu'elle fût bien malade.

On venait de passer Aix. Il prépara sa valise pour descendre. La gare de Chambéry était remplie de touristes en vacances. Sur la place, des cars partaient en excursion. Personne ne l'attendait, et son cœur se serra en pensant à la joie de M^{me} Dartigues, qui venait toujours au-devant de lui, lorsqu'il arrivait en congé. Comment allait-il la trouver?

Rapidement, il traversa le pont du Reclus et prit les boulevards jusqu'à la fontaine des Eléphants pour entrer dans la rue de Boigne.

Il monta l'escalier et sonna à la porte de l'appartement. Une vieille servante vint lui ouvrir, coiffée du foulard de soie noire, encore porté dans le pays. Au service des Dartigues depuis de longues

années, elle avait vu naître René et l'aimait avec tout son dévouement.

Un sourire éclaira sa face ridée en le voyant :

— J'ai voulu vous prévenir, monsieur René, dit-elle, car Madame a eu une telle crise de cœur que j'étais très inquiète. Mais rassurez-vous, le docteur dit que le danger est passé maintenant, cela va beaucoup mieux.

— Tu as bien fait, ma vieille Virginie, répondit-il familièrement; pourtant, j'ai été saisi en recevant ta dépêche.

— C'est qu'on ne sait jamais comment cela tourne avec ces maladies-là, et dame! S'il était arrivé quelque chose, je me serais reproché de ne pas vous l'avoir dit.

Vivement, René pénétrait dans la chambre de M^{me} Dartigues. Appuyée sur ses oreillers, elle eut une exclamation de joie en le voyant.

— Que je suis heureuse de ta venue, mon grand! dit-elle. Cependant, j'ai grondé Virginie de t'avoir inquiété. Tu vois, je vais bien mieux, et la joie de ta présence achèvera certainement de me guérir.

René s'avançait vers le lit, scrutant le fin visage, aux traits nobles et doux, au regard ferme et intelligent; et, d'entendre la voix harmonieuse qui avait bercé son enfance lui murmurer les mots tendres et rassurants, une grande douceur le pénétrait et toute son inquiétude s'évanouissait.

Sa mère! N'avait-elle pas toujours été pour lui le guide et la suprême affection de sa vie! Sa foi en elle était restée entière jusqu'à ce jour et jamais un malentendu grave ne les avait séparés.

Il s'approcha du lit, baisa les doigts fins qui s'allongeaient sur le drap, et, dans cette caresse filiale, il y avait tant de ferveur et d'allégresse que M^{me} Dartigues tressaillit de joie.

— Comme je suis heureuse de te voir, mon petit René, répétait-elle. C'est fini, cette crise, je t'assure, et je vais pouvoir jouir de ta visite... D'ailleurs, sais-tu que je songeais à aller te surprendre à

Langres, avant de tomber malade? Il y a si longtemps que tu n'avais pu venir... Vraiment, n'était-il pas possible de t'absenter pour donner quelques jours à ta maman?... Ou est-ce cette charmante Geneviève Colombier qui te retient là-bas? Viens près de moi, tout près, pour me raconter cela, mon petit...

A ce nom, René avait tressailli. Geneviève! C'est vrai, il l'avait beaucoup mentionnée dans ses premières lettres, racontant ses visites au Creux d'Aujon, et sa mère ne doutait pas de l'attrait qu'il ressentait pour elle... A peine avait-il ensuite parlé de Chantal... Comment lui expliquer ce changement?

Il avait réprimé un mouvement de contrariété que M^{me} Dartigues remarqua et répondit, avec une nuance de froideur :

— M^{lles} Colombier sont fort bien toutes deux, et j'aimerais que vous les connaissiez, mère.

— C'est vrai, il y a aussi Chantal, beaucoup plus jeune que Geneviève, n'est-ce pas?

— Oui; et tellement gaie et amusante! Un esprit fou, un entrain endiablé! On ne s'ennuie pas avec elle, je vous assure!

— L'ainée paraît si sérieuse, si dévouée! Tout ce que tu m'as écrit sur elle me donne un vif désir de la connaître!

— Certes, dit René négligemment; peut-être même trop sérieuse. M. Colombier aussi serait heureux de vous revoir. Il faudra venir quand vous serez guérie.

M^{me} Dartigues n'insista pas. Elle comprenait que l'attrait de René pour Geneviève s'était évanoui et se demandait si sa sœur ne le captivait pas à son tour? Elle se promettait de scruter prudemment ses sentiments. Mais une déception l'étreignait, car ce caractère de Geneviève, si sérieux, si pondéré, eût été un tel appui pour la faiblesse de son fils!

Quelques jours s'écoulèrent. M^{me} Dartigues se remettait tout à fait. Elle se levait et reprenait ses habitudes de travail. René passait une partie de ses

journées près d'elle, puis il allait flâner sous les arcades de la rue de Boigne ou s'asseyait dans le parc de Lémenc. Rêveur, il regardait le soleil qui illuminait le Revard tout rose ou glissait sur le Nivolet. Il suivait des yeux ses mille reflets changeants sur le sommet des montagnes et contemplait la grande croix qui domine toute cette partie de la Savoie et qui se découpait sur le bleu profond du ciel. Invinciblement, sa pensée s'envolait près de Chantal. Que faisait-elle au Creux d'Aujon? Souffrait-elle de son absence? Partirait-elle cet hiver?... Non, il ne la laisserait pas s'éloigner. Dès son retour, il demanderait sa main à son père.

Il hésitait cependant à confier ses projets à M^{me} Dartigues, craignant une opposition. Il devenait nerveux, irritable, et redoutait ses objections. Elle ne connaissait ni Geneviève ni Chantal. Pourquoi cette préférence en faveur de Geneviève?... D'un commun accord, ils avaient évité de reparler des Colombier, et cependant René ne pensait qu'à eux. Il rentrait, songeur, de ses promenades solitaires, s'asseyait près de sa mère et restait silencieux.

La brise du soir entraît doucement par les fenêtres avec le parfum des fleurs. En face de la maison, un poste de T. S. F. modulait une chanson d'amour. Les paroles voluptueuses alanguissaient le cœur de René. Il eût voulu être seul et pouvoir pleurer. Parfois, les yeux profonds de sa mère s'arrêtaient sur lui. Il lisait une telle inquiétude dans son regard qu'il détournait la tête.

Le soir, enfermé dans sa chambre, il écrivait à Chantal de longues lettres où passait tout son amour, puis, au matin, il relisait ces pages, lourdes de passion, et les déchirait lentement en menus morceaux qui s'envolaient dans le vent.

Un jour, pour se distraire, il alla passer toute une journée à Aix. Le parc était rempli de baigneurs. Près de la source des deux Reines, des musiciens jouaient sous un kiosque. Le chant des vio-

lons glissait à travers les feuillages. Ses mélodies amoureuses surexcitaient René. Il regardait les boutiques fleuries et eût souhaité pouvoir offrir une gerbe de ces fleurs rares à Chantal. Des couples se promenaient, l'air heureux; il les contemplait avec envie.

Il s'assit à la Rotonde, puis redescendit sur la rue de Genève où les autocars passaient sans cesse, déversant un flot de gens hâlés, revenant de la plage ou du Grand Port.

Il poursuivit sa promenade, désœuvré, malheureux, longeant l'hôtel de Ville pour aller admirer le nouvel établissement dans une pureté de lignes qui rappelle les monuments antiques.

Comme il redescendait l'avenue de la gare, pour reprendre son train, il entendit son nom prononcé derrière lui avec une exclamation de surprise.

Il se retourna et se trouva en face d'un de ses meilleurs amis, Maurice Talencieux, qui achevait ses études médicales à Paris. Il l'avait connu autrefois au collège, et ils s'étaient retrouvés avec plaisir pendant quelques séjours que René avait faits dans la capitale.

Leurs deux natures sérieuses et droites avaient de secrètes affinités.

— Quelle bonne surprise de te retrouver ici! s'exclamait Maurice, les deux mains tendues vers son ami. Je te croyais en Haute-Marne, d'après ta dernière lettre.

— Et moi à Paris, répondit René. Que fais-tu dans ce pays?

— Je soigne quelques rhumatismes récalcitrants pour leur enlever tout caractère chronique. Peu de chose, en somme! Avec une saison d'eaux, il n'y paraîtra plus... En même temps, je me repose du coup de collier que j'ai dû fournir cette année. Ayant réussi mes examens, je n'ai plus que ma thèse. Mais je suis curieux de savoir par quel hasard tu te promènes à Aix? Tu n'as pas de rhumatismes, j'espère?

— Non, heureusement ! Je suis venu faire un séjour à Chambéry chez ma mère qui était assez souffrante. Elle va mieux maintenant et je me promène un peu avant de reprendre mon poste.

— C'est vrai, tu es Savoyard ! Mes félicitations, mon cher ! C'est une contrée véritablement ensorceleuse !

Maurice lui avait pris familièrement le bras et riait, heureux de retrouver cet ami très cher, avec lequel il avait tant de bons souvenirs.

Son plaisir était partagé. Pour un moment, René s'évadait de ses préoccupations sentimentales.

— Viens me voir demain à Chambéry, dit-il à Maurice. Ma mère, qui m'a souvent entendu parler de toi, sera heureuse de faire ta connaissance.

Le train était en gare. René sauta dans un wagon et rentra chez lui, beaucoup plus calme.

M^{me} Dartigues se réjouit de cette diversion, car l'état nerveux de son fils l'inquiétait. Lorsque Maurice Talencieux se présenta le lendemain rue de Boigne, elle lui fit un gracieux accueil, contente de faire la connaissance du meilleur ami de René. Tout de suite, elle devina la valeur morale de ce jeune homme et jugea que son influence pouvait avoir d'heureux effets sur la mentalité de son enfant.

De son côté, Maurice était conquis par le charme et l'amabilité de M^{me} Dartigues. Orphelin de bonne heure, il avait été privé de l'appui et des douceurs maternelles, et son caractère un peu grave gardait l'empreinte d'une enfance isolée.

— Il faut organiser quelques promenades ensemble, disait M^{me} Dartigues. C'est une chance inespérée de vous retrouver ainsi, profitez-en le plus possible.

— Je ne voudrais pas vous quitter longtemps, murmura René.

— Tu le peux sans crainte, je t'assure. Je me remets tout à fait, et quelques excursions qui feront connaître le pays à ton ami seront agréables pour

tous deux, puisque tu as encore quelques jours à passer ici avant de regagner Langres.

Une promenade fut projetée pour le surlendemain. L'on monterait au Revard en téléphérique.

René se réjouit de faire admirer à Maurice cet étonnant contraste d'un grand lac de France au pied d'un des belvédères les plus fameux des Alpes. Il le rejoignit à Aix au début de l'après-midi. Le temps était clair. En vingt minutes, le puissant téléphérique les amena au sommet du Revard. La vue se développait dans un panorama de toute beauté. Toujours fascinante, la « Gisante d'argent » chantée par Lamartine, la « Turquoise égarée » d'Alexandre Dumas, la splendide nappe bleue du lac de légende se dressait en face d'eux avec la « plongée » sur Aix, tandis que le massif de la Grande Chartreuse se dressait à leur gauche et que le géant de l'Europe apparaissait à l'est, dans toute sa splendeur de cimes, d'aiguilles et de larges trouées, marquant autant de massifs montagneux. Au nord, la vue reposante sur les monts du Jura.

Ils s'assirent à la terrasse du restaurant. En face d'eux, un couple de jeunes mariés se souriaient tendrement. A cette vue, le regard de René s'embua de mélancolie.

« Comme ce serait bon d'être ici avec elle ! » pensait-il.

Maurice surprit cet air absent, mais n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Sa discrétion ne voulait pas provoquer les confidences de son ami.

Il l'interrogea affectueusement sur ses occupations et sur le pays qu'il habitait. Peu à peu, l'âme de René s'ouvrait à la confiance, devant la sollicitude dévouée qu'il sentait chez Maurice. Il commença à lui parler des Colombier et à faire l'éloge de Chantal. Ce lui était une douceur de pouvoir prononcer son nom, de l'évoquer dans son cadre habituel, de la dépeindre à cet ami qui l'écoutait avec tant de bienveillance.

— Si tu savais comme elle est jolie! répétait René. Si fine, si intelligente, si gaie!

Maurice souriait devant l'emballement du jeune homme, et, plus sceptique, plus blasé, il pensait :

« J'espère qu'il la juge bien, mais il me paraît trop épris pour être clairvoyant. Et pourtant, je voudrais qu'il ne soit pas déçu, car il souffrirait beaucoup avec sa nature si délicate. »

Il questionna :

— Ta mère connaît-elle ton inclination pour cette jeune fille?

— Elle doit s'en douter, répondit-il; mais je ne la lui ai pas ouvertement avouée.

— Elle l'approuve?

René eut une hésitation.

— Je ne sais trop...

— Pourquoi n'en serait-elle pas heureuse, si cette jeune fille est aussi bien que tu la décris?

— Je crois, dit René lentement, qu'elle pense que j'aime plutôt l'aînée des Colombier, Geneviève, plus âgée de sept ans que sa sœur.

Maurice attacha un regard pénétrant sur le visage de son ami. Il devinait, avec un instinct de clairvoyance qui était un don de sa nature perspicace, qu'il devait y avoir une certaine dualité dans l'attraction du jeune homme... Et cette préférence de M^{me} Dartigues, d'un jugement si droit, était certainement étayée sur des motifs sérieux.

Cependant, il n'osa le dire à René, car ce n'était là qu'une supposition, et se borna à lui conseiller :

— Il faut, mon cher ami, que tu parles à ta mère avant ton départ. Lui laisser ignorer l'amour que tu as dans le cœur serait un grave manque de confiance!

Le jeune homme soupira :

— C'est mon intention, dit-il, mais je crains tellement la contradiction que cela me rend malheureux, car je suis bien décidé à épouser Chantal Colombier.

La journée s'avavançait et le soleil s'inclinait sur

les monts du Chat. Le sommet du Mont-Blanc se colorait de teintes roses changeantes et les glaciers s'irisaient de mille feux avant de s'assombrir dans le crépuscule. Une brume légère flottait sur le lac. Les jeunes gens redescendirent à Aix avec le téléférique, et René reprit le train pour Chambéry, soulagé d'avoir parlé à Maurice de la jeune fille qui absorbait toutes ses pensées. Ils avaient organisé un rendez-vous pour le surlendemain, afin d'aller visiter ensemble la Grande Chartreuse.

Maurice vint le retrouver au syndicat d'initiative d'où partent les cars. Le public était très mêlé, et une vieille Anglaise, coiffée d'un chapeau invraisemblable, les divertit par ses frayeurs à chaque tournant.

La route gagne le désert par les Echelles et Saint-Laurent-du-Pont. Les gorges encaissées au milieu des bois suivent le parcours du Guiers et sont d'une beauté sévère; par instants, un rayon de soleil en atténuaient l'austérité.

Il était midi quand les voyageurs arrivèrent. Les jeunes gens avaient emporté un repas froid et se contentèrent de demander à l'hôtellerie une omelette, du vin et du café.

René eût préféré ne pas revoir le couvent, trouvant cette visite d'une immense tristesse, mais Maurice ne le connaissant pas, il voulait le lui montrer.

Le guide les fit d'abord entrer dans le cloître. L'on ne voyait plus surgir, hélas! sous ses arcades, la blanche robe des moines! Ensuite ce furent les maisons des Pères, avec leur atelier et leur modeste chambre; le cimetière où reposent encore quelques religieux. Ils dirent une courte prière, pour remplacer celles que leurs frères ne pouvaient plus faire sur leurs tombes. Enfin la chapelle termina leur visite.

Là encore, le silence y remplace les psalmodies qui, jour et nuit, montaient vers Dieu. Une immense impression de tristesse les saisit, car tout est mort dans ce couvent et pleure ceux qui sont partis.

Mais au-delà des monts, ces fils de France n'oublent pas leur patrie et prient chaque jour pour elle, espérant qu'un jour elle les rappellera.

Cette visite leur fut plus pénible encore par les réflexions sottes ou déplacées faites par certains touristes. Aussi, pour réagir, eussent-ils volontiers entrepris l'ascension du Grand Som, mais l'heure ne leur en laissait pas le temps. Ils durent se contenter d'aller jusqu'à la chapelle Saint-Bruno.

Le car revint par le col du Granier, d'où ils admirèrent le superbe panorama. Le Mont-Blanc, doré par le soleil, était d'une beauté merveilleuse. L'air est vif et froid à cette hauteur; aussi furent-ils tout heureux d'entrer à l'hôtel pour se réchauffer en buvant une tasse de thé.

De cette visite à la Grande Chartreuse, les deux amis devaient conserver un mélancolique souvenir.

Ils se séparèrent définitivement le soir, car le séjour de René à Chambéry touchait à sa fin.

Cependant, il était angoissé à la pensée d'informer sa mère de son projet d'épouser Chantal. Comme Maurice le lui avait persuadé, il comprenait qu'il devait en parler à M^{me} Dartigues avant son départ, puisqu'il était complètement décidé maintenant.

L'idée d'une résistance possible l'exaspérait. D'ailleurs, quelles objections sa mère pourrait-elle faire, puisqu'elle ne connaissait pas Chantal? M. Colombier n'était-il pas un vieil ami qu'elle appréciait? Elle devrait être heureuse de voir ainsi se resserrer des liens très chers et d'accueillir pour belle-fille l'enfant de M^{me} Colombier.

René avait vécu longtemps dans une grande intimité avec sa mère. Elle avait toujours été son guide et avait gardé une influence prépondérante sur lui. Sa haute intelligence le pénétrait d'admiration. Depuis qu'il en était séparé, une active correspondance reliait leurs deux âmes.

Maintenant qu'il connaissait Chantal, il se débattait, et ce lui était un malaise de cacher son secret

à M^{me} Dartigues. Sa clairvoyance maternelle l'avait deviné; elle en souffrait en silence, attendant l'heure où l'aveu spontané jaillirait des lèvres de son fils.

René ne s'était pas trompé.

Une obscure prescience la rendait méfiante envers la jeune fille dont elle connaissait si peu le caractère, cependant. Toute sa sympathie allait vers Geneviève. Elle avait deviné, sa maturité de jugement, à travers les appréciations du jeune homme.

Comme il était impressionnable, pour s'être si vite détaché d'elle en faveur de Chantal! Cette petite était bien jeune pour lui; elle semblait frivole. M^{me} Dartigues aurait voulu les connaître toutes deux, mais son état de santé ne lui permettait guère de faire en ce moment le voyage de Langres.

Lorsque René rentrait d'une promenade et venait s'asseoir près d'elle, sa nervosité la frappait. Il remettait de jour en jour l'aveu, ne se sentant pas le courage d'affronter les objections qu'il redoutait.

Arrivé à la veille de son départ, il lui fallut cependant se décider à parler à sa mère. Il l'aimait trop pour avouer à Chantal cet amour, que l'absence avait développé jusqu'à la passion, sans le révéler d'abord à M^{me} Dartigues, et avoir obtenu son consentement. Toute la journée, il recula devant l'explication. L'ayant deviné, elle se fit encore plus tendre, plus indulgente que de coutume.

Après le dîner, il alla s'asseoir tout près d'elle, sur la chaise basse qu'il affectionnait dans son enfance.

Ce qu'il admirait chez sa mère, ce n'était pas seulement sa beauté, mais toute cette harmonie qui émanait d'elle, harmonie des mouvements, de l'expression, de la voix. Il se sentait apaisé par sa seule présence. En face d'elle, la violence de ses sentiments contradictoires s'atténuait.

— Quelle tristesse d'être obligé de vous quitter, maman! murmura-t-il.

Il avait repris inconsciemment l'appellation enfantine de jadis, oppressé par la gravité du cher secret qu'il allait dévoiler.

— C'est la vie, mon cher petit, répondit-elle en soupirant. Les séparations sont pénibles et tu vas bien me manquer.

— Au moins, si vous pouviez venir avec moi ! M. Colombier et ses filles seraient heureux de votre visite !... Vous connaissiez Chantal, si gaie, amusante, spirituelle... Elle vous plairait, j'en suis certain.

Elle se taisait, pressentant ce qu'il allait ajouter. Et elle remarquait avec inquiétude que les qualités qu'il énumérait avec tant de complaisance chez la cadette des Colombier étaient toutes superficielles. Lorsqu'il parlait de Geneviève, dans ses lettres du début, il énumérait sa droiture de jugement, sa finesse d'observation, et surtout sa piété, sa grande charité, son dévouement inlassable. Toutes les fondations solides qui étayaient le bonheur d'un foyer. Mais en Chantal, c'était le brio, le côté frivole qui le charmait.

Elle restait muette, absorbée dans ses pensées. Il attendait d'elle un mot d'encouragement pour continuer. Comme elle demeurait silencieuse, il ajouta d'une voix suppliante :

— Maman, je suis bien seul là-bas ; je mène une vie très sérieuse, vous le savez, et j'aime Chantal... Voulez-vous demander sa main pour moi à M. Colombier ?

Elle tressaillit... Son choix était fait... Était-il irrévocable ?

— La connais-tu bien ? dit-elle enfin. C'est si grave, le mariage ! Je crains qu'elle ne soit très coquette, d'après les détails que tu m'as donnés...

Ces objections l'irritaient. Vivement, il répliqua :

— Il est permis d'être gaie sans être frivole ! Chantal est une jeune fille moderne, entreprenante ; elle me plaît infiniment.

Découragée, M^{me} Dartigues murmura :

— Ce n'est pas ce que j'avais rêvé pour toi, mon petit ! Je désire tellement te voir heureux ! Si je pouvais la connaître, la juger par moi-même, je serais plus rassurée. Lui as-tu déjà parlé ?

— Pas encore, mais je l'aime profondément et ne serai jamais heureux que par elle, je vous assure.

Elle le sentit vraiment épris. Son caractère mobile et faible l'effrayait. Feraient-ils bon ménage, si cette jeune fille ne répondait pas à l'idéal qu'il se forgeait dans sa passion?

Alors, elle implora :

— Attends encore un peu avant de te déclarer. Plus tard, j'essaierai de venir à Langres. Je t'en supplie, ne t'engage pas.

Il s'emporta, irrité par la contradiction :

— Puisque je suis tout à fait décidé, à quoi sert d'attendre? A la voir partir, prendre une situation où elle rencontrera forcément des admirateurs; elle est si jolie! Et un jour, j'apprendrai son mariage! J'en serai inconsolable, maman!

Elle soupira. Elle sentait que l'heure était venue où elle ne pouvait plus guider le cœur de son fils. Une lassitude, un découragement l'envahissaient. Elle se leva, le baisant au front :

— Je suis fatiguée, dit-elle, et vais me reposer. Bonne nuit, mon petit. Crois-moi, réfléchis encore avant de t'engager. Cette décision est si grave!

René resta encore un moment dans la pièce, avant de se retirer. Il était désolé, tant il eût désiré voir sa mère approuver son choix. Il ouvrit la fenêtre et s'accouda au balcon pour fumer une cigarette.

En face de lui, sous les arcades de la rue de Boigne, la foule bruyante s'écoulait peu à peu; la nuit sereine enveloppait les montagnes; les étoiles d'or piquetaient le ciel de points lumineux.

— Chantal, murmura-t-il, je vaincrai toutes les résistances et je vous épouserai!

Ce fut encore dans le sentier accédant au manoir qu'il rencontra Chantal. Les taillis qui le bordaient se revêtaient déjà des teintes délicates de l'automne. Les feuilles d'or tombaient lentement, une à une, couvrant le sol d'un tapis d'une richesse incomparable.

Au détour de l'allée, il l'aperçut qui montait vers lui. Muette de surprise en le reconnaissant, elle s'arrêta une seconde, puis, d'un élan joyeux, s'avança à sa rencontre les mains tendues :

— Je ne vous savais pas de retour ! s'écria-t-elle, et je ne m'attendais guère à votre visite !

Le cœur de René battait tumultueusement et son trouble était évident. Elle le remarqua, mais n'eut pas l'air de s'en apercevoir.

— Comment va votre mère ? questionna-t-elle naturellement, pour lui laisser le temps de se ressaisir.

— Beaucoup mieux, grâce à Dieu ! Elle eût aimé m'accompagner et faire votre connaissance, mais elle n'est pas encore assez remise pour faire le voyage.

Un éclair de plaisir traversa les yeux de Chantal. Si M^{me} Dartigues désirait « spécialement » la connaître, ce n'était pas sans motif, évidemment.

— Je descends avec vous, dit-elle. Mon père est absent ; il a été obligé d'aller à Dijon et ne rentrera que tardivement ce soir. Geneviève l'a accompagné. Il est heureux que je vous aie rencontré ; sans cela, vous auriez trouvé porte close.

— Oh oui ! heureusement ! murmure René avec ferveur.

Et il ajoute à mi-voix :

— J'avais une telle hâte de vous voir, j'aurais été désolé de votre absence.

— Vraiment ? interroge-t-elle malicieusement ; mais vous allez être « désolé » de celles de mon père et de ma sœur.

Il rit, tandis qu'une flamme de passion éclaire ses yeux.

— Je ne serai jamais déçu près de vous ! murmure-t-il tout bas.

Coquette, elle demande hardiment :

— Est-ce une déclaration que vous me faites ?

Il perd tout contrôle sur lui. Cependant, il a pris la résolution d'obéir aux ordres de sa mère et d'attendre, comme elle le lui a demandé, avant de s'engager.

Mais cela le rend fou de la revoir ! Il en a tant rêvé depuis son départ, et maintenant, il est seul avec elle !

La faiblesse de son caractère l'entraîne :

— Oui, c'est une déclaration ! répond-il passionnément. Je vous aime, Chantal, et l'absence m'a été trop dure. J'avais si grande hâte de vous retrouver !

La jeune fille tressaille. Cette fois, elle a réussi. Ce brave garçon est décidément plus facile à émouvoir que le tempérament flegmatique de Fred ! Il sera un mari docile qu'elle pourra mener à son gré.

Elle se rapproche de lui et murmure à son oreille :

— Le Creux d'Aujon me semblait lugubre pendant votre absence... Et j'ai compris aussi que désormais je ne pourrais plus me passer de vous !

Il pousse un cri de joie, si vibrant, qu'elle en reçoit un choc délicieux au cœur. Sa vanité est comblée de l'amour qu'elle a su lui inspirer.

— Alors, ma Chantal adorée, vous voulez bien ? questionne-t-il tout tremblant.

Malicieuse, elle taquine :

— Qu'est-ce que je veux ?

— Voyons, vous me comprenez... Ma mère peut-elle demander pour moi votre main à M. Colombier ?

— Certes, mon ami, mais mon père consentira-t-il ?

La joie immense qui étreint le cœur de René se mélange instantanément d'inquiétude.

— Pourquoi ne consentirait-il pas ? s'informe-t-il, la gorge serrée.

— Parce que je connais ses idées arrêtées et qu'il s'entête facilement. Or, il me trouvera trop jeune pour me marier. Je viens à peine d'avoir dix-huit ans, il vous dira d'attendre, je le parierais !

— Attendre ! Je ne m'en sens pas le courage !

— Ni moi non plus... Le plus adroit serait d'obtenir son consentement sans le heurter.

— Chantal, ma bien-aimée, trouvez un moyen, je vous en prie... Vous le connaissez mieux que moi.

Elle réfléchit, puis dit enfin, hésitante :

— Il y aurait peut-être une manière de le décider ; encore n'en suis-je pas sûre...

— Lequel ?

— Ce serait de faire plaider notre cause par Geneviève.

Il a un tel mouvement d'effroi qu'elle reste interdite.

« Qu'ai-je dit de si extraordinaire ? pense-t-elle. Ma sœur désire mon bonheur et a plus d'influence que moi sur mon père ! »

René paraît complètement troublé... Il pressent que c'est une anomalie de prier Geneviève d'être leur intermédiaire et craint de lui faire de la peine. Il n'ose le dire à Chantal, mais s'efforce de la détourner de cette idée.

Elle s'obstine.

— C'est la seule façon de réussir, affirme-t-elle. Autrement, je ne répons de rien. Si mon père refuse momentanément, vous l'aurez voulu. Tant pis pour vous, tant pis pour moi !

A regret, René cède.

— Faites ce que vous voudrez, dit-il enfin.

Il désire si vivement le consentement de M. Colombier, maintenant qu'il a celui de Chantal, qu'il accepte d'implorer l'aide de Geneviève, si elle est indispensable.

Le bonheur le pénètre ; l'acquiescement de la jeune fille a bouleversé son être ; il lui semble qu'un avenir de félicité sans limites s'ouvre devant son âme émerveillée.

Tous deux redescendent le chemin abrupt qui conduit au manoir. René a pris le bras de Chantal et la serre tendrement contre lui. Il voudrait lui murmurer les mots charmeurs qui se pressent sur ses lèvres, mais les regards de la jeune fille, un peu railleurs, le déconcertent. Dès les premières

paroles, son esprit positif s'arrête sur des détails d'ordre pratique et elle lui déclare en riant :

— Je ne suis pas une pêcheuse de lune !

C'est vrai, elle ne se nourrit pas de sentiments. Elle l'aime, dit-elle?... Sans doute, à la manière forte, comme les jeunes filles d'aujourd'hui comprennent l'amour, peut-être... Il est déçu ; sa joie se mélange de regret. Il aurait désiré un élan passionné qui réponde au sien ! Le calme de Chantal, sa maîtrise d'elle-même, le déroutent ! Ce n'est certainement pas une sentimentale. Mais elle est si jolie, si spirituelle !

— Ayez de la patience, dit-elle. Laissez-moi faire. J'arrangerai tout avec Geneviève. Elle fait toujours ce que je veux. Il ne faut rien brusquer avec mon père. Nous arriverons à obtenir son consentement, j'en suis certaine... Allons ! ne prenez pas cet air anxieux, je vous prie ; je n'aime pas les gens tristes, et, puisque nous sommes fiancés, réjouissez-vous !

Lorsque René repart le soir, il ressent un mélange de sensations confuses où le bonheur se tempère d'étranges appréhensions. Seulement alors, il pense qu'il a manqué de parole à sa mère. Malgré sa promesse d'attendre, il a déclaré son amour à Chantal. Comment annoncer le fait accompli à M^{me} Dartigues ?

VII

Après le départ du jeune homme, Chantal s'assit, pensive, près de la fenêtre. Le soir tombait. Déjà les ombres du crépuscule envahissaient la vallée silencieuse; les dernières lueurs du soleil couchant s'attardaient encore sur la cime des arbres et l'or fauve de leurs feuilles scintillait sous leurs tardives caresses. La jeune fille songeait. Une sorte de crainte l'envahissait à la pensée de découvrir à Geneviève l'amour de René et sa demande en mariage.

Comment la grande sœur accueillerait-elle cette nouvelle? Malgré son affection si dévouée pour sa cadette, Chantal éprouvait une certaine appréhension pour réclamer son appui et redoutait une résistance.

Elle tressaillit lorsque l'auto de location s'arrêta devant le perron, ramenant M. Colombier et sa fille, et n'eut pas le courage d'aller au-devant des voyageurs.

En pénétrant dans la salle à manger, ils aperçurent la jeune fille dans la pénombre. Geneviève eut un mouvement de surprise :

— Que fais-tu dans le noir, ma petite Chantal? s'écria-t-elle. Tu n'es pas malade? Allume vite la lampe et nous te raconterons notre voyage.

— Et d'abord, dis à Nicolette de servir tout de suite, ajouta M. Colombier; je meurs de faim!

Sans répondre, Chantal sortit pour transmettre l'ordre à la servante et alluma la lampe en rentrant.

Très pâle, elle regardait machinalement Geneviève qui ôtait son manteau et se mettait à table.

Inquiète du mutisme de sa sœur, Geneviève l'observa, lorsque la lumière eût éclairé la grande salle.

— Tu n'es pas malade? répéta-t-elle tendrement.

— Non, répondit Chantal avec impatience. Qu'avez-vous fait à Dijon?

Gentiment, Geneviève raconta ses multiples courses. Elle avait pu réassortir les laines du tricot de sa sœur, essayer son tailleur, faire les menues amplettes qu'elle projetait, puis elle apportait à Chantal un joli nœud de dentelle au crochet qu'elle lui montrerait après le dîner. M. Colombier donna ensuite le détail de ses démarches d'affaires.

Chantal écoutait, soulagée de les laisser parler, sans prendre beaucoup part à leur conversation. Elle mangeait distraitement, toute préoccupée de la confiance qu'elle allait faire à Geneviève.

Elle eut un léger tressaillement lorsque celle-ci la questionna :

— Et toi, comment as-tu employé ta soirée? demandait-elle.

— Oh! Il n'y a rien eu d'extraordinaire! M. Dartigues est venu, ce qui a coupé mon temps.

Les yeux de la grande sœur s'assombrirent. Chantal lui paraissait étrange. Que s'était-il passé? Quelque chose de grave, certainement, car l'air absent de sa sœur devait avoir un motif sérieux.

Tout son entrain était tombé. L'inquiétude envahissait son cœur. Elle regrettait de n'avoir pas été là, et redoutait cette entrevue des deux jeunes gens. Elle observait Chantal en silence, sans affectation. Sa préoccupation lui semblait certaine, et cependant elle n'avait pas l'air heureux de la jeune fille qui aime et se sait aimée.

Pourtant, son trouble était évident. Il avait dû y avoir entre elle et René quelque chose d'anormal. Une anxiété terrible étreignait le cœur de Gene-

viève. Savoir ! Apprendre ce secret qu'elle pressentait ! Comme elle avait hâte et redoutait à la fois de le connaître ! Sous prétexte de fatigue, elle remonta de bonne heure dans sa chambre.

Chantal la suivit, indécise de ce qu'elle allait lui dire. Elle appréhendait le refus de sa sœur pour la soutenir près de leur père.

En la voyant s'asseoir sur une chaise basse, l'air agité, Geneviève tressaillit. Une angoisse la serrait à la gorge ; elle pressentait la gravité du moment et ne se sentait pas le courage de rompre ce lourd silence, prélude d'une douleur qui venait s'abattre sur elle.

Lentement, elle nattait la masse de ses cheveux bruns qui s'enroulaient en bandeaux ondulés autour de sa tête.

Chantal la regardait, les deux mains croisées sur ses genoux, cherchant un préambule à la demande qu'elle allait formuler.

— Geneviève, dit-elle enfin, il faut que je t'apprenne... que René Dartigues m'aime..., et m'a demandé de l'épouser...

Pétrifiée devant la soudaineté de l'aveu, Geneviève ne bougeait pas. D'un effort de volonté, elle avait retenu dans sa gorge l'exclamation d'angoisse qui montait à ses lèvres. Elle avait tant redouté cette heure où tout l'échafaudage de son rêve d'amour s'écroulerait !

Et cette heure se faisait tangible. La douleur s'abattait sur elle avec une puissance qui noyait toutes ses facultés dans un océan d'amertume.

A tout prix, elle voulait cacher à sa sœur ce sentiment de désespoir. Sa fierté lui donna la force de se ressaisir.

Chantal attendait sa réponse.

— Tu l'aimes aussi ? dit-elle enfin.

Sa voix lui paraissait lointaine, assourdie, étrangement déformée.

— Naturellement, répondit Chantal d'un ton posé.

Mais cet air dégagé ne trahissait aucune passion et cette tranquillité d'âme acheva de bouleverser Geneviève.

Un lourd silence pesait de nouveau dans la pièce. Oh ! comme elle avait hâte d'être seule ! De pouvoir pleurer sans contrainte !... Pourquoi Chantal ne partait-elle pas ? Qu'attendait-elle ?

Dans son désir de clore cet entretien, Geneviève poursuivit, une pointe d'ironie dans la voix :

— Alors, mariez-vous, puisque vous êtes d'accord !

— C'est que... père va me trouver trop jeune, je le crains... Je viens seulement d'avoir dix-huit ans.

L'objection rendit un léger espoir à Geneviève. Mais de longues fiançailles ne prolongeraient-elles pas sa douloureuse épreuve ? Aurait-elle la force d'être le témoin impassible de leur amour, puis de leur bonheur ?

Elle restait debout, le regard noyé devant cet avenir douloureux qui ouvrait pour elle une perspective de souffrances sans limites.

Devant ce silence, une gêne étrange étreignait à son tour Chantal. Elle avait espéré plus de cordialité chez sa sœur à l'annonce de cette nouvelle. Et son attitude la déconcertait. Il fallait cependant implorer son aide près de M. Colombier.

— Oui, je crains que père ne me trouve trop jeune, insista-t-elle, mais nous ne voulons pas attendre. Et toi, Geneviève, tu pourrais plaider notre cause, obtenir son consentement... Tu as de l'influence sur lui... Tu veux bien, n'est-ce pas ?

La pâleur de Geneviève s'accrut. C'était elle ! Elle qui allait se faire leur médiatrice et consommer le déchirement de son cœur brisé ? Non, jamais !... Jamais !... Chantal était vraiment trop cruelle d'oser lui demander une chose pareille !

— Moi ? Moi ?... répéta-t-elle avec douleur. Tu me demandes cela ?

— Pourquoi pas? dit Chantal surprise. De quel ton tu me réponds, Geneviève! Tu m'aimes assez, je le sais, pour te réjouir de mon bonheur et m'aider, je pense!

C'est vrai, elle ne se doutait pas, elle ne pouvait se douter du drame qui se livrait dans son cœur. Et, à tout prix, il ne fallait pas qu'elle le devinât.

D'un geste lassé, elle repoussa Chantal qui venait à elle pour l'embrasser.

— Je suis très fatiguée, dit-elle, je réfléchirai. Laisse-moi ce soir, je te prie.

Décue, Chantal s'éloigna et referma la porte de sa chambre contiguë à celle de Geneviève.

Enfin, celle-ci était seule! En sanglotant, elle se jeta à genoux au pied de son lit :

— Mon Dieu! murmura-t-elle, donnez-moi la force de détruire cet amour qui m'épouvante et qui deviendrait coupable maintenant, puisque je sais qu'il n'est pas partagé!

.

Cette nuit d'agonie, elle ne l'oubliera jamais! Tout son être se révolte à la pensée de l'horrible chose, le voir appartenir à Chantal, la sentir préférée par lui, son cher amour!

Le sentiment qu'elle ensevelissait au plus intime de son cœur, mais dont elle vivait depuis des mois, il fallait le faire mourir brutalement, enlever de son âme sa raison d'être, de sentir, sans que personne se doutât de cette souffrance qui l'exaltait tout entière!

Il lui semblait que Chantal ne saurait jamais l'aimer comme elle, le protéger contre sa faiblesse de volonté, verser en lui cet écoulement de l'infini dans son cœur qui est le propre de l'amour, cette communication d'âme qui se perd dans les profondeurs de l'être aimé!

Elle avait l'intuition que sa sœur l'épouserait pour sa situation, pour les avantages matériels que

lui offrait ce mariage, mais qu'elle ne l'aimerait jamais avec la vivacité de sentiments qu'elle, Geneviève, ressentait pour lui!

Au matin, elle se leva, brisée de fatigue. Sa pâleur, le cerne noir entourant ses yeux, tout son maintien accusait la détresse de son âme, le désarroi de ses pensées.

Elle se vit en passant devant un miroir et tressaillit. Il ne fallait pas que sa sœur devinât sa peine. Son énergie native se réveilla et elle se composa un maintien pour descendre à la salle à manger. A son grand soulagement, Chantal avait déjà déjeuné et était sortie.

Avec peine, elle but quelques gorgées de lait et décida d'aller à Perrogney où elle soignait un enfant malade. La matinée était fraîche. Un vent âpre soufflait du plateau et rafraîchissait son front brûlant. Comme d'habitude, Geneviève communiait avec la nature et l'associait ce matin-là à sa détresse. René savait si bien la comprendre lorsqu'elle lui exprimait naguère ses sensations champêtres qu'ils analysaient ensemble!

Chantal n'avait pas de ces subtilités, elle en était certaine. Ce qui attirait René vers sa sœur, c'étaient son brio, son charme bien moderne et sans doute aussi sa coquetterie... Serait-il heureux avec elle? De ce bonheur qui unit deux cœurs pour la vie, qui fond deux âmes en une seule, qui devine même les pensées de l'aimé, qui pressent les mots que l'on n'a pas dit, mais dont le souffle a palpité... Oui, Chantal saurait-elle lui donner tout l'amour qu'il mérite et dont il a besoin? Geneviève en doute... Et d'avance, elle souffre des désillusions qu'elle pressent pour lui...

Infiniment lasse, elle arrivait à Perrogney. La sympathie dont elle était l'objet de la part de tous les habitants lui fut un réconfort.

Serait-ce donc désormais tout son avenir, d'aider les petits et les humbles en annihilant toute part de bonheur personnel? Son être se révoltait à cette

idée, car elle craignait de n'en point avoir le courage !

Elle rentra au manoir pour le déjeuner. Ce lui fut encore une souffrance de sentir peser sur elle le regard de Chantal. A tout prix, elle ne voulait pas que sa sœur se doutât des sentiments qui bouleversaient son âme.

Elle s'efforçait de paraître gaie, mais il lui semblait que cette gaieté feinte sonnait faux, et elle avait grande hâte de se retrouver enfin seule pour échapper à cette contrainte.

Afin d'éviter un entretien avec Chantal, elle prolongea cependant la conversation avec M. Colombier. Sa sœur sortit, sans doute pour les laisser ensemble et lui fournir l'occasion de présenter sa requête. Mais Geneviève se révoltait à cette pensée d'un sacrifice trop lourd pour ses forces.

Ayant à son tour quitté M. Colombier, elle voulut aller réfléchir dans la solitude.

Elle prit un livre d'Albert Samain, *Au jardin de l'Infante*, que M. Dartigues lui avait prêté avant l'arrivée de Chantal et qu'elle avait lu avec lui bien souvent au bord de l'étang. Tous deux en goûtaient la poésie mélancolique qui s'harmonisait particulièrement en ce moment avec la tristesse de son âme.

Elle lui rendrait ce volume la prochaine fois qu'il viendrait, ne voulant pas le garder davantage, car il remuait en elle de trop chers souvenirs. Mais auparavant, elle désirait faire revivre encore une fois les sensations qu'elle avait éprouvées à la lecture de ces vers appréciés ensemble.

Elle sortit pour gagner l'étang. L'encens des brouillards d'automne avait enveloppé la vallée toute la matinée. Une odeur anisée de champignons s'exhalait des sous-bois humides. C'était déjà la mélancolie résignée et la gravité pensive qui préludent au grand sommeil de l'hiver. Cependant, l'on n'était encore qu'au mois de septembre. Mais l'été

est court dans ce rude pays de la montagne languoise !

Geneviève s'assit à la place où elle avait été si souvent contempler l'étang avec René Dartigues. Ce calme de la nature, ce charme tranquille qui émanait de cette solitude, agissaient sur ses nerfs surexcités par la souffrance. Elle regardait, pensive, les grands nénuphars blancs qui se balançaient mollement sur la surface de l'eau. Quel travail ces fleurs avaient-elles dû fournir pour monter ainsi leurs corolles immaculées au-dessus de l'étang ? Elles triomphaient maintenant à la lumière, paisiblement bercées sur l'onde qui les portait...

En cette heure d'agonie qu'elle vivait intensément, serait-elle moins énergique que ces admirables fleurs ? N'étaient-elles pas un symbole de la lutte que toute âme chrétienne doit livrer contre elle-même pour accomplir son devoir ?... Elle comprenait seulement maintenant la profondeur de cet amour dont elle vivait depuis des mois, et cela à l'heure où elle savait qu'il fallait le déraciner... Son cœur meurtri ployait sous le faix de cette souffrance...

Au moins, si elle pouvait fuir, s'éloigner de M. Dartigues, l'épreuve serait moins douloureuse ! Si cette autre qu'il aimait, qui le lui prenait, était une étrangère !

Mais c'était trop dur que ce soit Chantal, sa sœur pour qui elle s'était tant dévouée, qui lui ravit ce bonheur qu'elle avait si passionnément désiré !

Un flot de larmes monta aux yeux de Geneviève. Toute son âme sombrait dans l'amertume de ses sentiments. Elle murmura : « Mon Dieu ! sauvez-moi de cette heure ! »

Elle ouvrit son livre et relut ces vers qu'elle avait tant goûtés à cette même place avec René Dartigues :

AU BORD DE L'ÉTANG

Le calme des jardins profonds s'idéalise;
L'âme du soir s'annonce à la tour de l'église;
Ecoute, l'heure est bleue et le ciel s'angélise.

A voir ce lac mystique où l'azur s'est fondu,
Dirait-on pas, ma sœur, qu'un grand cœur éperdu
En longs ruisseaux d'amour, là-haut, s'est répandu?

L'ombre lente a noyé la vallée indistincte;
La cloche au loin, note par note, s'est éteinte
Emportant comme l'âme frêle d'une sainte.

L'heure est à nous; voici que d'instant en instant,
Sur les bois violets au mystère invitant,
Le grand manteau de la solitude s'étend.

L'étang moiré d'argent, sous la ramure brune,
Comme un cœur affligé que le jour importune,
Rêve à l'ascension suave de la lune.

Je veux, enveloppé de tes yeux caressants,
Je veux cueillir, parmi les roseaux frémissants,
La grise fleur des crépuscules pâlisants.

Je veux au bord de l'eau pensive, ô bien-aimée,
A ta lèvre d'amour et d'ombre parfumée,
Boire un peu de ton âme, à tout soleil fermée.

Les ténèbres sont comme un lourd tapis soyeux,
Et nos deux cœurs, l'un près de l'autre, parlent mieux
Dans un enchantement d'amour silencieux.

Comme pour saluer les étoiles premières,
Nos voix de confiance, au calme des clairières,
Montent, pures dans l'ombre, ainsi que des prières.

Et je baise ta chair angélique aux paupières.

Il semblait à Geneviève entendre encore la voix chaude et vibrante lire ces vers. Et leurs deux âmes se fondaient alors dans les mêmes émotions provoquées par cette lecture. C'était un aveu d'amour indirect sur les lèvres de René, le seul qu'il ait jamais osé lui faire. Mais elle sentait, à n'en pas douter, qu'il lui appliquait ce qu'il lisait. Cela suffisait à son cœur.

Le soir, elle se répétait les vers charmeurs avec l'intonation si tendre qui bouleversait son âme...

Maintenant tout était fini entre eux. Le grand brisement s'accomplissait en elle, anéantissant toutes ses espérances de bonheur.

Elle réfléchissait profondément... Qu'elle acceptât l'épreuve ou qu'elle la repoussât de toute sa volonté, sa souffrance restait la même! Sa sœur épouserait René et sa fierté, à elle, lui commandait de déraciner son amour...

Sa fierté, certes, mais son devoir avant tout! Et, si elle avait la force de plaider la cause de Chantal pour avancer cette heure inéluctable où se consumerait le déchirement de son cœur, elle sortirait de la lutte grandie, victorieuse, et recouvrerait peut-être la paix! Dieu l'aiderait; n'a-t-Il pas promis cette paix aux âmes de bonne volonté?

En songeant ainsi, Geneviève contemplait toujours les nénuphars blancs qui lui semblaient le symbole de cette lutte qu'elle soutenait en ce moment contre elle-même...

Il fallait être juste : Chantal ne pouvait se douter de l'inclination qu'elle ressentait pour René et qu'elle avait cru partagée. Ne la lui avait-elle pas soigneusement cachée? Un mystérieux courant semblait unir son âme à celle de M. Dartigues. Ils n'avaient cependant échangé aucune parole, mais le souffle avait palpité de toutes leurs pensées qui s'unissaient dans une communion intime de sentiments. Machinalement, elle rouvrit son livre. Une feuille blanche se trouvait pliée entre deux pages. Écrire quelques vers la soulagerait, lui semblait-il, et serait une diversion à cette peine qui l'oppressait.

Elle sortit un stylographe de la poche de son manteau et se mit à composer.

Dans cette poésie, elle admirait le travail de cette frêle plante du nénuphar dont l'énergique labour monte au-dessus des flots pour arriver à s'épanouir sur l'étang.

Et d'avoir médité sur cette leçon de courage que lui offrait une simple fleur, son énergie se réveillait.

Son parti était pris; ce soir même elle parlerait à M. Colombier et consommerait son immolation!... Elle saurait souffrir, se sacrifier, renoncer à son amour pour le donner. N'était-ce pas cela, une belle vie de femme?

Ayant achevé sa poésie, elle se leva. Le crépuscule noyait d'ombre les grands arbres qui entouraient l'étang. La lumière se décolorait dans le ciel avec des teintes violettes et pourpres, et les dernières lueurs du couchant se reflétaient dans l'eau paisible.

Geneviève traversa le pont, oppressé de roseaux, et longea le taillis. Lorsqu'elle rentra au manoir, tout était silencieux. Son père et sa sœur devaient être sortis.

Dans sa chambre, une rose mourait lentement dans un vase de cristal. Il lui semblait que son parfum devenait de plus en plus suave et pénétrant avant de se faner.

Son âme ne lui ressemblait-elle pas? Tout le meilleur de son être s'exhalerait ainsi dans le déchirement de son amour anéanti.

Elle tressaillit en entendant la voix de M. Colombier résonner dans le vestibule; Chantal n'était pas encore rentrée. Irait-elle, sans tarder, remplir la douloureuse mission dont sa sœur la chargeait?... Ou attendrait-elle que son âme apaisée se sentit la force de consommer son sacrifice?

Elle eut une hésitation. Un douloureux combat se livrait dans son cœur.

Machinalement, elle murmura les derniers vers de sa poésie :

Pourtant s'agite encor ce qui fit leur souffrance,
Mais ce premier succès leur donne l'espérance
De vaincre désormais les ondes... ou les pleurs...

Comme elle l'avait décidé, elle se grandirait en

se faisant l'avocate de sa sœur, en enlevant le consentement de M. Colombier pour ce mariage qui brisait toutes ses espérances de bonheur, qui ouvrait devant elle un avenir désolé, sans amour !

Aurait-elle ce courage?... Serait-elle moins énergique qu'une frêle plante pour monter au-dessus de l'abîme de souffrances qu'elle entrevoyait désormais ?

La voix de M. Colombier qui l'appelait acheva de la décider.

Elle ouvrit la porte de sa chambre et, d'un ton raffermi par un effort de volonté, répondit :

— Je descends tout de suite, père.

Ils entrèrent ensemble dans le petit salon. Les derniers rayons pâlis du soleil s'attardaient sur les vieilles bergères Louis XVI, caressaient la pendule de marbre blanc et mettaient des reflets irisés sur les verres encadrant les portraits de famille. Par la grande baie, l'on apercevait la vallée qui prenait des tons d'émeraude, très doux, un peu irréels à cette heure du crépuscule.

Geneviève s'assit, le cœur battant d'émoi, se préparant à la douloureuse mission qu'elle venait d'assumer.

— Père, dit-elle doucement, vous appréciez beaucoup M. Dartigues, n'est-ce pas ?

Surpris, il la regarda.

— Certainement, dit-il, mais pourquoi cette question ?

— Parce que..., ne vous êtes-vous pas aperçu qu'il aime Chantal ?

M. Colombier haussa les épaules :

— Chantal est une enfant, dit-il, elle vient à peine d'avoir dix-huit ans. Cela n'a pas d'importance.

— Non, père, vous regardez Chantal comme une enfant, mais un grand nombre de jeunes filles se marient maintenant à dix-huit ans. Et... René Dartigues voudrait l'épouser.

— Quelle bêtise!... Amourette de jeunes gens!...
D'ailleurs, il te l'a dit?

— C'est Chantal qui me l'a confié.

— Comment! Il a osé faire une déclaration semblable à Chantal, sans me prévenir?

— Père, les temps ont changé, croyez-moi. Et M. Dartigues voulait s'assurer auparavant de l'inclination de ma sœur pour lui. Elle est jeune, dites-vous, mais la vie est si courte, si courte, pour être heureux!

Elle s'animait en parlant. Sa souffrance s'exaltait. En plaidant la cause de Chantal, il lui semblait défendre la sienne, et d'instinct elle trouvait les mots persuasifs pour enlever le consentement de M. Colombier.

Surpris par cette nouvelle, il s'entêtait dans son refus, mais sa fille aimée lui rappelait trop l'épouse chérie qu'il avait tellement regrettée...

Ces années si rapides en effet de son fugitif bonheur, il les revivait intensément en cette minute où, devant lui, Geneviève évoquait des souvenirs si chers...

Elle devenait de plus en plus persuasive. La vie au manoir était bien terne pour sa sœur! Ce mariage était inespéré pour elle. Les jeunes gens sérieux, désintéressés comme René Dartigues sont si rares! Son père connaissait sa famille, tout convenait à souhait! Chantal trouverait dans cette union toutes les garanties de bonheur.

Attendre? Quelle imprudence! Pour une année, deux ans au plus, qui ne changeraient rien à leurs sentiments, certes, mais leur donneraient l'impatience d'être unis!

— Non, répétait-elle, ne leur refusez pas votre consentement. Laissez-les être heureux tout de suite puisqu'ils s'aiment...

Elle avait la sensation de plaisir pour elle, pour conquérir son propre bonheur au lieu de le détruire par ce consentement qu'elle implorait!

Une joie mêlée de souffrance l'envahissait en sentant la résistance de M. Colombier fléchir devant ses supplications. Il discutait maintenant avec moins d'énergie.

— Elle est trop jeune, répétait-il, il faut attendre.

Mais son ton n'avait plus l'âpreté du début de la discussion... Et Geneviève s'animait, devenait de plus en plus éloquente pour enlever l'approbation désirée..., et néanmoins si redoutée!

— Soit! dit enfin M. Colombier... Je consens à ce mariage..., mais pas avant le printemps prochain. L'hiver mûrira leur projet et Chantal sera un peu plus âgée... C'est ma dernière concession, tu peux le lui dire! Inutile d'insister, ajouta-t-il, comme Geneviève allait répliquer.

Il sortit vivement. La jeune fille, à bout de forces et d'énergie, se laissa tomber sur une chaise, la tête dans ses mains. Sa victoire l'accablait.

C'en était fait; René, son idéal, son amour, appartenait à sa sœur! Elle serait témoin de leur bonheur et ne pourrait même fuir ce spectacle déchirant pour elle, car sa vie serait consacrée à son père.

Mais jamais un autre ne prendrait la place qu'il avait occupée depuis des mois dans son âme vibrante et passionnée. Elle venait d'accéder au suprême sacrifice!

Mais ce premier succès lui donnait l'espérance
De vaincre désormais la souffrance et les pleurs!...

Chantal rentrait dans la maison, une chanson aux lèvres. Geneviève l'entendait qui s'approchait du petit salon. Elle releva courageusement la tête. Son calvaire continuait. Elle allait annoncer à sa sœur le résultat de son entretien avec M. Colombier, être témoin de sa joie, recevoir sans doute ses remerciements.

La pièce restait obscure, Geneviève n'ayant pas

eu le courage d'allumer la lampe. Aussitôt que Chantal ouvrit la porte, elle l'appela :

— J'ai parlé à notre père, lui dit-elle, viens ici que je te raconte notre entretien.

Dans l'obscurité, elle perçut le ton anxieux de sa sœur :

— Que dit-il? s'informait-elle. Parle, parle vite, Geneviève.

— Il te trouvait bien jeune, mais M. Dartigues lui plaît et il consent...

Un cri de joie l'interrompit.

— Je suis contente, contente! Alors, ce sera bientôt?

Geneviève se sentait protégée par l'ombre qui noyait la salle, car il lui semblait que Chantal déchiffrerait trop la douleur qui éclatait sur son visage.

— Ce sera pour le printemps, répondit-elle simplement.

Le ton de sa cadette exprima un désappointement :

— Six mois, c'est long! dit-elle. Encore tout un hiver à passer ici! Ce n'est pas drôle... Et, puisque je vais me marier, il est inutile de chercher une situation, n'est-ce pas?

Pas un mot de reconnaissance pour Geneviève. Celle-ci se révoltait intérieurement de cette ingratitude. Mais il était préférable, pensait-elle, que Chantal ne soupçonnât même pas ce qu'il lui avait coûté pour enlever le consentement de M. Colombier!

— N'insiste pas, dit-elle seulement, tu n'obtiendras rien de plus et tu indisposeras notre père.

La perspicacité de la jeune fille le comprenait. Aussi remercia-t-elle son père lorsqu'elle le revit quelques instants après.

— Je voulais retarder ce projet d'un ou deux ans, lui dit-il, car tu es évidemment bien jeune, mais ta sœur a tant insisté que ce sera pour le printemps... Et voilà la génération actuelle, ajouta-t-il, mi sé-

rieux, mi plaisant. L'on s'accorde d'abord et l'on prévient ensuite les vieux parents : le monde à l'envers, positivement !

— C'est logique père, répliqua Chantal d'un ton résolu, car si les jeunes gens ne se plaisent pas et ne sont pas d'accord, il est inutile de prévenir les parents !

— A-t-il au moins le consentement de sa mère ?

— Je... crois que oui, répondit la jeune fille en hésitant. En tout cas, il va lui écrire aussitôt qu'il aura votre réponse.

— C'est bien, je lui enverrai un mot demain, mais je tiens à avoir l'approbation de M^{me} Dartigues avant qu'il revienne ici et je le lui dirai.

VIII

CHERE MAMAN,

Votre bonne lettre m'a fait grand plaisir, car je vois que vous êtes complètement remise maintenant et que vous pouvez reprendre votre vie active. Ménagez-vous encore, afin d'éviter une nouvelle crise ! Cette alerte m'a procuré l'occasion de vous revoir ; il y avait si longtemps que nous étions séparés !

Vous me demandez ce que je fais, et si je suis retourné au Creux d'Aujon... Il faut vous confesser, maman, que j'ai manqué à la promesse que je vous avais faite de ne rien dire à Chantal. Lorsque je l'ai revue, seul avec elle, ma passion m'a entraîné.

J'étais fou d'amour et je n'ai pu, vraiment, lui cacher mon émotion et mon désir de l'épouser...

Pardonnez mon manque de parole, je vous en prie ! Elle partage mon sentiment et consent. Elle a consenti tout de suite, sans objection, car elle m'aime.

Mon bonheur n'aurait plus de limites si je n'avais

un peu de remords de ne pas avoir tenu ma promesse. Mais vous êtes indulgente et vous comprendrez. Je suis sûr que vous m'excuserez de ne pas avoir eu la force d'attendre!

Hélas! il faudra, malgré tout, patienter jusqu'au printemps, car M. Colombier est inflexible et remet à six mois la célébration de notre mariage. Il m'a écrit que sa fille lui a fait part de mon désir et il pense que vous allez, par une démarche officielle, lui demander la main de Chantal. Maïman, si vous pouviez venir, j'en serais si heureux! Je n'habite pas un hôtel banal, croyez-le, et vous y serez si bien soignée que votre santé n'y souffrira pas.

Le *Cheval-Blanc* est un home accueillant, où le confort moderne s'allie au luxe discret du meilleur goût. Mes hôteliers ont mille délicates attentions pour leurs pensionnaires, et leur nourriture est celle d'un château plutôt que d'un hôtel. Les estomacs les plus délicats s'en accommodent fort bien. Je suis particulièrement gâté, et vous aurez une jolie chambre près de moi. Puis vous assisterez à nos fiançailles, vous reverrez votre vieil ami; ensemble vous évoquerez le passé et constaterez par vous-même que ma petite Chantal fera une délicieuse jeune femme. Elle vous aimera, j'en suis certain.

Si c'est possible, accordez-moi ce que je vous demande. Vous me rendrez si heureux! En attendant, je vous embrasse.

RENÉ.

En recevant cette lettre, M^{me} Dartigues eut un geste découragé. Malgré ses exhortations, son fils s'était engagé et ne pouvait plus reculer. Ses appréhensions tomberaient-elles en faisant la connaissance de sa future belle-fille?... Instinctivement, elle en doutait. Devant la démarche décisive de René, elle ne pouvait que s'incliner et résolut d'aller à Langres puisque sa santé raffermie pouvait supporter le voyage. Sa pensée se reportait aussi sur Geneviève, que le jeune homme avait paru tant apprécier lorsqu'il l'avait connue. Il l'oubliait totalement maintenant au profit de Chantal. La nature versatile et changeante de son fils l'inquiétait. Sa nouvelle passion durerait-elle? Ne se laisserait-il pas de la jeune fille comme il s'était détaché de sa sœur? Malgré la fatigue inévitable de ce dé-

placement, il était préférable qu'elle fit le voyage. Le soir même, elle envoya une dépêche à René :

Retiens chambre à l'hôtel pour mardi. Arriverai 18 heures.

Deux jours après, elle s'embarquait pour Langres. Elle y avait passé quelques jours avec ses parents dans sa petite enfance. Elle se rappelait vaguement la petite ville, fièrement perchée sur son rocher, qui domine le pays d'alentour. Mais l'arrivée nocturne à la gare l'avait particulièrement frappée. Elle n'avait jamais oublié le vieil omnibus, traîné par deux forts chevaux qui montaient péniblement la côte abrupte, grinçant sur ses essieux, bondé de voyageurs entassés pêle-mêle avec les bagages... Heureux encore d'avoir trouvé place dans le préhistorique attelage !

Car les autres grimpaient, haletants, le raidillon accédant aux portes de la ville !

La vieille cité s'était-elle un peu modernisée ? M^{me} Dartigues, toute préoccupée de l'état d'esprit de René, n'avait pas songé à l'interroger sur ce sujet pendant son séjour à Chambéry. Aussi fut-elle surprise de constater l'importance de la gare. Plus surprise encore de monter dans l'autorail électrique qui l'amena en dix minutes au sommet de la ville.

René l'attendait, tout heureux de la revoir. S'étant occupé de ses bagages, il lui proposa de gagner l'hôtel en longeant les remparts de la ville. Elle acquiesça volontiers. L'air vif qui souffle sur le plateau la ranimait, car elle était un peu étourdie du voyage.

Elle admirait le panorama qui se déroulait devant ses yeux, l'étang de la Liez, encadré de bois à l'horizon, les contreforts des Vosges et le paysage éclairé par les dernières lueurs du soleil couchant.

Son fils s'informait avec sollicitude de son état de santé et s'excusait de n'avoir pu descendre à la

gare, ayant été retenu au dernier moment par un garde forestier venu exprès à Langres pour lui faire un rapport.

Mais il évitait de lui parler des Colombier, malgré son impatience d'aborder un sujet qui lui tenait tant au cœur.

Tout en devisant, ils gagnèrent la rue Lombard, dont la tranquillité frappa M^{me} Dartigues. Elle le dit à René qui répondit en riant :

— C'était autrefois la rue du Repos, et ce nom lui conviendrait encore. A deux pas d'ici, cependant, les autos se croisent dans la rue Diderot, et l'animation de cette artère principale forme un contraste piquant avec le calme qui règne ici. Mais notre hôtel est heureusement un peu en retrait du mouvement et du bruit. Je suis certain qu'il vous plaira. D'ailleurs nous arrivons, ajouta-t-il en montrant la jolie maison ocre aux contrevents verts.

Sur la terrasse fleurie, M^{me} Dartigues et son fils rencontrèrent l'hôtesse. Avec son amabilité habituelle, elle voulut installer elle-même la voyageuse dans la chambre élégante préparée près de René.

Une gerbe de glaïeuls roses s'épanouissait dans un cornet de cristal, sur la table. Les rideaux de fine guipure, le confortable fauteuil, tout cet ensemble hospitalier plut infiniment à M^{me} Dartigues. Elle demanda du thé et, lorsqu'elle fut assise devant le *five o'clock* qui venait de leur être apporté, un bien-être l'envahit et elle dit à son fils :

— Tu n'as pas exagéré en me vantant ton hôtel, mon ami. J'ai souvent voyagé autrefois, mais je n'ai jamais trouvé un tel ensemble de qualités, ni à Paris, ni en province. Je suis tout à fait rassurée en te voyant installé ici.

— Et vous comprenez, mère, répartit René, que mon désir de me marier n'est pas motivé par le désir de fuir l'hôtel. Ici, je me trouve « at home »

et l'objet de mille charmantes attentions; aussi j'apprécie ma chance!

— Tu as raison. J'en suis profondément reconnaissante à cette aimable hôtelière qui doit être débordée de travail.

— Certes, car c'est l'hôtel le plus fréquenté et le plus apprécié, comme vous le voyez!

Tout en beurrant ses toasts, M^{me} Dartigues observait son fils. Son enjouement avait quelque chose de fébrile. Il était manifestement pressé de parler des Colombier avec sa mère. Le voyant si nerveux, elle aborda le sujet troublant :

— Quand irons-nous visiter mon vieil ami au Creux d'Aujon? questionna-t-elle.

Elle perçut un léger émoi dans la voix de René :

— Demain, dans l'après-midi, si vous voulez, dit-il. J'espère que vous serez assez reposée et je retiendrai la bonne limousine de l'hôtel.

— Soit, dit-elle.

Comme il se taisait, elle reprit, après une pause :

— Les Colombier savent-ils mon arrivée ici?

— Je les ai prévenus, mère. Chantal est impatiente de vous connaître et M. Colombier se réjouit de vous revoir.

— Et Geneviève?

Il parut troublé.

— Geneviève aussi, naturellement, dit-il.

Devant le fait accompli, elle ne voulut pas reprocher à son fils de lui avoir manqué de parole. D'ailleurs, elle le sentait vraiment épris de Chantal et avait la volonté d'examiner la jeune fille avec toute la bienveillance possible.

Ils partirent le lendemain, au début de l'après-midi. A la pensée de revoir son vieil ami, les reminiscences du passé assaillaient M^{me} Dartigues, et la démarche qu'elle faisait en ce moment allait fixer l'avenir de son fils. Recueillie et pensive, elle regar-

daît à peine le paysage d'automne qui se déroulait devant ses yeux et se taisait.

Au bruit du moteur, M. Colombier sortit de la maison et s'avança vers les arrivants. Geneviève suivait avec Chantal.

D'un coup d'œil, M^{me} Dartigues détaillait les deux sœurs, si dissemblables, et, plus que jamais, toute sa sympathie allait à l'aînée.

Vêtue d'une robe bleu marine ornée d'un simple col de lingerie, la jeune fille s'avançait vers elle, avec un air grave et doux. Et l'amie de M^{me} Colombier retrouvait dans ses traits ceux de sa mère, le même regard profond, réfléchi, le même port de tête un peu altier.

Elle tressaillit au son de la voix de Geneviève qui lui rappelait étrangement les intonations de l'amie disparue.

Était-ce tout cet ensemble qui la lui rendait si chère au premier abord?... D'un geste instinctif, presque maternel, elle la baisa au front, trop émue pour pouvoir parler devant cette vivante reproduction d'un passé rempli de si doux souvenirs.

Et, sous cette chaude caresse, l'âme éplorée de la jeune fille tressaillit de joie. Elle sentit que l'affection de M^{me} Dartigues lui était acquise.

— Que je suis heureuse de vous connaître, Madame ! dit-elle.

Mais aussitôt elle se ressaisit. La mère de René ne venait pas pour elle, mais pour sa sœur ; elle ne devait pas l'oublier et s'effacer pour laisser Chantal au premier plan qui lui revenait de droit, puisque des liens étroits allaient l'unir à M^{me} Dartigues.

Celle-ci baisait la cadette au front, comme elle l'avait fait pour Geneviève. Mais cette jeune fille savamment fardée, à la mine hardie et coquette, lui inspirait une sorte de crainte en pensant à l'influence qu'elle avait prise sur René.

Elle venait demander sa main pour lui. Un regret

profond s'emparait d'elle, à la pensée que Geneviève eût pu devenir sa belle-fille.

Distraite, elle écoutait M. Colombier lui dire son plaisir de la revoir et le suivait dans l'intérieur de la maison. Elle y retrouvait avec émotion les meubles d'autrefois, le siège bas où elle aimait à s'asseoir tout près de son amie, la vieille pendule qui avait sonné pour elle tant d'heures exquis, la moelleuse bergère aux tons passés et l'Érard de prix sur lequel elle avait joué si souvent sonates et concertos.

De nouveau, le passé l'étreignait avec la nostalgie des heures joyeuses de leur jeunesse.

Elle n'était plus qu'une vieille femme souffrante, et les années avaient lourdement pesé aussi sur M. Colombier.

« L'avenir est aux jeunes ! se dit-elle. Je suis ici pour mon fils et non pour m'appesantir sur les souvenirs de jadis. »

Sa force de volonté la ressaisissait et, avec le charme inhérent de sa nature, elle interrogeait affectueusement son vieil ami sur ses occupations et sa vie actuelle.

Chantal sortit avec René. Quelques instants après, Geneviève alla donner des ordres pour faire servir le thé.

Alors M^{me} Dartigues, malgré son appréhension, parla à son ami du projet de son fils. Il le fallait, puisqu'il était tout à fait décidé.

— Chantal est encore bien jeune, répondit M. Colombier. Mais vous savez, ma chère amie, que j'apprécie beaucoup René et serai heureux de lui donner ma fille. Ils ont tant insisté que je consens à leur mariage au printemps.

— C'est raisonnable, en effet, répondit M^{me} Dartigues, et, si vous le voulez, nous les fiancerons pendant mon séjour dans le pays.

Ils parlaient de leurs enfants, et tout ce que disait M. Colombier du caractère de ses filles avivait le

regret de son interlocutrice, car elle devinait la valeur bien supérieure de Geneviève sur sa cadette.

Quand les jeunes gens rentrèrent, animés de leur course dans les bois, elle observa l'air heureux de son fils et comprit encore mieux qu'elle devait s'incliner devant son choix.

Geneviève arrivait à son tour, précédant Nicolette qui apportait le plateau du *five o'clock*.

Lorsque la servante se fut retirée, M. Colombier dit à Chantal :

— M^{me} Dartigues me demande ta main pour René. Alors, mes enfants, embrassez-vous et nous célébrerons vos fiançailles dans huit jours, c'est entendu. Le mariage aura lieu au printemps.

Une flamme heureuse brilla dans les yeux du jeune homme. Pendant que Chantal remerciait sa future belle-mère, celle-ci observait Geneviève qui servait le thé au fond de la pièce. Elle lui tournait le dos, mais une glace renvoyait son image à M^{me} Dartigues, et l'expression de souffrance empreinte sur la physionomie de la jeune fille la frappa. Elle eut l'intuition de son attachement — de son amour peut-être — pour René.

Tandis que les deux jeunes gens échangeaient le baiser des fiançailles, Geneviève, en apparence occupée à préparer des toasts, restait dans l'angle du salon, le dos tourné, pour maîtriser l'émotion qui la bouleversait toute et pour cacher la douleur dont l'empreinte avait pour toujours marqué son âme.

Lorsqu'elle se retourna, toute pâle, pour offrir une tasse de thé à la visiteuse, elle rencontra le regard de M^{me} Dartigues, très doux, très pénétrant, rempli de pitié. Il lui sembla qu'elle avait deviné son secret, son cher secret enfoui au plus profond de son être, et, de cette compassion qui allait vers elle, un baume adoucissant envahissait son cœur meurtri.

Sans rien dire, elles s'étaient comprises. Comme on étanche une blessure, M^{me} Dartigues opposait à sa peine la délicatesse de sa clairvoyante affection. Et, d'un grand élan, le cœur broyé de Geneviève se réfugiait dans cet appui maternel qui s'offrait, sans paroles échangées, dans une effusion muette de leurs deux âmes.

Par un effort de volonté, elle se ressaisit pour dire un mot aimable à René et embrasser sa sœur. Elle réalisait en ce moment toute la souffrance intense que lui apporterait cette période des fiançailles, prélude du grand déchirement devant le fait accompli !

Et lorsque les visiteurs s'éloignèrent dans la nuit tiède, semée d'étoiles, elle écouta, frissonnante de détresse, le bruit sourd de l'automobile qui mourait dans le lointain en emportant son rêve, et son âme, lourde de sanglots réprimés, sentit peser sur elle le poids d'une trahison.

Quelques jours après, Geneviève se trouvait à Langres pour faire les emplettes nécessaires au déjeuner de fiançailles. Ayant achevé ses courses, il lui restait encore quelques heures avant de reprendre l'autobus de Perrogney. Elle entra dans la vieille cathédrale pour épancher sa peine devant le Dieu qui compatit à toutes les douleurs.

Elle s'absorbait dans sa prière, ayant l'impression très nette de n'être plus seule. Une grande douceur l'envahissait ; elle sentait tressaillir au fond de son être la présence invisible qui remplissait toute la nef ; puis elle longea les chapelles qui s'enfonçaient déjà dans l'obscurité de cette fin d'après-midi. La lumière déclinante se répandait délicatement par les verrières et sa clarté habillait d'or, d'améthyste, de pourpre, la Vierge qui surmontait l'autel, les piliers de l'abside, les sculptures des chapiteaux de pierre.

L'église était déserte, et, dans cette grande paix qui l'entourait, Geneviève découvrait la beauté

surhumaine de son destin qui s'acheminait, fait de souffrances intimes et de renoncement.

Elle ne désirait plus rien pour avoir aimé trop passionnément. Sa nature trop tendre s'était épuisée dans cet amour où son âme tout entière s'était livrée, broyée par la déception qui avait détruit son rêve de bonheur.

Elle avait si ardemment souhaité, dans la sincérité de son âme, que la vie prit la forme passionnée de son idéal ! Comme le monde lui apparaissait maintenant trompeur et vide !

En sortant de la cathédrale, elle tressaillit en reconnaissant M^{me} Dartigues qui venait en sens inverse. La mère de René eut un mouvement de surprise en apercevant la jeune fille.

— Vous ici, ma chère enfant ! lui dit-elle affectueusement. Comme je suis heureuse de vous voir ! Peut-être allez-vous passer à l'hôtel me faire une petite visite ?

Geneviève hésita. Malgré la sympathie qu'elle ressentait pour M^{me} Dartigues, elle ne voulait pas aller à l'hôtel dans la crainte d'y rencontrer René. Mais cette rencontre inespérée lui était d'une grande douceur.

La délicatesse de M^{me} Dartigues perçut le motif de cette hésitation.

— Je suis seule aujourd'hui, dit-elle naturellement. René est allé à Dijon choisir la bague de fiançailles. Si vous avez un petit moment à me donner, vous me ferez doublement plaisir.

Il y avait tant d'affectueuse sollicitude dans le regard clair qui se posait sur elle que Geneviève, de nouveau, fut conquise. Quel charme inné possèdent donc certaines âmes de femmes pour attirer ainsi la sympathie de tous ceux qui les approchent ?

En la suivant à l'hôtel, Geneviève détaillait la physionomie si douce, creusée cependant par l'activité d'une vie intérieure un peu trop intense. Elle remarquait que tout était distinction et noblesse

Dans l'âme de M^{me} Dartigues et eût souhaité que des liens de parenté très étroits l'eussent unie à elle !

L'introduisant dans sa chambre, la mère de René l'installait dans sa bergère, disant affectueusement :

— Vous devez être lasse, mon enfant, et vous rentrerez tard. Je vais vous faire apporter un petit goûter.

La jeune fille s'excusait, confuse de cette sollicitude qui remplissait son âme de confiance. Sa douleur s'engourdissait devant ces marques de sympathie qui la touchaient profondément.

M^{me} Dartigues avait approché son fauteuil près du sien et lui prenait la main :

— Vous me rappelez tellement votre mère, ma petite ! dit-elle. Même regard, même voix et même sensibilité, je le devine !

Geneviève eut un léger tressaillement. Elle ne voulait pas que M^{me} Dartigues devinât la blessure faite par l'abandon de René. Toute sa fierté se révoltait à cette pensée. Aussi raffermît-elle sa voix pour répondre naturellement :

— Ma mère eût été heureuse du mariage de Chantal avec votre fils.

— Croyez-vous, dit M^{me} Dartigues avec hésitation, qu'ils soient faits l'un pour l'autre ?

Et, devant le mouvement de surprise de Geneviève, elle continua :

— Je vous parle franchement, mon enfant... Mon fils a un caractère si indécis, une volonté si versatile, que j'aurais désiré pour lui une femme énergique qui le mûrisse, et votre sœur est bien jeune pour cela... En sera-t-elle capable?... Je sais que ce n'est pas le rôle naturel de la femme de dominer son mari, mais, dans ce cas particulier, un caractère féminin bien formé eût été nécessaire à René... Me comprenez-vous ? ajouta-t-elle anxieusement.

Oui, Geneviève le comprenait. Elle ne le comprenait que trop, car elle sentait aussi la nécessité de

viriliser le caractère du jeune homme, d'affermir sa volonté chancelante, et elle savait que Chantal l'efféminerait davantage, avec sa coquetterie et sa légèreté.

Cependant, elle ne pouvait, ne devait pas aviver l'impression de M^{me} Dartigues, puisque René était décidé à épouser sa sœur.

Elle répondit évasivement :

— Quand votre fils sera marié, son caractère changera certainement, Madame. La conscience de ses devoirs affermira sa volonté. Chantal est encore bien jeune, c'est vrai, mais elle saura, j'espère, prendre de l'ascendant sur lui.

— Prendre de l'ascendant, peut-être, mais sera-t-il ce que je voudrais? répondit pensivement M^{me} Dartigues. Vous devez me trouver pointilleuse, ma petite; cependant, à l'heure si grave où un enfant unique fixe sa destinée, une mère peut être inquiète,... et même trembler pour l'avenir... Je sais que vous avez élevé Chantal avec tout votre cœur, tout votre dévouement, et souhaite que la formation morale qu'elle vous doit soit une sûre garantie... Mais je vous confie que j'avais désiré pour René une femme plus âgée, plus expérimentée que cette enfant!

— Il a tant de cœur, Madame, il sent si vivement, que tous les devoirs lui paraîtront faciles avec une femme qu'il aime!

Elle avait mis une telle chaleur à faire cette réponse qu'elle s'arrêta, interdite. Ses yeux se fixèrent sur la pendule. Il était l'heure de reprendre l'auto-bus. Vivement, elle se leva pour prendre congé de M^{me} Dartigues, soulagée de rompre un entretien qui devenait difficile, car elle ne pouvait laisser voir à la pauvre mère à quel point elle partageait ses idées et sa préoccupation.

— Nous nous retrouverons jeudi, dit-elle avec un pâle sourire, pour les fiançailles.

— Oui, et je partirai le lendemain, mais j'espère

vous revoir encore avant le mariage, mon enfant!

Elle la baisa au front avec un regard si pénétrant que Geneviève détourna les yeux, craignant que sa clairvoyance ne devinât sa détresse et son amour méconnu pour René.

Lorsque la jeune fille se fut éloignée, M^{me} Dartigues remonta dans sa chambre en soupirant :

— Pauvre petite! murmura-t-elle, elle aime René, j'en suis certaine! J'aurais voulu pouvoir adoucir sa peine, mais elle est trop courageuse pour l'avouer. Puisque je dois accepter ce mariage, le silence est préférable pour elle et pour mon fils... Il ne se doute pas qu'il passe à côté du vrai bonheur!

Quand René rentra le soir, tout joyeux de ses acquisitions pour sa fiancée, elle glissa légèrement sur la visite de Geneviève et sentit que tout l'intérêt du jeune homme se concentrait désormais sur Chantal. Il n'y avait plus qu'à accepter l'inévitable destinée!

Elle repartit, mélancolique, avec lui, au Creux d'Aujon, pour le déjeuner des fiançailles. La campagne déployait la magie de ses couleurs d'automne; le soleil adouci éclairait les sous-bois endormis et les feuilles d'or tombaient lentement, une à une, avec de légers soupirs.

René était radieux. Cette ère des fiançailles ouvrait devant lui une perspective d'intimité plus grande avec Chantal et le plongeait dans une sorte d'extase. Elle était déjà son bien; il serrait amoureusement dans sa main la boîte contenant le cher anneau qui devenait le gage de leur promesse d'union.

Elle l'attendait sur le perron, sa bien-aimée, toute vêtue de blanc, et plus jolie encore que d'habitude, lui sembla-t-il. Rieuse, elle lui donna un vigoureux *shake-hand* et reçut avec grâce le baiser de M^{me} Dartigues.

Ensemble, ils entrèrent au salon, orné de la gra-

cieuse corbeille de fleurs, expédiée la veille par le meilleur fleuriste de Dijon.

— Vraiment, vous m'avez trop gâtée, minaudait Chantal. J'aime follement les arums et ceux-ci sont d'une beauté exceptionnelle!

— Rien ne sera jamais trop beau pour vous! riposta René avec ferveur.

M. Colombier et Geneviève arrivaient dans la pièce. D'un coup d'œil, M^{me} Dartigues remarqua les yeux cernés et le visage pâli de la jeune fille.

— Je crains que vous ne soyez bien fatiguée pour recevoir, lui dit-elle. Tous les soucis de maîtresse de maison retombent sur vous, ma pauvre petite!

C'était vrai. Chantal laissait à sa sœur les préoccupations matérielles et lui apportait rarement de l'aide. Cela semblait naturel au dévouement de Geneviève, mais elle était peu secondée par la bonne volonté inexpérimentée de Nicolette et se sentait souvent lasse.

Elle l'était particulièrement ce jour-là, car la peine s'ajoutait à sa fatigue physique. Aussi la bonté de M^{me} Dartigues qui le remarqua lui fut-elle très sensible.

Ses compliments sur le menu soigné qu'elle avait confectionné en partie la touchèrent. M. Colombier, si taciturne ordinairement, s'animait en parlant à sa vieille amie. Les jeunes fiancés, assis l'un près de l'autre, semblaient heureux. Chantal parlait beaucoup, avec son exubérance coutumière, et René buvait chacune de ses paroles, comme si les banalités qu'elle débitait eussent été les discours les plus extraordinaires qu'il eût jamais entendus. Il redevint très grave, tout ému, lorsque M. Colombier l'invita au dessert à offrir sa bague à Chantal. Il baisa les ongles fins, teintés de coraline, après la lui avoir passée au doigt.

Elle murmurait, ravie :

— C'est beau, bien trop beau, ce rubis, mon ami, une vraie folie!

Il souriait. Sa mère lui avait donné une forte somme pour cette acquisition. Mais elle n'avait pas eu le courage de se dessaisir de son gros diamant de fiançailles, qu'elle pensait réserver à sa future belle-fille. Avec quelle joie l'eût-elle fait remonter pour Geneviève ! En compensation, elle s'était montrée très généreuse pour que René pût choisir ce qui convenait à Chantal.

Geneviève, impassible en apparence, les regardait. Seules, ses paupières battaient très vite, trahissant l'agitation intime de son âme. Son calvaire continuait et elle sentait son rêve mourir lentement dans son cœur brisé.

Après le déjeuner, elle eût voulu fuir dans la solitude des bois, aller près de l'étang pour exhaler librement une plainte d'agonie, écouter les roseaux chanter au vent du soir en berçant sa souffrance, mais elle dut rester au salon, offrir le café et surveiller Nicolette afin de lui donner quelques ordres.

Les jeunes gens venaient de sortir. Geneviève alla s'accouder au balcon, soulagée d'être seule.

Comme René devait savoir montrer son amour à Chantal ! Sa sensibilité était si grande, son âme si ardente !...

Elle pensa soudain à la manière dont il lisait les vers d'Albert Samain : « Au bord de l'étang »... C'était presque un aveu..., le seul qu'elle ait jamais reçu de lui... Il fallait lui rendre ce livre, sans tarder. Elle ne voulait rien garder de ce qui lui rappellerait un passé qu'elle devait oublier.

Elle alla le chercher, l'enveloppa sans l'ouvrir et le mit sur une étagère dans le vestibule. Lorsqu'elle entendit rentrer René avec Chantal, une heure plus tard, elle guetta le moment où il serait seul pour lui faire cette restitution.

Justement, la jeune fille montait chercher une écharpe dans sa chambre. Geneviève prit alors le livre et s'approcha de René.

— Voici les poésies de Samain que vous m'aviez

prêtées, dit-elle. Pardonnez-moi de les avoir gardées si longtemps.

Il se troubla, car ces vers lus ensemble, goûtés dans la communion des mêmes sentiments qui faisaient vibrer leurs deux âmes, lui rappelaient les heures exquisées passées avec Geneviève au bord de l'étang, avant de connaître Chantal.

Il restait indécis, n'osant la regarder, et dit enfin, presque bas :

— Gardez-les en souvenir de moi.

— Non, répondit-elle fermement, je préfère vous les rendre.

A regret, il prit le volume, avec un vague remords, sentant qu'il n'oserait plus le rouvrir, puisque sa destinée avait évolué d'une manière toute différente maintenant.

M^{me} Dartigues eût aimé revoir Geneviève seule, mais la jeune fille semblait éviter un tête-à-tête et la soirée s'acheva sans qu'elle ait pu lui dire un mot sans témoin. Elle mit dans son adieu une nuance particulièrement affectueuse pour elle, et, lorsque la voiture se fût éloignée dans la grande paix du soir, Geneviève se sentit défaillir. La lourde tristesse de la nuit sans aurore qui s'abattait sur elle sembla l'envelopper d'un silence de mort.

« Au moins Chantal sera heureuse, se dit-elle, et mon sacrifice portera des fruits. »

Mais, lorsque sa sœur vint la retrouver dans sa chambre, le soir, après le dîner, une nouvelle déception l'étreignit.

— C'est une bonne journée, n'est-ce pas? lui dit tendrement Geneviève; tu ne l'oublieras jamais, j'en suis certaine!

— Non, répondit-elle. Ma bague est ravissante et me plaît infiniment!

— Et ton fiancé t'agrée encore davantage?

— Bien sûr; mais, entre nous, il est un peu vieux jeu, trop lyrique, ma chère! Il soupirerait toute la nuit au clair de lune si je le laissais faire!

Il dirait des vers aux étoiles et est tout à fait romantique. Je me tais... provisoirement, mais, quand nous serons mariés, foin de ces fadaïses sentimentales qui ne sont plus de mode, je t'assure ! Je me charge de le ramener à la prosaïque réalité.

Geneviève ne répondit pas. Sa tristesse redoublait, car elle sentait que Chantal ne comprenait pas et ne comprendrait jamais l'âme de René, toute pétrie de délicatesse et de sensibilité. Un peu trop efféminée, évidemment, comme sa mère et elle-même l'avaient constaté. Mais il lui semblait qu'elle aurait su lui garder toute sa fraîcheur d'impressions si vives tout en affermissant ses facultés. Et il souffrirait avec Chantal, elle en avait maintenant la certitude.

Avait-elle accompli son devoir en les rapprochant, en plaidant la cause de sa sœur près de M. Colombier ?

Elle ne savait plus si ce sacrifice qui lui avait tant coûté était nécessaire. Si même ce sacrifice ne serait pas nuisible à M. Dartigues ?

Et, lorsqu'elle se retrouva seule, un lourd sanglot monta des profondeurs de son être, parce qu'elle n'avait même plus le sentiment de la beauté de son immolation !

IX

Quelques jours plus tard, M. Colombier et Chantal recevaient un volumineux courrier de félicitations en réponse aux faire-part de fiançailles qui venaient d'être expédiés. Parmi ces lettres, Chantal remarqua une élégante enveloppe timbrée de Paris.

— C'est de tante Jeanne, dit-elle à son père.

Pendant qu'elle lisait cette lettre, un éclair de joie brilla dans ses yeux et elle s'écria :

— Père, elle m'invite à venir chez elle pour m'aider à m'occuper de mon trousseau ! Elle dit que mes cousines seront si contentes de ma visite ! Vous consentez, n'est-ce pas ?

Sa voix se faisait suppliante. Elle tendit la lettre à M. Colombier qui la lut à son tour.

— Elle est bien aimable, dit-il enfin. Mais tu sais que la situation de fortune de ton oncle est tellement supérieure à la nôtre que je crains ces goûts de luxe pour toi...

— En passant, père, cela n'a pas d'importance ! Puisque je suis invitée, laissez-moi accepter, je vous en prie !

M. Colombier hésitait. Il pensa que l'aide de M^{me} Durlac serait précieuse pour diriger Chantal dans ses achats. Un refus pourrait la mécontenter, et elle s'était toujours montrée fort généreuse pour ses filles.

— Soit, dit-il enfin. Écris que tu arriveras à la fin de la semaine, bien que ce soit prématuré, je trouve, de t'occuper de ton trousseau.

— Puisque ma tante peut me recevoir maintenant, il est préférable d'accepter, répondit Chantal rayonnante.

Lorsque René arriva le lendemain, il fut très déçu en apprenant l'absence prochaine de sa fiancée. Son air désolé excita les sarcasmes de la jeune fille.

— Je ne pars pas au Cameroun, dit-elle d'un air moqueur. A voir votre mine atterrée, l'on croirait que je suis en péril!

— Vous allez tant me manquer! soupira-t-il. Combien de temps resterez-vous là-bas?

Chantal eut un geste insouciant :

— Le sais-je? Tout le temps que ma tante voudra me garder!... L'hiver est assez morose dans ce pays pour que je sois ravie de m'évader un peu.

Cette joie, non dissimulée, glaçait le cœur du jeune homme. Se sentant incompris, il n'osait même plus parler librement de sa déception de crainte de s'attirer des ripostes moqueuses.

Geneviève était à Perrogney, M. Colombier dans sa ferme. René fut content de le voir revenir. Sa présence allégea le sentiment de gêne qui l'envahissait devant l'indifférence de Chantal. Un lourd malaise pesait sur son âme endolorie. Il était venu, si joyeux de la revoir! Et cette absence imprévue le démontait.

Lorsqu'il la quitta, elle lui dit gentiment :

— Surtout, soyez raisonnable! Je penserai à vous et je vous écrirai.

Ces quelques mots, l'intonation plus affectueuse qui les accompagnait, furent un réconfort pour René. Il voulait oublier sa peine pour vivre seulement de cette courte phrase qu'il emportait dans son cœur. Il n'aurait que ce souvenir d'une brève minute de douceur pour l'aider à supporter l'absence de celle qu'il aimait.

Deux jours après, Chantal prenait l'express de Paris. Ravie, elle débarqua à la gare de l'Est où

ses deux cousines, Gilberte et Simone, l'attendaient. Elles lui firent un affectueux accueil.

— Eric est devant la gare avec l'auto, dit Simone. Gilberte va te conduire. Donne-moi ton bulletin, afin que je m'occupe de ton bagage.

Chantal suivit sa cousine qui se frayait un chemin dans la foule des voyageurs. Elle détaillait l'élégance de Gilberte, la coupe de son tailleur, la savante ondulation de ses cheveux blonds.

Un grand jeune homme se tenait à la sortie, près d'une *Citroën*.

— Reconnais-tu mon frère? questionna Gilberte.

— Tu es vraiment extraordinaire! repartit celui-ci. Comment veux-tu qu'elle me reconnaisse, puisque nous ne nous sommes pas revus depuis dix ans au moins? Tu sais bien que j'étais absent l'année dernière lorsque ma cousine est passée à Paris en revenant d'Angleterre. Bigre! petite Chantal, vous êtes devenue une bien jolie fille! ajouta-t-il en riant. Vous aurez du succès à Paris, je vous le prédis!

Si peu timide que fût Chantal, elle rougit sous la brutalité du compliment, mais son amour-propre fut flatté de cette louange. L'arrivée de Simone, précédant le porteur, la dispensa de répondre.

Lorsqu'ils furent installés dans la *Citroën*, Gilberte dit à Chantal :

— Maman n'est pas à la maison en ce moment. Tu ne la verras pas ce soir. Elle avait un essayage à faire, pour le bal de la comtesse de Marillac.

Simone ajouta :

— Quand tu seras reposée, nous t'emmènerons, si tu veux, à une exposition d'art impressionniste qui fait courir tout Paris.

— Vous pourrez y admirer les couleurs les plus criardes que l'on ait pu imaginer, dit Eric, moqueur. Enfin, c'est la mode de se pâmer devant ces horreurs; c'est aussi une occasion de retrouver ses amis. A ce propos, Simone, Philippe et Henry

doivent y aller; vous les y rencontrerez, sans doute.

On arrivait à la maison. Chantal retrouva avec plaisir le luxe du grand appartement aux larges baies, ouvrant sur la rue François I^{er}. Elle se promettait de jouir pleinement de son séjour dans la capitale.

— Je pars au Bois, dit Eric à ses sœurs. Jean a dû seller mon cheval et je souperai ensuite avec des amis. Mais, si vous êtes sages, les enfants, je vous emmènerai l'un de ces jours dans un endroit où l'on s'amuse.

— Quelle situation a ton frère? demanda Chantal à sa cousine, lorsqu'il fut sorti.

— Aucune pour le moment. Il vient de passer son doctorat en droit et il cherche quelque chose en ne se faisant pas trop de bile.

— En effet, répliqua Chantal amusée.

Deux heures plus tard, les jeunes filles arrivaient au Grand Palais, où avait lieu l'exposition de peinture. De nombreux visiteurs examinaient les toiles accrochées aux murs, admirant, critiquant à haute voix.

Gilberte et Simone donnaient quelques explications à Chantal, très intéressée par tout ce qu'elle voyait.

Soudain, elle entendit derrière elle une exclamation :

— Quelle bonne fortune de vous rencontrer ici! disait un jeune homme en s'adressant à M^{lles} Dur-lac. Y a-t-il longtemps que vous êtes arrivées?

Gilberte et Simone s'étaient retournées.

— Ah! c'est vous, Philippe, dit l'aînée en lui tendant la main. Bonjour, Henry, ajouta-t-elle en s'adressant à son compagnon qui suivait à quelques pas. Mais non, il n'y a pas longtemps, car nous étions allés chercher ma cousine Colombier à la gare, et je vous la présente. Chantal, MM. Gomme-court et Sautrot.

En s'inclinant devant elle, Chantal surprit dans

les yeux des jeunes gens la même lueur admirative qui avait déjà brillé dans ceux de son cousin.

S'ils ne formulèrent pas à haute voix semblable réflexion, elle sentit que leur opinion était identique, et, derechef, son amour-propre en fut délicieusement flatté.

Pendant qu'Henry causait avec les deux sœurs, Philippe tentait de l'accaparer.

— Resterez-vous longtemps à Paris, Mademoiselle? s'informait-il.

— Je ne sais pas encore, mais le plus longtemps possible, affirma-t-elle avec décision.

— Vous aimez Paname, je vois cela. Votre cousin sera heureux de vous faire passer un bon séjour dans la capitale. Promener une jolie personne est toujours agréable!

Il avait lancé cette phrase d'un ton badin qui déconcerta la jeune fille. Elle le regarda avec surprise.

La même affirmation, déjà prononcée par son cousin, se répétait sur ses lèvres.

« Suis-je donc bien jolie? pensa Chantal. Tant mieux si j'ai des admirateurs! »

A peine se furent-ils séparés à la porte du Grand Palais, qu'Henry dit à son ami :

— Comment trouves-tu la petite cousine?

— Très amusante, mon cher! Bien jolie, mais un peu naïve, il me semble... J'aurai du plaisir à la revoir. Eric nous l'amènera sans doute un de ces soirs à *Molitor* ou à la *Coupoie*. Elle ne paraît pas très lancée.

— Tu crois? répliqua Henry d'un ton sceptique. Elle est peut-être plus avertie que tu ne crois!

— Je ne sais pas, mais je la trouve inexpérimentée.

Lorsque les jeunes filles rentrèrent, elles trouvèrent M^{me} Durlac étendue dans le petit salon. Elle accueillit affectueusement Chantal qui la remerciait de l'avoir invitée.

— Pauvre chérie ! dit-elle avec pitié. Tu devais périr d'ennui dans ton trou sauvage ! Je suis contente de pouvoir te procurer les plaisirs de la capitale, en attendant ton mariage. Tes cousines te piloteront pour tes achats, car je suis bien trop occupée... Ce soir, je suis morte de fatigue ! J'ai été debout une grande heure pour cet essayage chez le couturier. Il y avait un monde fou, les ouvrières perdaient la tête !... Gilberte, il faudra choisir demain une toilette de bal pour ta cousine qui nous accompagnera la semaine prochaine. J'en ai vu de ravissantes rue de la Paix ! Cette petite a une taille de mannequin et doit faire valoir tout ce qu'elle porte.

Chantal, très flattée, souriait et contemplait sa tante avec admiration.

De grande taille, M^{me} Durlac gardait en effet un air presque jeune malgré la cinquantaine quelque peu dépassée. Son teint, avivé par un fard savant, resplendissait de fraîcheur, et l'éclat de beaux yeux noirs retenait l'attention.

Orpheline à vingt ans, elle avait épousé un riche industriel qui lui apportait l'atmosphère de luxe désirée depuis son enfance. Un caprice d'homme mûr que ce mariage, car sa femme était beaucoup plus jeune que lui.

Il était fier de cette jeunesse, de sa beauté, et avait mis allégrement à ses pieds son immense fortune. Sans effort, M^{me} Durlac s'était adaptée à sa nouvelle existence. Ses salons, ses luxueuses réceptions avaient rapidement acquis une renommée spéciale dans le Paris qui s'amuse.

Ses enfants, confiés tout jeunes à d'élégantes nurses, puis à des institutrices, s'étaient élevés en dehors d'elle, ses multiples occupations mondaines ne lui laissant pas le temps de les diriger.

Elle s'en parait maintenant, heureuse de leurs succès, mais leur laissant d'ailleurs toute liberté pour vivre à leur guise.

M. Durlac, absorbé par ses affaires, rentrait



tardivement le soir chez lui. Ses usines occupaient un quadrilatère important dans la banlieue parisienne. Chaque matin, sa limousine l'emmenait à ses bureaux, et le soir, fatigué par une laborieuse journée de direction et de surveillance, il accompagnait rarement sa femme dans le monde et ne s'occupait guère de ses enfants.

Il avait cependant exigé qu'Eric continuât ses études après sa sortie du collège. Son désir eût été de l'initier à ses affaires, mais, devant le refus obstiné du jeune homme, M. Durlac avait cédé et Eric avait fait son droit.

M^{me} Durlac trouvait fort agréable de lui confier ses sœurs, plus jeunes que lui, et cet insouciant mentor était une garantie suffisante pour satisfaire sa conscience maternelle.

Lorsqu'il rentra le soir pour le dîner, M. Durlac fit un affectueux accueil à Chantal et dit à ses filles :

— Mon ami Novarin est venu ce soir au bureau. Il m'a chargé de vous inviter de la part de Georgette pour une sauterie entre jeunes gens qui aura lieu après-demain. J'ai parlé de toi, Chantal, et tu es comprise dans l'invitation.

Chantal rougit de plaisir, tandis que sa tante ajoutait :

— Elle étrennera la jolie toilette que ses cousines iront lui acheter demain.

La jeune fille ne dormit guère cette nuit-là. Cette vie de plaisirs était toute nouvelle pour elle. Au sortir de l'austère manoir du Creux d'Aujon, le contraste la grisait. Dans un demi-rêve, elle voyait défiler les silhouettes d'Eric, de Philippe, d'Henry, entendait leurs compliments, et son orgueil flatté s'exaltait à la pensée des succès qui l'attendaient dans le monde où elle allait pénétrer.

L'enchantement continua le lendemain. Son oncle lui avait donné le matin un billet de mille francs « pour acheter des colifichets ». Jamais Chantal

n'avait eu pareille somme comme argent de poche. Elle en était étourdie !

Sa satisfaction s'accrut encore lorsqu'elle pénétra dans les somptueux palais de la rue de la Paix et qu'elle vit les vaporeuses toilettes offertes à son choix. Les compliments de l'essayeuse qui s'occupait d'elle étaient intarissables et paraissaient sincères. Chantal ne les trouvait pas exagérés et commençait à se trouver remarquablement belle. Gilberte et Simone poussaient des exclamations admiratives chaque fois qu'elle revêtait une nouvelle robe.

— Tu es vraiment épatante ! disait Gilberte. Tout te va à ravir ! Tu en as de la chance ! Bien des élégantes Parisiennes te l'envieraient, je t'assure !

Devant la grande psyché, Chantal tournait et retournait, admirant sa silhouette, tantôt dans la robe de crêpe Georgette rose, incrustée de dentelles, tantôt dans celle de tulle blanc, recouverte d'une étole de mousseline et dont la forme princesse lui moulait la taille. L'échancrure du dos et les épaules décolletées laissaient apparaître la peau laiteuse, et les jeux de lumière électrique, savamment gradués, faisaient ressortir son éblouissante carnation.

— Ma chère, prends celle-ci, dit Simone avec décision, elle est tout à fait bath, je t'assure ; ton fiancé serait encore plus emballé s'il te voyait avec cette toilette !

Son fiancé !... Depuis son départ, Chantal n'y avait guère pensé, occupée tout entière par les plaisirs nouveaux qui s'étaient succédés.

Elle songea subitement que cette parure décolletée ne lui plairait guère. Elle connaissait ses idées et ses préjugés sur ce sujet, les jugeait étroits et pensait les réformer dans la suite.

La réflexion de Simone la troubla, mais elle était trop diplomate pour exprimer le fond de sa pensée.

— Savoir ! répondit-elle seulement.

— Il serait bien difficile s'il ne te trouvait pas

exquise! riposta Gilberte. Jolie comme tu l'es, il n'est pas douteux que tu pouvais faire un beau mariage. C'est presque dommage que tu ne sois plus libre! D'ailleurs, tu as entendu le compliment que mon frère t'a fait hier? Et il est difficile, je t'assure!

Le trouble de Chantal augmenta devant cette affirmation. Était-elle vraiment si belle que ses succès près des jeunes gens soient aussi certains?... Un vague regret naissait en elle à la pensée que sa destinée était fixée désormais. Elle avait peut-être eu trop grande hâte d'assurer son avenir, et surtout d'accepter René, dans son désir d'échapper à la nécessité de chercher une situation.

Cette pensée se précisa avec plus de netteté lorsqu'elle se retrouva seule, le soir, dans sa chambre, après une journée trépidante passée à suivre ses cousines.

Cependant, elle écrivit le lendemain à René. Sa lettre, assez froide, mentionnait surtout les distractions qui égayaient son séjour dans la capitale. Elle racontait avec verve tout ce qui l'avait frappée et amusée, mais passait sous silence les compliments admiratifs de son entourage, ne voulant pas éveiller la jalousie et la méfiance de son fiancé.

Celui-ci, qui lut avidement cette missive, sentit une déception lui étreindre le cœur.

Il cherchait vainement dans ces lignes mondaines le mot d'affection, le regret d'être éloignée de lui qu'il espérait y trouver.

Si Chantal goûtait si profondément les plaisirs qui s'offraient à elle, saurait-elle accepter la vie sérieuse de femme d'intérieur qui serait son lot avec René?... Pour lui, le bonheur consistait dans l'intimité du foyer et non dans ce tourbillon de fêtes qui semblait tant plaire à la jeune fille. Il souhaitait déjà son retour, sentant son amour menacé par cette vie mondaine qui constituait un danger moral pour la mentalité de sa fiancée.

Il y avait déjà beaucoup de monde lorsque Chantal pénétra, à la suite d'Eric et de ses cousines, dans les salons des Novarin. Rien que de la jeunesse, et partout régnait une gaieté exubérante qui se communiquait aux nouveaux arrivants. Tout de suite, Gilberte et Simone furent entourées d'un essaim de jeunes gens qu'elles paraissaient voir assez souvent. Involontairement, elle compara leur désinvolture avec la timidité de René et ce contraste ne fut pas, dans son esprit, à l'avantage de son fiancé. Ses cousines faisaient d'elle une sommaire présentation, puis s'éloignaient pour danser. Un grand jeune homme brun l'entraîna dans un boston tourbillonnant.

Les couples passaient et repassaient indéfiniment sous les lustres illuminés. La cadence très lente d'une musique étrange qui avait succédé au boston éveillait dans l'âme de Chantal un monde de sensations irréelles. La lumière électrique faisait chatoyer les tendres couleurs de leurs robes. Tous ces roses, bleus, mauves et blancs se mariaient harmonieusement. On eût dit un parterre de fleurs.

L'atmosphère, assez lourde et chaude, étourdisait un peu Chantal. Elle sentait, en dansant, le regard de son compagnon se poser sur elle avec complaisance. Quand l'orchestre s'arrêta, il l'entraîna dans un angle du salon et commença à la questionner.

Il s'étonna qu'elle ne fût pas une Parisienne. Il l'eût cru, vraiment, à voir son chic et son aplomb, et espérait la rencontrer encore, puisque son séjour dans la capitale commençait seulement.

D'un ton convaincu, il débitait quelques fadaïses lorsqu'une voix, derrière eux, les fit tressaillir :

— Comment ! vous êtes ici, Mademoiselle ! Alors, je vous enlève pour ce tango qui commence, si vous êtes libre ?

Chantal reconnut Philippe Gommecourt, qu'elle avait vu l'avant-veille à l'exposition au Grand Palais.

Elle accepta volontiers, délaissant son premier danseur qui fit un geste de dépit en la voyant s'éloigner.

— Ma parole ! Il n'a pas l'air content ! dit Philippe en esquissant une grimace comique qui fit rire la jeune fille. Vous le connaissez donc, cet oiseau-là ?

— Moi ! nullement ! C'est la première fois que je le vois !

— Il avait l'air furieux de me voir arriver, ce monsieur !

Elle rit plus fort.

— Je vous amuse ?

— Mais oui ! je vous trouve très drôle... Vous avez une façon originale de voir les choses !

— Je les vois comme elles sont,... souvent cocasses... C'est la vie, voilà tout !

— Vous la prenez du bon côté. Elle n'est pas toujours amusante.

— Mais si. Elle est ce qu'on la fait, ce que l'on veut qu'elle soit ; il s'agit de savoir la diriger...

— C'est vrai, dit pensivement Chantal. Elle peut être triste ou gaie, mais il faut faire la part de la chance.

— La chance ! il faut la mettre de son côté, pas vrai ?

Ils arrivaient dans le grand salon et il se mit à l'entraîner parmi les couples qui dansaient.

Chantal le regardait, avec sa figure épanouie, et trouvait qu'il avait raison. La vie, avec un type de ce genre, devait être un perpétuel éclat de rire. Il ne soupirait sûrement pas au clair de lune, celui-là ! Il était bien de son époque, un être d'action avant tout.

Lorsque la danse fut terminée, il déclara :

— Allons nous rafraîchir au buffet, je meurs de soif. Vous prendrez bien une coupe de champagne ?

Elle acquiesça. Elle riait de ses plaisanteries. Décidément, il lui plaisait... Tout à coup, elle lui demanda :

— Que faites-vous à Paris?

La question le surprit.

— Ce que je fais? dit-il. Mais je m'amuse!

— Oui, je vois... Je veux dire comme situation?

— Fils à papa, c'est tout... Il a assez d'argent pour nous deux! Il se fâche un peu fort quand mes dettes sont trop criardes, alors je lui ferme la bouche. D'ailleurs, c'est facile.

— Comment? répliqua Chantal, étonnée.

— Dame! Il est divorcé depuis quinze ans! Ma mère s'est remariée et habite je ne sais où! Elle ne s'est jamais occupée de moi. Vous comprenez que je le lui rappelle quand il se met en colère... Et cela coupe net les récriminations, je vous assure!... Ah! j'en ai vu de drôles avant leur séparation! Les enfants de divorcés, comment voulez-vous qu'ils puissent s'élever normalement? Ils me doivent une forte compensation, mes chers parents! Et je la prends en menant une joyeuse vie, voilà tout.

Une sorte de pitié envahissait l'âme de Chantal. Sa voix se fit plus affectueuse :

— Je vous comprends, dit-elle, et je vous souhaite du bonheur dans la suite.

— Je saurai le prendre, n'en doutez pas. J'ai trop souffert étant gamin! Aujourd'hui, c'est la revanche!... Dansons encore, voulez-vous?

Ils repartirent, et Philippe ne la quitta plus de toute la soirée. Avant de se séparer d'elle, il s'informa :

— Où pourrai-je vous revoir?

Elle eut un geste vague.

— Je ne sais trop, dit-elle.

— C'est simple. Demandez à Eric de vous conduire à la Coupole, au boulevard Montparnasse. Il y va souvent, je vous y retrouverai.

— Entendu, répondit Chantal.

Ses cousines s'approchaient, habillées pour partir.

— Eh bien! as-tu passé une bonne soirée? questionna Simone, pendant le trajet qui les ramenait au petit jour dans leur hôtel.

— Excellente, dit la jeune fille avec conviction.

— Il me semble que Philippe vous trouve à son goût, remarqua Eric. C'est un succès, car il est difficile !

La vanité de Chantal fut flattée de la remarque.

— Il est très bien, dit-elle.

Eric rit bruyamment.

— Dites qu'il est très séduisant, ce sera plus juste.

Pendant ce temps, Philippe regagnait son domicile avec quelques amis.

— Quelle est donc la jolie blonde avec laquelle tu as passé une partie de la soirée ? s'informa l'un d'eux.

— Une provinciale, mon cher, sortie toute fraîche d'un trou sauvage, quelque part dans la Haute-Marne.

— Mes félicitations ! Elle n'en a pas l'air.

— Non, et elle allie à sa beauté une savoureuse naïveté.

— Ce qui te change de tes connaissances habituelles ! dit Henry Sautrot, qui faisait partie de la bande. Tu penses continuer à l'entourer ainsi ?

— Certes ! elle m'amuse beaucoup !

— Si elle est si naïve, elle croira sans doute que tu veux l'épouser.

— Psstt...

En sourdine, l'un des jeunes gens se mit à fredonner :

L'amour est enfant de Bohême
 Qui n'a jamais, jamais connu de loi ;
 Si tu ne m'aimes pas, je t'aime,
 Et si je t'aime, prends garde à toi !

Et tous, sur le boulevard désert, d'un cri menaçant, répétèrent en chœur le refrain :

Prends garde à toi !

Leurs voix s'enflaient démesurément dans l'aube commençante. Quelques maraîchers, qui amenaient leurs légumes aux Halles, se retournèrent.

— Taisez-vous ! dit Philippe, agacé. Vous allez nous faire ramasser par la police !

Rageur, il les quitta rapidement pour enfiler l'avenue qui rejoignait l'hôtel paternel.

— C'est qu'il n'a pas l'air content ! dit Henry en riant. Il aura de l'ennui s'il fait marcher cette jeune fille.

— Bien sûr, riposta l'un des jeunes gens. Tu penses bien que si elle « marche », comme tu le dis élégamment, c'est pour se faire épouser !

— En ce cas, riposta l'autre, elle sera refaite, mon cher ! Philippe s'amuse, il n'épouse pas !

Le lendemain matin, Chantal se réveilla, un peu étourdie de sa soirée. Flattée des attentions dont Philippe Gommecourt l'avait entourée, elle pensait de plus en plus qu'elle avait engagé son avenir avec trop de précipitation et se trouvait bien imprudente.

Inconsciemment, cependant, elle comparait la frivolité de ses danseurs de la veille avec le sérieux de René, mais l'attrait de cette vie mondaine la fascinait et une sorte de découragement s'emparait d'elle en songeant à ses fiançailles.

« C'est de la faute de Fred, se répétait-elle. Il avait tellement l'air de me gober ! Puis il m'a laissée platement tomber... Il est vrai qu'il ne m'a jamais fait de déclaration... Après tout, les Anglais ont une mentalité spéciale, les Français vont jusqu'au bout... Et je paie cette malheureuse expérience par une précipitation dont je me repentirai toute ma vie ! »

Comme elle s'habillait, assez lasse, la femme de chambre lui apporta une lettre de son père, lui reprochant en termes secs de ne pas lui avoir écrit depuis son départ. Quelques lignes affectueuses de Geneviève étaient jointes à ce mot.

Un remords s'éveillait dans l'âme de Chantal, car elle sentait obscurément la justesse de ses reproches.

— J'ai eu d'autres choses à faire depuis mon arrivée ! murmura-t-elle, en froissant nerveusement le papier.

Néanmoins, dès qu'elle fut habillée, elle griffonna en hâte une page d'excuses, glissant à dessein sur sa sortie de la veille et parlant peu de ses occupations, car elle craignait qu'elles ne fussent pas du goût de son père et de sa sœur. Elle se sentait aussi gênée vis-à-vis de son fiancé. Que lui dirait-elle ? A travers les lignes, ne devinerait-il pas le dépit qui s'infiltrait sournoisement dans son âme en sentant son avenir engagé ?

Elle avait reçu de lui une lettre si affectueuse qu'elle eut honte de lui laisser deviner ses sentiments intimes et elle se borna à lui renvoyer quelques mots banals sur une carte postale, s'excusant de ne pouvoir écrire plus longuement. La dualité de ses sentiments lui inspirait un malaise qu'elle ne précisait pas encore, mais elle ne se sentait pas la force de résister au courant qui l'entraînait, à l'attrait que lui inspirait Philippe Gommecourt, et cette vie de plaisirs, si nouvelle pour elle, la fascinait.

Ainsi déchargée de sa correspondance, elle alla rejoindre ses cousines, préoccupée surtout de décider Eric à les emmener le soir à la Coupole pour y revoir Philippe.

Lorsqu'elle lui fit part de son désir, le jeune homme eut un mouvement de surprise :

— Ah ! ça, lui dit-il, comment pouvez-vous connaître la Coupole ?

Elle rougit sous le regard moqueur qui la dévisageait.

— C'est M. Gommecourt qui m'en parlé, dit-elle.

— Et qui espère vous y retrouver, n'est-ce pas ?... Déjà un flirt, petite cousine ? Mâtin ! vous n'avez

pas perdu de temps!... Puisque vous y tenez, je veux bien vous conduire ce soir à la Coupole.

L'assentiment d'Eric fit accepter la taquinerie à Chantal. Elle le remercia gracieusement, et toute la journée se réjouit du plaisir qu'elle se promettait en retrouvant Philippe.

Il y avait déjà foule lorsqu'ils entrèrent dans la vaste salle. Le jazz jouait un air entraînant et de nombreux couples tourbillonnaient. Philippe et Henry guettaient les arrivants et s'avancèrent à leur rencontre.

— C'est gentil d'avoir été fidèle au rendez-vous, dit Philippe à Chantal.

Il l'accaparait, lui chuchotant des compliments qui lui tournaient la tête. A se voir ainsi courtisée, sa coquetterie grandissait.

Lorsqu'ils se quittèrent, ils en étaient déjà aux demi-confidences.

— Revenez demain, dit-il.

— Je ne puis, nous allons à l'Opéra-Comique, répondit-elle, et lundi au bal de la comtesse de Marillac.

Il eut un geste de dépit.

— Alors, mercredi prochain, à Hungaria, avenue des Champs-Élysées, je vous attendrai.

— Entendu.

L'hôtel de la comtesse de Marillac, avenue de Neuilly, était un vrai bijou de la Renaissance, entre cour et jardin.

Veuve d'un officier de marine, M^{me} de Marillac avait vécu pendant des années dans une retraite austère, s'occupant elle-même de l'éducation de ses deux filles. Elle venait de rouvrir ses salons, à cause d'elles, et donnait un grand bal ce soir-là en l'honneur des dix-huit ans d'Yvonne, sa fille cadette.

Un luxe discret présidait à l'aménagement de la

fête. Des cordons d'ampoules électriques illuminaient d'étranges clartés roses et vertes, les profondeurs du jardin, étoilé de givre, qui étincelait dans ces lumières.

Toute une jeunesse élégante et distinguée assistait à ce bal. Chantal suivait ses cousines, un peu dépaysée dans ce milieu si nouveau pour elle et déconcertée par l'aplomb de Gilberte et de Simone. Son amour-propre était flatté par les regards admiratifs des jeunes gens qui lui étaient présentés.

Elle fut immédiatement sollicitée pour plusieurs danses et reçut de nombreux compliments, plus ou moins voilés, qui la remplirent d'orgueil. L'animation de la fête l'excitait, mais son plaisir se mélangeait d'amertume en songeant que sa destinée était fixée désormais d'une façon toute différente, si terne en comparaison de cette vie mondaine qui lui plaisait infiniment. Elle se sentait captivée par ces fêtes, ces hommages masculins qui venaient tout naturellement à elle, et son esprit, aiguisé par ces compliments, trouvait la répartie originale qui plaisait à ses admirateurs.

Depuis une heure, elle dansait sans arrêt, lorsqu'elle aperçut Philippe Gommecourt qui l'observait dans un angle du salon. Cette vue la surprit. Il ne lui avait pas dit qu'il était invité. Tout en bostonnant avec un officier dont le regard complaisant détaillait ses traits réguliers et fins, elle sentait que M. Gommecourt attendait qu'elle fût libre pour la rejoindre.

En effet, dès qu'elle se fut assise, un peu étourdie par le mouvement rapide du boston, il l'aborda.

Elle feignit la surprise.

— Comment ! vous ici, dit-elle. Vous ne m'aviez pas dit que vous viendriez !

— Je me suis fait présenter par un ami. Je tenais à assister à ce bal, puisque je savais vous y retrouver.

Elle se troubla. Ainsi, c'était bien pour elle qu'il

venait à cette fête, il le lui déclarait sans feinte,... mais il ne la savait pas fiancée, et, instinctivement, elle désirait qu'il l'ignorât.

Dans un éclair, la pensée de rompre ses engagements avec René venait de traverser son esprit. Philippe lui plaisait bien davantage, et quelle vie différente aurait-elle avec lui !

Il sortit avec elle dans le jardin. Quelques couples erraient dans les allées, faisant craquer le givre sous leurs pas. La nuit froide était étoilée, et la lueur mystérieuse des ampoules teintées donnait l'illusion d'un décor de théâtre. Les sons de l'orchestre arrivaient en sourdine. Philippe serrait contre lui le bras de Chantal ; elle tremblait... En voyant qu'il était venu à cette fête uniquement pour la revoir, elle se demandait s'il n'allait pas lui faire une déclaration. Que répondrait-elle?... Elle ne se sentait pas le courage de refuser la destinée brillante, toute de plaisirs, qu'il lui offrirait...

Il lui chuchotait des compliments flatteurs qui la remuaient délicieusement ; elle ne se doutait pas que tant d'autres les avaient entendus avant elle !... Il était épris de sa beauté, de sa grâce ; il l'admirait et était si heureux de la voir, dans ce décor de rêve ! Il n'avait pas eu le courage d'attendre jusqu'au mercredi et n'oublierait jamais cette soirée !...

Elle écoutait, buvant ses paroles, comme un philtre qui la grisait lentement... Et, le cœur battant, elle attendait la suite, la déclaration d'amour à laquelle il lui faudrait répondre... Et son trouble croissait...

Mais il la ramena dans la pièce encombrée de danseurs sans avoir formulé le moindre projet d'avenir.

Un certain dépit s'insinuait dans son âme tourmentée. Sans doute attendait-il encore un peu, trouvant prématuré de lui offrir de l'épouser. Elle regretta d'avoir promis plusieurs danses avant son arrivée, car elle eût aimé passer toute la soirée

près de lui. Il lui semblait qu'elle l'aimait déjà. Le regret qui envahissait son âme se tournait en rancune contre son fiancé.

Lorsqu'elle se retrouva seule, elle réfléchit longuement. Après tout, son mariage avec M. Dartigues n'était pas célébré, heureusement!... Rien n'était irréparable... Elle reprendrait sa liberté. Ses yeux, ouverts sur un monde nouveau, dessillés par les hommages qui montaient vers elle comme la fumée de l'encens, entrevoyaient un nouvel avenir si brillant qu'elle se dégageait peu à peu du lien qui l'attachait à son fiancé, et sa volonté rompait déjà l'obstacle qui pouvait entraver ses désirs.

A la suite de cette soirée, elle n'osa plus écrire à René, ayant conscience d'être coupable d'infidélité envers lui. Un autre ne prenait-il pas place dans son cœur? Inconsciemment, une sorte de honte la saisissait en songeant à son fiancé. Son âme se débattait contre le remords de trahir ses engagements aussitôt qu'elle se trouvait seule, puis sa légèreté et sa coquetterie l'entraînaient de nouveau lorsqu'elle revoyait M. Gommecourt, si élégant, si empressé auprès d'elle. Elle se sentait dans son élément en retrouvant cette atmosphère de plaisirs qui la grisait insensiblement et lui enlevait son énergie et son courage pour envisager la vie austère qu'elle avait acceptée près de René Dartigues.

X

Pendant ce temps, René s'attristait de son silence. A chaque courrier, il se précipitait au bureau de l'hôtel et s'informait, la gorge serrée :

— Rien pour moi ?

Et, sur la réponse négative de la caissière, son angoisse augmentait. La carte laconique envoyée par Chantal avait encore accentué ce malaise, au lieu de le dissiper. Ces quelques mots, si banals, blessèrent son cœur épris et il n'avait pas répondu.

Cependant, le temps lui semblait interminable sans nouvelles de sa fiancée. Il n'osait retourner au Creux d'Aujon, éprouvant une gêne secrète à l'idée de se retrouver en face de Geneviève. Son amour-propre meurtri par cet inexplicable silence ne pouvait réclamer l'aide de la bonté compatissante de M^{lle} Colombier, et chaque jour qui s'écoulait augmentait son inquiétude.

— Comment savoir ce qu'elle devient ? se répétait-il anxieusement. J'ai pourtant des droits sur elle, maintenant qu'elle est ma fiancée ! Qui m'apprendra ce qu'elle fait là-bas ?

Il n'écrivait pas à sa mère. Cela lui coûtait trop d'accuser Chantal. Elle ne se plaignait pas, devant que son silence avait un motif grave.

Au dehors, les brumes de l'automne mettaient un voile de tristesse sur la vieille ville, ceinte de l'écorce grise de ses remparts. Le ciel s'effaçait dans le brouillard. Lorsqu'il allait dans les bois, jonchés de feuilles mouillées, René sentait son âme se resserrer frileusement au contact de cette nature mélancolique.

Il avait besoin de solitude, pour réaliser toute la souffrance de son être, mais voulait espérer encore, tant que la certitude ne s'imposerait pas à lui.

Il s'ingéniait à trouver des excuses à Chantal, traitait ses craintes d'enfantillages et s'efforçait de faire renaître l'espoir dans son âme. Quand sa fiancée reviendrait, il aurait pitié des vaines terreurs qui l'assaillaient maintenant.

Il prenait sa plume pour lui écrire, commençait des brouillons de lettres, les relisait et raturait des lignes entières. Il exhalait la plainte qui gémissait dans son cœur, puis rejetait le papier, découragé... Comprendrait-elle ce sentiment d'abandon qui l'envahissait devant son inexplicable silence?...

Pendant des heures, il restait la tête dans ses mains, les coudes sur la table, fixant intérieurement des images qui lui étaient extrêmement pénibles.

De nouveau, il recommençait à attendre l'heure du courrier, **espérant** toujours le mot qui dissiperait ses folles alarmes et qui l'assurerait de l'amour de sa fiancée.

Sa souffrance s'incrustait au plus intime de lui-même, dans cette partie obscure de l'être où aucun regard ne descend jamais.

Un matin, René reçut une lettre de Maurice Talencieux qui était retourné à Paris pour passer sa thèse. Ce lui fut un trait de lumière. Ce garçon sérieux, qui lui était tout dévoué, pourrait peut-être le renseigner. Il connaissait sa franchise et sa loyauté et savait pouvoir compter sur lui.

Le désir d'obtenir des détails sur la vie actuelle de Chantal eut raison de ses scrupules, malgré sa répugnance de dévoiler son inquiétude à cet ami consciencieux. Il comprendrait, le sachant fiancé...

Sans tarder, il mit son projet à exécution et, dans une lettre pressante, lui demanda de se renseigner adroitement sur le genre de vie que Chantal menait chez ses cousins, afin de connaître la cause de ce

silence qui le torturait. Il lui envoya l'adresse des Durlac. Puis, fiévreux, il attendit la réponse qui fixerait sa destinée. Car il doutait d'elle, maintenant, et ce sentiment qui l'envahissait noyait son âme dans la désolation.

Maurice Talencieux fut très perplexe en recevant la lettre de René.

— Ce qu'il me demande n'est pas facile, murmura-t-il. Il me donne l'adresse des cousins de cette jeune fille, mais je ne suis pas un policier; j'ai mes études et ne puis me présenter chez ces gens que je ne connais pas. A quel titre?... Comment faire pour renseigner ce pauvre garçon?... Et pourtant, j'aimerais lui être utile...

Il réfléchissait. Tout à coup, il eut une idée.

— Ce n'est pas loin de chez moi. J'ai l'habitude de m'aérer un peu le soir, pour me reposer. J'irai de ce côté, pour repérer la maison. Cela ne m'avancera guère, sans doute!... Ensuite, je verrai...

Après son diner, il mit ce projet à exécution et gagna la rue François I^{er}. Il arriva devant l'élégante façade de la demeure des Durlac.

« C'est là, se disait-il. Mais comment faire? Je ne puis entrer, cependant... »

Il passait et repassait devant la maison. Il songeait à repartir lorsqu'un jeune homme et trois jeunes filles emmitouflées de fourrures franchirent le seuil de la porte cochère.

— Dépêchons-nous, dit l'une d'elles. Chantal, tu nous as retardées avec tes minuties pour t'habiller. Heureusement, les Champs Elysées ne sont pas loin!

— Elle veut se faire belle pour son amoureux! remarqua l'autre jeune fille en riant.

— Filons vite à Hungaria! lança leur compagnon.

Maurice avait tressailli en entendant le nom de Chantal.

« C'est elle, pensa-t-il. La chance me sert! Je

n'ai qu'à les suivre. Hungaria est ouvert à tout le monde. »

Il marcha derrière le groupe. Les plaisanteries des jeunes filles à l'adresse de Chantal se donnaient libre cours. Elles la taquinaient sur « ses succès » et celle-ci répondait en riant, visiblement flattée de se voir attribuer de fervents admirateurs.

Maurice l'observait. Par moments, elle se tournait de trois quarts et il voyait son profil à la lueur des lampes électriques.

« Elle est diablement jolie ! pensait-il, et je comprends que René se soit épris d'elle ! Mais elle me semble aussi dangereusement coquette ; je crains pour le bonheur de mon pauvre ami. Il s'agit d'étudier cette jeune fille pour le renseigner. Ces plaisanteries, déplacées pour une fiancée, ne me donnent pas confiance ! »

Il entra derrière le groupe à Hungaria. Deux jeunes gens se tenaient près de la porte, paraissant les attendre. L'un d'eux prit familièrement le bras de Chantal et lui chuchota quelques mots à l'oreille. Elle rougit violemment.

Puis tous se dirigèrent vers une table, à l'une des extrémités de la salle, et commandèrent des consommations. Maurice s'assit à la table voisine, surveillant le groupe.

Le jeune homme qui avait pris le bras de Chantal s'était assis à côté d'elle et lui parlait à mi-voix, sur un ton de confiance. Elle répondait si bas que Maurice ne pouvait entendre ce qu'elle disait, mais ce manège le révoltait en songeant à son pauvre ami. Les deux jeunes filles qui l'accompagnaient, ses cousines, sans doute, parlaient très fort, au contraire, avec leur frère et l'autre jeune homme. Ils ne s'occupaient pas de Chantal.

Son compagnon venait de prendre une de ses mains dans les siennes. La jeune fille, placée vis-à-vis d'elle, s'aperçut de ce manège, et, très haut, dit brusquement :

— Philippe, savez-vous que Chantal est fiancée ?

Celui qu'on appelait Philippe eut un mouvement de surprise. Il jeta un regard sur la bague qui brillait au doigt de Chantal.

— Est-ce vrai, la belle enfant? questionna-t-il, railleur. Alors, vous vous préparez à subir le vil esclavage d'un époux?

Elle rit nerveusement :

— Moi esclave, jamais! Mon mari fera toutes mes volontés, subira mes moindres caprices, n'en doutez pas!

— Oh! oh! vous y allez fort!... Mais si vous êtes fiancée, vous allez décourager tous vos prétendants.

Hardiment, elle riposte :

— Je ne décourage personne... J'appartiendrai au plus offrant...

Il ironise :

— Seriez-vous à vendre? Fortune contre beauté?

— Précisément.

Dans la salle, le tapage s'accroît, s'enfle démesurément. Les uns chantent à gorge déployée, d'autres déclament avec emphase ou discutent politique sur un ton suraigu.

A leur table, Éric, ses cousines et leur ami causent avec animation et ne s'occupent plus d'elle.

Philippe approche sa chaise de la sienne. Il serre la main qui s'abandonne sous la table et il lui murmure à demi-voix :

— Est-il possible, ma mie?... Alors, je me mets sur les rangs de vos soupirants... Ai-je chance d'être agréé?

La pression de la main se fait plus affectueuse. La jeune fille s'excite sous la caresse du jeune homme. Elle perd toute notion de convenance.

D'un regard hardi, elle provoque :

— Pourquoi pas? Vous en valez un autre!

A la table voisine, Maurice l'observe avec insistance. Chantal ne voit pas le mouvement de révolte causé par sa réponse.

Philippe appuie sur elle un regard magnétique

dont il a souvent expérimenté le pouvoir. Il entoure sa taille de son bras et ils chuchotent.

Maurice est écœuré. Il sort, ayant réglé sa consommation.

— Quelle coquine! murmure-t-il avec colère. Et c'est cette jeune fille que mon pauvre René allait épouser!... Heureusement, il peut rompre! Il est encore temps! Mais je le connais, si délicat, si sensible; il semble très épris et il va bien souffrir!... Triste mission qu'il m'a confiée! Le hasard m'a aidé et je lui rendrai un véritable service en lui dévoilant la vérité... Ah! les femmes! Comme il faut peu s'y fier! Pourtant, celles-ci paraissent être de bonne famille...

Soucieux, le jeune homme rentra chez lui, ne songeant pas à se dérober au triste devoir qui lui incombait, ni à déguiser son opinion à René.

« Il y a des opérations chirurgicales nécessaires, se répétait-il. Seules elles peuvent guérir le malade; les demi-mesures sont inefficaces. Pour le cœur de mon ami, il en est de même; il faut lui arracher violemment cet amour qui empoisonnerait sa vie! Ma plume sera le scalpel exécutant cette opération. »

Le lendemain, il écrivait sa lettre, comme il aurait enlevé une tumeur dangereuse à René. Conscientieux avant tout, il lui donnait les tristes détails de ce qu'il avait vu et entendu. Ces faits étaient d'autant plus graves que l'éducation de Chantal ne devait pas l'y avoir préparée. Devant l'évidence, un seul parti s'imposait : rompre immédiatement ce projet qui aboutirait au malheur de son ami.

— Je te semble brutal, mon pauvre René, ajoutait-il. Tu as confiance en moi et je ne puis trahir mon amitié en te cachant une partie de la vérité. J'en suis très peiné et je te demande pardon... Tu es averti, je te donne nettement mon avis; j'espère que tu le suivras, car elle est indigne de toi!

René descendait l'escalier, le samedi matin, lorsque la caissière lui remit cette lettre. Il la prit avec anxiété et rentra dans sa chambre pour la lire. Dès les premières lignes, un flux de sang lui monta au visage... Tout s'effondrait autour de lui. Était-il possible que Chantal, sa Chantal bien-aimée, se conduisit ainsi?... C'était un cauchemar, il rêvait! Et les lignes cruelles dansaient devant ses yeux agrandis d'épouvante... Eût-il jamais imaginé pareille trahison? La conversation de la veille, rapportée mot pour mot par Maurice, le plongeait dans un abîme de désespoir. Quelle était donc la perfidie de cette jeune fille pour le renier avec ce cynisme après quinze jours de fiançailles?... « Au plus offrant! » Sans doute ce jeune homme était-il très riche, et lui, René, n'avait qu'une aisance moyenne à lui offrir... Mais son cœur aimant ne lui apportait-il pas toute la richesse de sentiments dévoués et généreux?

Il eut un rire amer :

— Cela entre-t-il en balance avec des liasses de billets? conclut-il... Ah! pourquoi ai-je voulu savoir? L'ignorance eût été préférable...

Il restait écroulé dans un fauteuil, le regard fixe, sans réaliser pleinement encore l'étendue de son malheur.

Chantal! Sa Chantal! Une intrigante, une coquette qui usait de sa beauté pour captiver le cœur d'un autre!...

Et cet autre qui le lui ravissait, oh! Comme il le haïssait en cette minute où il se l'imaginait exerçant sur elle des privautés qui lui appartenaient de droit, à lui seul!

Il avait eu tant de confiance en elle! Et la cruelle blessure qu'il venait de recevoir atteignait les fibres les plus délicates de son cœur aimant. Elle était à jamais amoindrie dans son estime.

Il eût voulu crier sa peine, son courroux, sa révolte... Combien il se sentait isolé, sans secours, sans consolation... Ah! si sa mère eût été là! Elle

eût su mettre un baume d'affection sur la plaie qui s'élargissait dans son âme et pénétrait dans les profondeurs les plus intimes de son être!

Sa mère!... La voir, se blottir contre elle, pour puiser dans son cœur maternel la force nécessaire pour envisager sans mourir l'horrible chose!

Il jeta un regard désolé sur la pendule. Elle marquait neuf heures et c'était samedi... Il aurait encore le temps de prendre le train de Dijon qui assurait la correspondance pour Chambéry.

Subitement, il prit son chapeau, resté sur la table, mit la fatale lettre dans sa poche et courut jusqu'à l'autorail électrique. Il arriva juste à temps pour sauter dans la voiture qui démarrait.

L'action le calmait; il n'avait plus le loisir de penser. Ce ne fut qu'une fois installé dans le train qu'il reprit le cours de ses tristes réflexions. Comme il avait hâte d'arriver! Non; tout n'était pas perdu puisqu'il pourrait exhaler librement devant elle sa peine et le désarroi de ses pensées.

En débarquant le soir à Chambéry, il courut jusqu'à la rue de Boigne. Encore quelques minutes et il serait près d'elle. Haletant, il sonna à la porte de l'appartement.

Le voyant si pâle, tout essoufflé, la fidèle Virginie qui vint lui ouvrir recula, effrayée :

— Pour Dieu! monsieur René, s'exclama-t-elle, que vous est-il arrivé pour que vous veniez ainsi sans prévenir? Vous n'êtes pas malade, au moins?

La repoussant sans lui répondre, le jeune homme se précipita au salon où il pensait trouver sa mère.

Assise devant le petit bureau Louis XVI où elle achevait de lui écrire, M^{me} Dartigues se leva lorsqu'il fit brusquement irruption dans la pièce.

— René! Qu'y a-t-il? questionna-t-elle, angoissée, en portant machinalement la main à son cœur.

Un spasme la suffoquait, causé par l'émotion et la surprise de cette visite inattendue.

Il fut bouleversé d'avoir pu ainsi oublier, dans sa détresse, combien elle était fragile et avait en-

core besoin de ménagements. Il lui prit le bras et la soutint jusqu'à son fauteuil.

— Pardonnez-moi, murmura-t-il timidement, de vous avoir ainsi effrayée...

Peu à peu, elle se remettait de sa surprise, mais son inquiétude persistait.

— Qu'y a-t-il? répéta-t-elle avec insistance, en attachant un regard anxieux sur le visage défait de son fils.

Sans répondre, il sortit la lettre de sa poche.

— Lisez, dit-il.

Elle prit la missive que René lui tendait et se mit à la parcourir. Sa physionomie n'exprimait pas l'étonnement que le jeune homme attendait. Elle s'attristait seulement.

Lorsqu'elle eut achevé, elle eut un long, un inexprimable regard de tendresse pour lui et dit simplement :

— Mon petit, mon pauvre petit!

Elle ouvrait ses bras maternels pour le serrer contre son cœur. Il s'y blottit comme dans sa petite enfance, lorsqu'un chagrin l'amenait à se réfugier contre elle, et, dans une plainte enfantine, il gémit :

— Maman, je suis bien malheureux!

D'un geste machinal, elle passait sa main dans les cheveux fins et le caressait doucement. Mais elle ne paraissait pas étonnée de ce qu'elle venait d'appréhender et René en était frappé.

Peut-être ne jugeait-elle pas la situation aussi grave que lui? Peut-être tout n'était-il pas perdu à jamais?

Il eut un sursaut d'espoir. Il condamnait sans doute trop sévèrement Chantal! Il connaissait mal le cœur des femmes... C'est si dur de perdre la foi dans ceux qu'on aime!

Il se ressaisit :

— Croyez-vous, dit-il, que cela puisse changer lorsqu'elle sera mariée?

M^{me} Dartigues secoua la tête, peinée de lui enlever cette illusion.

— Non, dit-elle fermement.

Elle hésitait à poursuivre, devant le regard anxieux qui se posait sur elle. Aurait-elle le courage d'achever de broyer le cœur de son fils? Cependant, elle le devait, pour le guérir de cet amour dangereux.

— René, dit-elle enfin, je te l'avoue, mon petit, je l'avais jugée frivole et coquette... Mais je ne pensais pas que cela pût aller aussi loin... Elle a été bien élevée, somme toute. Si elle faiblit à la première occasion, tu ne dois pas poursuivre ce projet. Tu serais *sûrement* très malheureux!

Il baissa la tête et déclara, dans un sanglot :

— Je ne me marierai jamais!

— Ne dis pas cela, mon ami! Les jeunes filles ne sont pas toutes ainsi! Il y en a encore de sérieuses, d'aimantes..., mais souvent elles se laissent ignorer et il faut découvrir l'attrait qu'elles cachent, par pudeur et par modestie.

Dans un éclair, leurs deux pensées se rencontrèrent sur Geneviève. N'était-ce pas son portrait que M^{me} Dartigues venait de tracer, en quelques paroles, précises comme une image?

Son nom, dont ils étaient imprégnés, ne fut pas prononcé. Tous deux restèrent un long moment silencieux, d'un silence fait de douleur. Ils étaient accablés par la triste révélation et les conséquences obligatoires de rompre ce projet de mariage.

René eût désiré que sa mère informât M. Colombier de la rupture de ses fiançailles, mais elle jugea préférable qu'il rendît lui-même sa parole à la jeune fille.

— Je ne peux dévoiler la vérité à mon vieil ami, lui dit-elle, ce serait trop cruel! Tu laisseras entendre à Chantal que des échos de sa vie trop mondaine te sont parvenus et que tu sens trop de différence entre vos goûts et vos caractères. Sois sûr qu'elle comprendra.

Cependant Chantal était rentrée de Hungaria,

toute étourdie de la soirée qu'elle venait de passer. Surexcitée par ces boissons alcoolisées dont elle n'avait pas l'habitude, elle ressentait une lassitude qui l'empêchait de penser.

Le lendemain, elle se réveilla, la tête lourde encore, mais plus lucide que la veille. Le souvenir de sa conversation avec Philippe lui revenait peu à peu. N'avait-elle pas été trop loin, exaspérée à la pensée qu'il considérait son avenir engagé?

Chaque jour, en s'écoulant, avivait ses regrets et la détachait de René. Certes, elle ne méconnaissait pas ses qualités, mais elle sentait trop que la vie médiocre qu'il pouvait lui offrir ne suffirait pas à ses instincts de plaisir... Il était trop sérieux pour elle, pas assez moderne, et les points de comparaison qu'elle avait maintenant lui nuisaient dans son esprit.

Il trouverait facilement une autre provinciale qui le consolerait d'une rupture... Était-ce même loyal de l'épouser sans amour, avec la conviction raisonnée qu'elle ne lui apporterait que des déceptions dans leur vie conjugale?

Pour lui, comme pour elle, il était préférable de renoncer à ce projet d'union.

Ayant repris sa liberté, Chantal ne doutait pas que Philippe ne se décidât à l'épouser. Avec lui, ce serait la vie facile qu'elle rêvait.

Il lui avait nettement montré qu'il la trouvait à son goût, il lui avait même fait une déclaration formelle. Seule, l'annonce qu'elle était fiancée l'avait empêché d'aller plus loin. Tout retard serait une faute et elle ne retrouverait jamais, sans doute, cette occasion d'un mariage riche avec un jeune homme qui lui plaisait.

Préviendrait-elle son père et sa sœur de cette décision? Chantal savait qu'ils ne comprendraient pas ses raisons et même qu'elle encourrait leur mécontentement. Ils seraient obligés de s'incliner devant le fait accompli si elle agissait à leur insu et

la jeune fille espérait obtenir ensuite le consentement de M. Colombier pour son mariage avec M. Gommecourt.

René était reparti le lendemain soir, de Chambéry, aussi triste, mais plus calme. Dans l'express qui le ramenait à Langres, à travers la nuit froide, il réfléchissait aux termes de la lettre qu'il devait écrire à sa fiancée.

Il ne lui cacherait pas sa douleur, son indignation, son mépris pour la légèreté de sa conduite. Il lui dirait... Mais non, ne vaudrait-il pas mieux lui montrer seulement sa peine... Elle en serait touchée, sans doute... Son ami, de principes si rigides, n'avait-il pas exagéré sa conduite? Il cherchait maintenant une excuse à Chantal et se raccrochait à cette pensée comme un naufragé à une bouée de sauvetage.

Tant qu'elle n'aurait pas accepté la rupture, il espérerait encore.

Elle avait sans doute agi par inconséquence, par légèreté peut-être, mais elle avait dû être entraînée, excitée par un genre de vie tout différent de celui qu'elle menait ordinairement. Elle se ressaisirait... La lettre qu'il allait lui écrire lui ouvrirait les yeux et elle lui enverrait une réponse si affectueuse, si repentante, qu'il pardonnerait. Ce n'aurait été qu'un douloureux épisode qui s'effacerait dans la nuit du passé et qu'ils oublieraient tous deux...

La flamme vacillante de l'espoir que René s'efforçait de rallumer dans son cœur meurtri s'alimentait de ces pensées.

Il débarqua à Langres au petit jour, presque réconforté. En rentrant à l'hôtel, fatigué de sa nuit d'insomnie, il s'assoupit dans son fauteuil. Un coup discret frappé à sa porte le fit sursauter. Un domestique apparut :

— Il y a une lettre recommandée pour vous, Monsieur, dit-il, et une boîte valeur déclarée. Le

facteur attend dans le vestibule pour vous les remettre contre signature.

Surpris, René descendit. Il tressaillit en reconnaissant l'écriture de Chantal. Que renfermait cette boîte? Un cadeau, peut-être? Était-ce une sorte d'amende honorable et se repentirait-elle avant qu'il n'eût envoyé des reproches?

Il remonta en hâte dans sa chambre et fit sauter nerveusement les cachets. Enveloppée dans la ouate, la bague de rubis apparut, cerclée de petits diamants.

René devint affreusement pâle et se laissa tomber sur une chaise. Il appréhendait d'ouvrir cette lettre qu'il tenait dans sa main crispée et son cœur battait à coups redoublés.

Cependant, il finit par se décider et déchira l'enveloppe. Les lettres dansaient devant ses yeux.

En quelques lignes embarrassées, Chantal expliquait qu'il lui semblait préférable de rompre leurs fiançailles. Elle craignait que René ne fût pas heureux avec elle; ils étaient jeunes tous deux et pouvaient orienter leurs vies d'une façon différente. Elle s'excusait à peine, mais, à travers les mots, l'on devinait la décision irrévocable.

Ainsi, tout l'échafaudage du faible espoir auquel le jeune homme se raccrochait depuis quelques heures s'écroulait irrémédiablement. Il comprenait maintenant que tout était fini.

Comme la mer se retire en découvrant la grève immense, son amour s'en allait lentement et sans retour, laissant son âme démunie de ce qui la faisait vivre depuis des mois.

XI

Par ce même courrier, M. Colombier recevait une lettre de sa fille. Elle l'informait qu'elle venait de rendre sa parole à René, comme si cela eût été la chose la plus naturelle du monde, et ne lui cachait pas l'attrait qu'elle ressentait pour un ami de ses cousins, Philippe Gommecourt, garçon fort riche qui paraissait la trouver à son goût.

Elle avouait à son père qu'elle goûtait le charme de Philippe, son entrain contrastant avec la réserve et la douceur de René, et que cette opposition de vie toute différente qu'elle pourrait mener à Paris l'attirait vers M. Gommecourt et la détachait de son fiancé.

« J'ai dû prendre le parti de rompre brusquement mes engagements avec René, écrivait-elle avec désinvolture, car M. Gommecourt ne peut ouvertement se déclarer, me sachant fiancée. Et je sens qu'il me convient beaucoup mieux que M. Dartigues... Tout est donc fini de ce côté... Nous n'aurions pas été heureux. Père! ne me gardez pas rancune, je vous en prie! Vous voulez avant tout mon bonheur. Mes cousins désirent me garder encore quelque temps et il est préférable que je ne revienne pas tout de suite dans les conditions où je me trouve. Vous y consentirez certainement, car il n'y a pas à revenir sur ma décision, très réfléchie, soyez-en persuadé. »

A la lecture de cette lettre, M. Colombier entra dans une colère violente. Geneviève était allée à la messe à Perrogney. Lorsqu'elle rentra, elle trouva son père dans un état d'extrême agitation.

— Que se passe-t-il? questionna-t-elle, effrayée.

— Il se passe que ta sœur est d'une impudence incroyable! répondit-il rageusement. Lis cette lettre et tu me comprendras.

Bouleversée, Geneviève prit le papier que son père lui tendait. A mesure qu'elle lisait, elle sentait son sang se glacer dans ses veines. Cette légèreté avec laquelle Chantal rompait ses fiançailles l'atterrait, et toute sa pitié allait à René qui devait tant souffrir.

Son instinct l'avait avertie. Sa sœur ne saurait jamais comprendre l'âme délicate de M. Dartigues. Il n'eût pas été heureux avec elle; son inquiétude constante était cette appréhension qui lui faisait redouter leur union. Son devoir semblait lui commander d'étouffer ses propres sentiments pour se sacrifier devant la double volonté de René et de Chantal, mais au fond de son être restait l'obscur prescience qu'ils ne fussent pas faits l'un pour l'autre, car ils étaient trop dissemblables.

La souffrance de René pénétrait l'âme de Geneviève. Elle ressentait pour lui la tendre compassion qu'elle aurait eu pour un blessé. Comme elle eût voulu pouvoir adoucir sa désillusion!

Il devait être si seul, si découragé devant cet abandon! Elle désirait et redoutait à la fois de le revoir. Sans accabler sa sœur, elle essaierait d'endormir sa souffrance, de lui persuader qu'il n'y avait ni honte ni humiliation pour lui dans cette rupture.

Mais reviendrait-il jamais au vieux manoir?

Ce serait trop dur de n'y pas retrouver Chantal. Il n'aurait sans doute pas le courage de revoir M. Colombier et Geneviève après le délaissement de sa fiancée et de rentrer dans la demeure tout imprégnée de la présence de celle qu'il avait tant aimée.

La grande sœur s'efforçait d'apaiser la colère de M. Colombier contre Chantal. Elle agissait ainsi par devoir. N'était-ce pas le noble sentiment prédominant de sa vie tout entière?

Elle était très inquiète en pensant que sa cadette allait s'engager avec un inconnu. Quel était-il? Sans doute, son père pourrait-il s'opposer à ce mariage, mais Geneviève, qui avait mesuré la coquetterie de Chantal, craignait que celle-ci, excitée par la vie de plaisirs qu'elle semblait mener, ne se compromît avec ce jeune homme. Une angoisse la saisissait en se sentant impuissante devant ce danger.

Que faire? Ecrire à Chantal?... Ses conseils étaient si peu suivis! Elle avait rompu avec René, sans même la prévenir de cette démarche si grave! Cependant, ne lui avait-elle pas servi de mère?... La sécheresse de cœur dont sa sœur lui avait donné maintes preuves depuis quelque temps attristait douloureusement Geneviève et noyait son âme dans la désolation.

L'hiver était venu. Un silence profond régnait dans la campagne. Les champs et les bois étaient recouverts d'une épaisse couche de neige. Les arbres s'étoilaient de givre; tout était blanc aux alentours de cette blancheur immaculée qui n'a pas été ternie par le voisinage des villes.

Geneviève allait souvent à Perrogney où elle rendait maints services, visitant les malades et faisant le catéchisme aux enfants du village. Elle montait le petit sentier désert, faisant craquer sous ses pas la neige durcie qui brillait au soleil tandis que l'air vif de la montagne langroise lui fouettait le visage.

Chantal n'écrivait plus. Que devenait-elle? Trois semaines avaient passé depuis la fatale lettre annonçant sa rupture avec René. Le caractère de M. Colombier s'était de nouveau assombri. Il ne prononçait plus jamais le nom de sa fille cadette.

Cependant, Geneviève s'était décidée à envoyer une lettre à sa sœur, la suppliant de réfléchir. Son cœur plaidait la cause de René; elle avait trouvé dans son amour méconnu des accents poignants pour montrer à Chantal qu'elle passait à côté du

bonheur et lui faire ressortir les qualités de M. Dartigues. Cette démarche avait été pour elle un douloureux sacrifice. Elle l'avait fait, pensant au chagrin de René et puisant dans son cœur le détachement qui l'aidait à consommer son renoncement.

Chantal n'avait pas répondu.

Plusieurs fois depuis la rupture, Geneviève avait été à Langres. Ce rapprochement de René la bouleversait. Elle le sentait alors si près d'elle, malheureux, et souffrait de ne pouvoir verser dans son âme attristée les trésors de compassion qu'elle ressentait pour sa peine.

Un matin, comme elle achevait quelques courses dans la rue Diderot, elle le croisa brusquement. Ce fut si inattendu qu'elle pâlit d'émotion. Il s'était arrêté, encore plus surpris qu'elle de la rencontrer.

Dans la banalité des premiers mots échangés, chacun d'eux évitait d'aborder le troublant sujet qui remplissait leurs deux âmes d'une si poignante tristesse.

Dans un émouvant appel, les yeux de René implorèrent sa pitié. Elle sentit qu'il attendait d'elle le mot qui reconforte dans la douleur. Elle eût voulu lui ouvrir son cœur pour lui montrer combien elle le plaignait. Elle le regardait avec une expression ineffable de douceur et de compassion.

A voix basse, elle murmura seulement :

— Mon pauvre ami !

A ces simples mots, une ondée de sang lui monta au visage. Il devinait les paroles qu'elle ne disait pas et qui passaient entre eux. Elle lui paraissait transfigurée par une beauté pathétique qui montait de l'âme.

Le passé l'étreignait avec force, ce passé si doux avant de connaître Chantal, et un remords le saisissait devant elle en songeant qu'il lui avait préféré sa sœur.

Elle lui demanda des nouvelles de sa mère avec tant d'affectueux intérêt que René s'étonna que les paroles les plus simples pussent prendre, lorsqu'elle

les prononçait, une valeur qu'il ne s'expliquait pas.

En la quittant, il lui serra la main avec force d'une manière qui donna à Geneviève l'impression furtive qu'il la remerciait.

Lorsqu'elle se retrouva au Creux d'Aujon, elle éprouva une douceur de l'avoir rencontré, d'avoir respiré le même air que lui.

Chantal continuait à mener à Paris une vie très mondaine. Elle voyait souvent Philippe Gomme-court.

Comme elle l'avait dit à son père, c'était à cause de lui qu'elle avait rompu avec son fiancé, car elle s'imaginait qu'il lui offrirait de l'épouser lorsqu'il la saurait libre.

Elle lui annonça triomphalement cette rupture. Narquois, il la regarda et lança d'une voix moqueuse :

— Vous n'y allez pas par quatre chemins!... Ainsi, vous avez rompu avec cette désinvolture? Cela promet en faveur de votre fidélité pour l'avenir...

Déconcertée, Chantal le regarda, ne sachant que répondre. Il continuait à ironiser :

— Il s'est rendu à vos raisons, ce fiancé modèle?

Confuse, elle balbutia :

— Il n'a pas répondu... D'ailleurs, il ne me convenait pas, mais pas du tout, je vous assure!

— Alors, pourquoi l'aviez-vous accepté?

— Je... je n'avais pas de point de comparaison.

— Ah!... Et maintenant?

Très vite, elle affirma avec décision :

— Maintenant, c'est différent!

— Le successeur est déjà choisi?... Mes félicitations... Quel est-il, cet heureux élu?

Il la dévisageait avec tant de moquerie qu'elle se cabra. Le regardant droit dans les yeux, elle riposta hardiment :

— Vous le savez bien!

Il rit très fort, mais ne répliqua pas.

Cela se passait au Palais de Glace, où ils étaient allés patiner. S'étant interrompus pour se reposer, ils avaient eu cette explication.

Philippe enlaça de nouveau la taille souple de Chantal et se mit à tracer des arabesques avec ses patins.

Des couples passaient et repassaient auprès d'eux, le teint avivé par la vitesse de la course. Chantal se laissait entraîner, ne voyant plus clair dans la foule de pensées qui l'assaillaient après cette conversation.

Philippe se faisait prier, c'était certain... Elle s'était imaginée une toute autre scène et attendait qu'il lui offrit son nom et mit sa fortune à ses pieds. Il semblait tant l'admirer!... Une déception la serrait à la gorge. Elle refoulait les larmes qui lui montaient aux yeux.

Lorsqu'ils se quittèrent, contrairement à son habitude, il ne lui fixa point d'autre rendez-vous. Pensive, elle suivit ses cousines, étonnées de son mutisme.

— Eh bien! Cela ne semble pas avoir marché avec ton amoureux? railla Simone.

Elle riposta, boudeuse :

— Laisse-moi tranquille!

— Oh! oh! Mademoiselle se fâche! La brouille est donc sérieuse?

— Il n'y a pas de brouille, dit-elle en haussant les épaules. Mais tu t'imagines des choses...

Simone n'insista pas. Plus avertie que sa cousine, elle avait jugé fort imprudente la précipitation de Chantal à rendre sa parole à son fiancé; M^{lle} Colombier prenait trop au sérieux un flirt sans conséquence! Mais Chantal s'était emballée dès les premiers mots qu'elle lui avait dits pour l'avertir. Vexée, Simone l'avait laissée agir à sa guise sans protester davantage.

Philippe était rentré chez lui, assez soucieux. Trop naïve, vraiment, cette petite provinciale!

Alors, elle s'imaginait qu'il allait l'épouser? Rien que cela?... Il riait très fort à cette pensée, mais, au fond de son être, un ennui persistait... C'était embêtant qu'elle eût cette idée saugrenue, car elle l'amusait.

Il suivit la ligne de conduite qu'il s'était tracée. Chantal comprit le changement de ses manières vis-à-vis d'elle et commença à en souffrir cruellement, car elle s'en était vraiment éprise. Elle n'osait plus s'avancer depuis la conversation qu'ils avaient eue au Palais de Glace, mais ne pensait qu'à lui. Peut-être n'était-ce qu'un jeu, pour l'emballer davantage et l'amener à se déclarer?

Chaque fois qu'elle le rencontrait, son cœur battait follement. Il allait sans doute lui dire le mot décisif...

Elle le quittait, l'âme angoissée, car il n'était plus le même, c'était incontestable. S'il eût été ainsi tout au début, eût-elle rompu ses fiançailles? N'avait-il pas agi avec une sorte de perfidie?

Non qu'elle regrettât beaucoup René. Elle avait vu trop de jeunes gens différents de lui à Paris et qui lui plaisaient davantage. Elle avait surtout goûté à une vie de plaisirs qu'il ne pourrait jamais lui offrir, par manque de fortune d'abord et aussi parce qu'il n'avait pas de goûts mondains.

Ce poète, ce rêveur ne s'harmonisait pas avec son caractère, elle le comprenait seulement maintenant qu'elle avait des points de comparaison.

Mais, de tous les jeunes gens qu'elle avait couvoyés à Paris, Philippe était celui qui lui plaisait davantage, le seul qu'elle aimât vraiment rencontrer.

Et il paraissait se retirer, alors qu'elle attendait un aveu de lui, cet aveu dont elle semblait si certaine lorsqu'elle lui déclarerait qu'elle avait repris la liberté de disposer de son avenir.

Les jours, les semaines passaient sans dissiper le malentendu qui se creusait entre eux.

Une lassitude envahissait l'âme de Chantal. Ils

étaient donc tous pareils, ces jeunes Parisiens qui s'amusaient à conquérir le cœur des jeunes filles pour les délaissier ensuite...

Elle était découragée, ne s'intéressait plus à rien et rêvait de solitude, après avoir tant aimé les distractions!

Les taquineries de ses cousines l'énervaient. Gilberte et Simone ne comprenaient donc pas qu'elle souffrait et que leurs plaisanteries étaient déplacées?

Que faire? Où aller? Retourner au Creux d'Au-
jon? Cela non, non, mille fois non! Subir les reproches de Geneviève, qu'elle n'avait pas écoutée, lorsqu'elle lui avait adressé une dernière supplication... S'exposer à revoir René? A affronter la colère de son père?... Elle n'en avait pas le courage,

Elle pensa que Philippe se déclarerait peut-être enfin si elle lui annonçait son départ. Il ne la laisserait pas s'en aller ainsi...

Elle résolut de tenter un dernier assaut. Ils devaient se retrouver quelques jours plus tard à Mollitor. Elle le forcerait dans ses derniers retranchements. Il lui fallait savoir à tout prix si vraiment il renonçait à l'épouser.

Lorsqu'ils furent seuls, elle lui lança brusquement :

— Je quitte Paris après-demain!

Elle le regardait fixement, pour épier sur son visage la réaction qu'il subirait devant cette nouvelle.

Elle ne perçut qu'un mouvement de surprise sincère :

— Comment! dit-il, vous ne m'aviez pas parlé de ce départ?

— C'est possible, mais voici déjà six semaines que je suis à Paris, je ne puis prolonger davantage.

— Ah! et où allez-vous?

La question la décontenança. Elle n'y avait pas songé. Une idée traversa son esprit; elle pensa exciter sa jalousie.

— En Angleterre, répondit-elle résolument. J'y ai des amis que je veux revoir.

— Ah ! des amis ? Fred et Édward, sans doute, dont vous m'avez parlé ?

— Naturellement. Et leurs sœurs et leurs parents.

— Toute la smala, pas vrai ?

Il blaguait sans aucune émotion. Ce départ, si inopiné fut-il, semblait le laisser parfaitement calme. Un flot de larmes monta aux yeux de Chantal. Elle tenta de les refouler.

— C'est tout ce que vous trouvez à me dire, gémit-elle, pour la dernière fois que je vous vois ?

Il comprenait trop bien où elle voulait en venir et se gardait de tomber dans le piège.

— Je vous regretterai, dit-il, vous étiez une amusante petite amie.

— Libre à vous de m'empêcher de partir !

Cette fois, l'attaque était directe. Avec souplesse, il se déroba.

— L'on n'est jamais complètement libre dans la vie, répliqua-t-il gravement. Il y a des tenants et des aboutissants qui vous enchaînent.

— On rompt ses chaînes !

— Ce n'est pas toujours possible, croyez-moi. Je ne vous oublierai pas.

— Merci, dit-elle sèchement. Je serai bien avancée !

Ses cousines arrivaient avec Éric. La conversation devint générale. Philippe était soulagé par leur présence et évita toute la soirée de rester seul avec Chantal. Lorsqu'ils se quittèrent, elle lui tendit la main :

— Adieu, dit-elle seulement.

Il serra la main fine et, sans émotion, répondit :

— Adieu, Mademoiselle.

Puis il s'éloigna brusquement.

— J'aime autant que ce soit fini, murmura-t-il. Ma parole ! elle est tenace ! Je ne savais plus comment sortir de cet ultimatum !... Son départ me sou-

lage et rompt une situation qui devenait embarrassante!

— Ah çà! disait au même moment Gilberte à Chantal, qu'est-ce que cet adieu si solennel avec Philippe?... Vous vous êtes disputés?

— Nullement, je t'assure, mais je viens de lui annoncer mon prochain départ pour l'Angleterre.

— Quelle lubie! Tu ne nous en as pas parlé!

— Non,... j'ai décidé de ne pas retourner en ce moment au Creux d'Aujon. Je ne me soucie pas de retrouver mon ex-fiancé!

— Ton père est au courant de ta résolution?

— Je vais lui écrire et lui donnerai mes raisons. Je trouverai facilement une situation là-bas, avec l'aide de mes amis Simpton, et logerai au couvent en attendant.

— Drôle d'idée, je te souhaite du plaisir! marmotta Simone.

Le soir même, Chantal écrivait à M. Colombier. Elle sollicitait l'autorisation de retourner directement en Angleterre, dans la pension où elle avait été au début de son séjour à Londres, et de chercher là-bas une situation que ses relations lui trouveraient facilement.

Elle ne parlait pas de la cruelle déception qui motivait sa décision. Le nom de Philippe n'était pas mentionné dans sa lettre. Elle se sentait très isolée pour subir cette dure épreuve et réalisait seulement combien elle avait été naïve de croire aux flatteries de M. Gommecourt et de tous ces jeunes gens qui l'avaient courtisée.

M. Colombier fut surpris en recevant cette demande. Il n'en comprit pas le motif, mais fut disposé à donner son acquiescement. Geneviève, plus perspicace, devina à travers les réticences des phrases la déception qui atteignait sa sœur. Son âme compatissante en fut émue. Chantal avait été coupable, mais elle souffrait. Et Geneviève la plaignait.

Elle ajouta une lettre affectueuse à la brève ré-

ponse de son père, lui disant tout son regret de la voir s'éloigner pour un temps illimité, mais elle n'osa pas lui montrer qu'elle avait deviné sa détresse, craignant de froisser son amour-propre meurtri.

Ces mots d'affection vraie adoucèrent pour Chantal la sécheresse des lignes de M. Colombier. Pour la première fois de sa vie, peut-être, elle était touchée de la sollicitude de Geneviève. Elle avait si grand besoin de se raccrocher à un appui !

Quelques jours après, elle débarquait à Londres. C'était une fin de soirée terne et froide. Le brouillard enveloppait la grande cité d'un linceul d'argent. Chantal frissonnait dans la brume. Elle avait prévenu les Simpton de son retour en Angleterre et espérait un peu qu'ils l'attendraient au port.

Mais personne n'était venu à sa rencontre et elle se trouvait en exil, loin de son pays, si seule !... Elle sentait sourdre en elle le découragement infini qui envahit si vite les très jeunes gens.

L'arrivée à la pension atténua cette impression de détresse. Là, au moins, elle retrouvait des visages connus, elle n'était pas une étrangère. Et cette pension qu'elle avait délaissée si joyeusement pour demeurer chez les Simpton lui semblait maintenant un « home » secourable !

Ses anciennes maîtresses lui témoignaient un intérêt qui la touchait, mais en voyant son visage si triste, marqué de la désillusion qui venait de l'atteindre, la même question se répétait sur toutes les lèvres :

— Vous n'êtes pas malade ?

Elle secouait négativement la tête. Non, heureusement elle se portait bien, mais le voyage l'avait fatiguée.

Et elle ressentait un soulagement en pensant que là, du moins, l'on avait ignoré ses fiançailles. Elle n'avait pas songé à envoyer une carte pour en faire part.

Les Simpton savaient, eux ! Que dirait-elle ? Une

sorte de honte la saisissait à la pensée de devoir leur fournir des explications.

Elle rangeait tristement le contenu de sa malle dans les tiroirs de la commode qui meublait sa petite chambre, lorsque Mrs. Simpton, suivie de ses filles, fit irruption dans la pièce.

— *Aôh! my dear!* s'écria-t-elle. *I am very glad to see you! What a great surprise!*

Elle contemplait Chantal en souriant, vraiment satisfaite de la revoir, s'excusant de n'avoir pu aller au débarcadère. Ses filles lui donnaient un vigoureux *shake-hand*.

On allait l'emmener souper à la maison; l'on se verrait souvent. Et son bien-aimé, où était-il?

Elles prononçaient « bien-aimé » en français, avec un fort accent anglais.

D'un air grave, Chantal expliquait :

— Je ne me marierai pas... Nous avons compris que nous ne serions pas heureux ensemble... Il valait mieux que ce fût ainsi!

Il y avait une telle nuance d'amertume dans sa voix que Mrs. Simpton l'embrassa, prise d'une soudaine compassion.

— *Poor darling!* dit-elle avec conviction.

Elle n'ajouta rien et l'entraîna pour passer la soirée chez elle. Passive, Chantal la suivait, comme en rêve.

Elle redoutait de voir Fred, qu'elle avait cru amoureux d'elle. Et cela avait été sa première désillusion. Désormais, elle ne croirait plus à la sincérité des hommes!... René, oui, celui-là était vrai, mais elle le comprenait si peu!

Pourquoi fallait-il que ce fût lui, précisément, qui ait été résolu à l'épouser? Tandis que les autres!... Les autres s'amusaient et ce serait toujours ainsi, désormais!

Comme une automate, elle répondait aux Simpton, donnait la réplique à Fred, à Edward, mais son esprit était ailleurs. Ce n'était plus qu'une ombre qui revenait en Angleterre.

La Chantal « première manière », débordante de vie, de coquetterie, lui semblait morte, et elle pleurait ce qu'elle avait été et ne serait plus jamais !

Cependant, Mrs. Simpton lui proposait de la conduire le lendemain chez une amie qui cherchait une institutrice française.

— *You will be there quite well*, disait-elle, *and we shall see you very often.*

Elle y serait très bien, sans doute, comme l'affirmait Mrs. Simpton, mais où se trouverait-elle bien désormais ?

Et un sourire mélancolique effleurait ses lèvres, tandis qu'elle remerciait l'aimable Anglaise.

Le lendemain, elle écrivit quelques lignes à son père et à Geneviève pour leur annoncer son arrivée en Angleterre. A travers les phrases banales, Geneviève devina l'âme, lourde de tristesse, de sa sœur, et une pitié l'envahit.

Sans doute, l'expérience de Paris l'avait-elle assagié, mûrié ? Elle devait regretter René... et celui-ci, de son côté, pleurerait probablement son bonheur fauché !

Ne serait-elle pas une seconde fois l'ange gardien qui les rapprocherait ? Était-ce pour leur bonheur à tous deux ? Elle ne savait plus si son devoir était de faire une ultime tentative pour une réconciliation, car était-elle sûre que sa sœur se fût assagié et qu'elle serait la compagne forte et énergique dont le jeune homme avait besoin pour affermir sa nature changeante ?

Mais ces craintes ne seraient-elles pas le prétexte qu'elle se donnait pour éviter l'acte de générosité qui tenterait ce rapprochement ? Était-elle sûre que René accepterait de renouer ses engagements rompus ? Était-elle certaine, surtout, de l'acceptation de Chantal ?

Et d'ailleurs, comment revoir René ? Elle ne pouvait aller le trouver, et c'était tellement délicat de lui écrire !

Elle creusait sans cesse ce difficile problème, ne sachant comment le résoudre.

L'occasion la servit. Un matin, M. Colombier revint, préoccupé d'une visite dans les bois qu'il possédait aux environs.

— Il y aurait des coupes à faire, dit-il, des arbres à marquer. Ah! si Dartigues était là, il m'aurait bien aidé! Son avis m'eût été, bien utile.

— Père, écrivez-lui, dit Geneviève résolument. Il ne vous refusera pas ce service.

M. Colombier eut une hésitation.

— Tu crois qu'il accepterait de revenir? dit-il. Oserai-je le lui demander après ce qui s'est passé?

— Il vous aime bien et sera, j'en suis sûre, fort heureux de vous revoir, dit Geneviève avec fermeté.

Elle connaissait l'estime et la sympathie de M. Colombier pour René Dartigues et pensait que le retour de celui-ci au Creux d'Aujon lui donnerait l'occasion de lui parler et de remplir la délicate mission qu'elle avait résolu d'assumer.

Le jeune homme fut surpris de cette demande. La solitude lui pesait : il se déroba à toutes les avances mondaines, à toutes les invitations qu'il recevait des familles bourgeoises de la petite cité. Il s'ensevelissait dans sa peine et s'en repaissait avec volupté. Une sorte de colère le tournait contre lui, en pensant combien il avait été facile à duper, et, par revanche contre la destinée contraire, il se laissait gagner par une farouche misanthropie.

Il savait que Chantal était encore absente, mais il ignorait tout d'elle et n'y pensait qu'avec amertume.

Ce retour chez les Colombier lui causait une vive émotion; il ne crut pas cependant devoir refuser le service que lui réclamait son vieil ami, et quelques jours après, il arrivait au vieux manoir.

Geneviève le trouva pâli, le buste aminci, un pli douloureux au coin de la bouche et une souffrance incrustée dans l'œil clair qui semblait garder l'empreinte du souvenir de ses fiançailles.

Elle l'observait pendant que M. Colombier lui donnait des explications sur la coupe de ses arbres. Il répondait avec précision, d'une voix assourdie, lassée, qu'elle ne lui connaissait pas. Elle sentait qu'il avait maintenant une vue des choses toute réaliste et désabusée. Et une grande pitié l'envahissait pour cette âme blessée à qui elle eût voulu donner toute une vie d'amour!... Une sorte de réparation lui était due, semblait-il, pour le coup si cruel que sa sœur lui avait porté.

Après le déjeuner, René accompagna M. Colombier dans le bois et Geneviève resta seule.

Elle réfléchissait au moyen de lui parler sans témoin, de le convaincre, de le réunir à Chantal. Elle s'exaltait, ne voulant pas creuser la difficulté de la mission qu'elle s'imposait. Elle finissait par se persuader que ce serait facile de combler le fossé qui séparait les deux jeunes gens. Ils souffraient séparément et n'attendaient, sans doute, qu'un intermédiaire pour les réunir de nouveau et effacer le passé.

Elle fut surprise de voir René rentrer seul deux heures plus tard.

— Votre père a été retenu à la ferme par un accident survenu à un cheval, expliqua-t-il, et je ne voudrais pas tarder à repartir, car les jours ne sont pas encore bien longs, en cette saison.

— Je vous accompagnerai dans le sentier, dit-elle. J'ai à vous parler.

Elle surprit une émotion dans le regard qui se levait tristement sur elle.

Durant quelques minutes, ils marchèrent en silence, puis elle aborda résolument le sujet troublant :

— Vous savez que Chantal est en Angleterre? questionna-t-elle.

Il eut un mouvement de surprise, aussitôt réprimé.

— Que m'importe! dit-il avec un geste lassé...

J'aurais plutôt pensé qu'elle cherchait à se marier à Paris.

La voix de Geneviève se fit plus douce, plus persuasive :

— Mon pauvre ami, elle a dû avoir bien des déceptions, et c'est elle qui a demandé à mon père de l'autoriser à retourner à Londres. Elle souffre et... elle vous regrette, sans doute...

Il eut un geste d'incrédulité :

— Non, elle ne me regrette pas, dit-il âprement. D'ailleurs, Geneviève, tout est bien fini. C'eût été mon malheur de l'épouser et sa coquetterie saura, croyez-le bien, enlacer de ses filets le jeune homme qu'elle choisira pour compagnon de sa vie !

Geneviève ne s'attendait pas à cette véhémence déclaratoire. Elle resta interdite, n'osant poursuivre.

Elle découvrait en René une énergie qu'elle ne soupçonnait pas et que la souffrance avait dû développer. Sa voix se fit plus douce encore :

— Vous me faites de la peine, dit-elle. Je voudrais tant vous voir heureux tous deux !

Il la regarda, ému de l'intonation suppliante de sa voix. Il découvrait le contraste frappant qui existait entre Chantal et elle et goûtait de nouveau le charme de sa nature profonde et sincère, si différente de celle de sa sœur. Ah ! qu'il avait été aveugle en s'éprenant de Chantal ! C'était Geneviève qu'il avait aimée tout d'abord et elle ne l'aurait pas déçu. Il avait passé à côté du bonheur.

Il murmura humblement :

— N'en parlons plus, voulez-vous?... Je vous assure que mon amour est mort et qu'il ne faut pas essayer de revenir sur le passé... Pardonnez-moi.

Ils arrivaient sur le plateau en vue du village. Elle lui tendit la main et répéta, avec une nuance indéfinissable dans sa voix assourdie :

— J'aurais tant voulu vous voir heureux !

Il ne répondit que par un sourire lassé et la quitta rapidement.

Heureux ! Certes, il eût pu l'être, si elle, loyale et

généreuse, avait consenti à l'épouser. Mais si René sentait se réveiller en lui toute la ferveur de sa tendresse d'autrefois, elle ne l'aimait pas, pour plaider ainsi la cause de sa sœur ! Et sa désillusion se faisait plus amère encore, tandis qu'il traversait la campagne langroise, enveloppée de mousselines, à la fin de cette journée de février.

Geneviève redescendait le sentier, méditant sur les paroles qu'elle venait d'échanger avec René. Elle ne s'attendait pas à ce dénouement, à ce refus presque brutal qu'il venait de lui opposer. Elle en était tout étourdie... Alors, il n'aimait plus Chantal ? Et son intervention, si généreuse pourtant, n'avait provoqué qu'un mouvement de révolte dans l'âme de M. Dartigues ! Il lui en voulait presque, de cette intervention !

Il n'avait pas compris qu'elle marchait de nouveau sur son propre cœur, qu'elle se sacrifiait pour le bonheur de deux êtres qu'elle aimait.

Comme elle eût su comprendre cette nature pétrie de sensibilité qui se renfermait maintenant dans une douleur farouche dont elle ne voulait pas être délivrée !

Une tristesse noyait l'âme de Geneviève devant l'inanité de sa tentative. Le cœur lourd, elle rentra au manoir. Son père était moins accablé. Elle le sentait content d'avoir revu René. Un gendre comme lui eût été un grand dérivatif à son habituelle mélancolie.

.

Les jours passèrent. C'était maintenant l'appel mystérieux de la saison nouvelle. La couche épaisse des nuages se divisait lentement, l'air du plateau devenait moins vif et presque velouté. Les grands sapins verts se redressaient, lustrant leur feuillage qui avait secoué leur vêtement de neige. A leurs pieds, les violettes exhalaient leurs délicats parfums.

Geneviève ressentait une sorte de lassitude à la pensée que le sacrifice de son amour avait été in-

tile. Elle était trop habituée à réfléchir et à creuser la tristesse des choses et souffrait de ne pouvoir adoucir la peine de René.

Il revenait maintenant souvent au Creux d'Au-
jon et s'occupait des coupes de M. Colombier. Elle le reconduisait le soir, parfois jusqu'à Perrogney, où elle visitait quelques malades. Ils parlaient peu, mais ils sentaient ce qui passait de si triste dans leurs silences.

Le feuillage des lilas moutonnait dans le sentier et leurs fleurs violacées se mêlaient aux touffes neigeuses des cerisiers.

Parfois, Geneviève s'arrêtait chez l'épicier du village. C'était l'heure de la sortie de l'école. Les gamins se bousculaient sur la place, heureux de retrouver la liberté reconquise après des heures d'immobilité. L'un d'eux entraît dans la boutique, tournant gauchement dans sa main une pièce de cinq sous, récompense d'une place de premier.

L'épicier, un gros homme à la figure joviale, était empressé à servir les clients. Quand il avait enveloppé les achats de « la demoiselle », il se tournait vers l'enfant :

— Et toi, qu'é qu'tu veux, mon petit?

Sans répondre, le gamin levait un index de convoitise vers un bocal, collé à la vitrine, où quelques sucres d'orge achevaient de fondre lentement, sous la double action de la chaleur et de l'humidité.

Preste, l'homme détachait une partie de la masse gluante avec son couteau et enveloppait l'achat dans un morceau de journal resté sur le comptoir.

— Tiens! tu seras bien servi! On liquide, aujourd'hui!

Il riait, toujours de bonne humeur, puis se tournait vers Geneviève :

— Et votre sœur, Mam'zelle, elle ne revient donc pas?

— Elle est en Angleterre, répondait brièvement Geneviève, impatiente d'échapper à la curiosité du commerçant.

Elle sortait, toute désespérée de sa solitude, entrait dans la petite église déserte où elle prenait conscience de renouveler des forces qu'elle sentait défaillir. Puis elle redescendait dans la vallée où l'horizon s'ourlait d'un nuage bordé de feu. La fraîcheur du soir tombait lentement et une légère brume s'accrochait à la cime des arbres.

Pendant ce temps, René regagnait Langres dans le crépuscule. Une détente allégeait son esprit à chacune de ses visites au Creux d'Aujon. La silhouette de Geneviève accompagnait ses pensées. Il revoyait la physionomie sérieuse, l'air compatissant de la jeune fille et, de nouveau, l'attirance secrète de ses premières rencontres avec elle le ressaisissait. Son charme l'enveloppait et atténuait l'amertume de sa déception. Parfois, il avait de soudaines révoltes contre sa faiblesse :

« Si elle m'aimait, se répétait-il, elle n'aurait pas insisté pour que j'épouse Chantal ! »

Il haussait des épaules, se traitait de niais, se promettait d'espacer ses visites au manoir. Une lettre de sa mère, un mot lu dans l'un de ses livres préférés ramenaient des crises de découragement. Et lorsqu'il se sentait plus las, plus abattu, il retournait invinciblement vers Geneviève qui, seule, lui apportait des sources d'énergie et de résignation.

Il n'osait pas avouer l'état agité de son esprit à sa mère. M^{me} Dartigues l'avait deviné. Elle souffrait en silence de la peine de René et avait été contente de le voir retourner au manoir. Elle ne lui parlait de Geneviève qu'en termes banals, pour demander de ses nouvelles, mais elle savait que la bienfaisante influence de la jeune fille agirait, à son insu, sur sa mentalité. Elle attendait patiemment que le temps eût atténué la violence de sa déception et vivait d'espoir que son fils comprît l'amour de Geneviève.

Dans l'une de ses lettres, en quelques mots tranchants, René avait mentionné la tentative de M^{lle} Colombier pour le rapprocher de Chantal. M^{me} Dartigues avait compris l'héroïque sacrifice de

la jeune fille et son estime, son affection pour elle s'en étaient accrues. Mais ce sacrifice même dressait un obstacle entre elle et René; la mère l'avait aussi deviné et son silence, fait d'attente et de compréhension du cœur des jeunes gens, lui semblait plus adroit. Elle espérait que l'heure propice les réunirait enfin.

Cependant, René et Geneviève continuaient à se voir souvent et reprenaient insensiblement l'intimité des causeries qu'ils avaient eues avant le retour de Chantal. Mais Geneviève sentait confusément ce qui s'opposait à la fusion de leurs cœurs. Comme une impalpable barrière, l'obstacle arrêta le destin qui cheminait, invisible, pour les attirer l'un vers l'autre.

XII

A *Hyde-Parc*, à Londres, Chantal se promène gravement en donnant la main à l'une de ses petites élèves, Kate Walker, tandis que l'aînée, Margot, de deux ans plus âgée, gambade à quelques pas devant elle. C'est un tiède après-midi de mai. Les pelouses sont toutes vertes, de ce vert émeraude si frais, particulier aux paysages d'Angleterre. Et les fleurs multicolores, pourpres, mauves et roses, dessinent des arabesques et des mosaïques dans la verdure.

La joie de vivre éclate partout; le parc retentit des cris joyeux des enfants qui bondissent dans les allées, poursuivant des ballons, jouant au cerceau ou au basket-ball, tandis que le soleil verse une lumière tamisée, un peu diffuse, à travers les feuilles des grands arbres qui bordent les massifs.

Chantal marche lentement, la tête un peu pen-

chée, les yeux mi-clos dans une sorte de rêve. Elle a dans son sac une lettre de M^{me} Dartigues qui lui a été remise lorsqu'elle emmenait les enfants et qu'elle n'a pas eu le temps de lire. Elle a eu une véritable surprise en reconnaissant le timbre de Chambéry et l'écriture de l'adresse.

On lui a renvoyé cette lettre de la pension. Chantal est toulée. Elle se demande avec inquiétude ce que M^{me} Dartigues peut lui écrire. Elle se sent extrêmement lasse et n'eût jamais pensé, il y a quelques mois, qu'un tel « cafard » la saisirait ici ! Elle n'avait pas connu l'ennui pendant son premier séjour en Angleterre.

Il est vrai qu'elle a maintenant une situation subalterne. Est-ce cela qui lui pèse ? Cet argent qu'elle gagne par son travail, par l'aliénation de sa liberté ?... Non, les Walker sont vraiment très bons, et elle passe d'excellents moments chez les Simpson... Fred est encore plus empressé que l'an dernier auprès d'elle, mais ses avances la laissent insensible... Elle ne croit plus à la sincérité des jeunes gens et veut de toute sa force de volonté cuirasser son cœur contre de nouvelles déceptions...

Elle baisse la tête et une larme perle à ses longs cils demi-clos sur ses yeux lassés.

La petite Kate, étonnée de son mutisme, la regarde, tandis que sa main, emprisonnée dans celle de la jeune fille, se fond dans un abandon plein de confiance :

— Ma'zelle, vous pleurez ? questionne-t-elle, émue, dans un français hésitant nuancé d'un fort accent anglais.

Chantal refoule les larmes qui lui montent à la gorge et proteste, avec un sourire navré, essayant de détourner l'attention clairvoyante de l'enfant. Jusqu'au soir, elle devra se composer un visage, remplir sa tâche sans défaillance, cacher ses impressions.

Elles marchent au milieu des plates-bandes fleuries. Le parc est peuplé d'enfants et de nurses.

Quelques flâneurs s'attardent dans les allées. Des couples passent et chuchotent. Chantal les regarde tristement. La solitude lui pèse davantage en les voyant. Elle avise enfin une chaise isolée dans un endroit plus calme.

— Je vais m'asseoir ici, dit-elle à Kate et à Margot; jouez, petites.

Les enfants bondissent maintenant dans l'allée, avec des cris heureux. Alors Chantal sort la lettre de son sac et contemple, pensive, l'écriture de M^{me} Dartigues. Comme elle doit lui en vouloir, de sa rupture avec René... Est-ce une lettre de reproches pour cet abandon?...

Fébrilement, Chantal la décachète et lit... Ses yeux s'agrandissent d'étonnement... Une émotion transparait sur son visage...

Non, la mère de René ne lui fait aucun reproche... Mais elle lui dévoile une chose si étonnante que Chantal est saisie... Puisque la jeune fille a rendu sa parole à M. Dartigues, c'est sans doute par une décision irrévocable et réfléchie... Il en a bien souffert... Mais ce n'est pas pour cela que M^{me} Dartigues écrit.

Elle confie à Chantal que sa sœur aime René, qu'elle l'a aimé avant son retour d'Angleterre, et qu'elle s'est effacée devant l'inclination du jeune homme pour Chantal. Mais le souvenir de leurs fiançailles dresse un obstacle entre eux et M^{me} Dartigues vient l'implorer afin qu'elle écrive à sa sœur pour détruire les scrupules qui arrêtent son élan...

Chantal est bouleversée. Cette révélation la stupéfie d'admiration pour Geneviève. Elle n'aurait jamais soupçonné la grandeur de ce renoncement sans l'intervention de M^{me} Dartigues! Comme elle a été inconsciemment égoïste et cruelle!... Elle ne lit plus; ses yeux se brouillent, son cerveau lui fait mal. Elle regarde machinalement le jardinier qui arrose en face d'elle les plates-bandes et déplace le panache d'eau jailli d'une lance.

Elle revoit, dans sa pensée soudain clairvoyante, certains détails, insignifiants en apparence, mais qui s'éclairent maintenant d'une nouvelle lueur et sont tellement significatifs!

Ce sont d'abord des signes d'inquiétude, tout au début de son retour au Creux d'Aujon, lorsque Geneviève la surprenait avec René et la trouvait faisant assaut de coquetterie pour forcer l'admiration du jeune homme, elle se l'avoue avec une humilité toute nouvelle. Et puis, la surprise douloureuse de Geneviève lorsqu'elle a appris qu'il demandait sa main!

Chantal ne savait pas, ne pouvait pas deviner qu'ils s'étaient aimés sans se l'avouer avant son retour en France!

Et enfin, l'acte héroïque qui la stupéfie d'admiration devant la générosité de sa sœur : Geneviève intercédant près de son père, à la requête de Chantal, pour obtenir son consentement à leur mariage et avancer la date que M. Colombier voulait reculer.

Elle avait été jusque-là, sa grande sœur, marchant sur son propre cœur pour le bonheur de deux êtres qu'elle aimait et qui n'ont pas même soupçonné la beauté de cet acte de renoncement.

Chantal comprend maintenant la profondeur du sentiment de Geneviève et il lui semble que René le partageait avant de la connaître. Elle a été l'obstacle qui les a séparés...

Elle reste anéantie par cette révélation. La lettre a glissé à terre et elle ne songe pas à la relever. Une horloge voisine qui sonne l'heure la rappelle à la réalité. Il est temps de partir. Elle appelle les enfants et retourne, avec des mouvements d'automate, chez les Walker. Son esprit est là-bas, au vieux manoir. Elle voit René et Geneviève. Comme ils sont faits pour s'entendre! Cela frappe comme une vérité indiscutable, maintenant!...

Le jour se meurt; ils sont debout près de l'étang

et marchent l'un contre l'autre dans le petit sentier... Mais le souvenir de Chantal les sépare et ils se taisent...

Chantal s'interroge. Elle veut être sincère. Vraiment, regrette-t-elle René?... L'a-t-elle aimé?... Elle est obligée de s'avouer que sa coquetterie seule était en jeu, flattée de l'admiration dont il l'enveloppait, mais elle ne l'a jamais compris, tandis que le caractère de Geneviève s'harmonise parfaitement avec le sien.

La comparaison s'impose naturellement entre M. Dartigues et Fred. Celui-là est positif et pratique! Chantal a remarqué son empressement lorsqu'elle arrive chez les Simpton. Il cherche l'occasion de la rencontrer; elle a même l'intuition qu'il voudrait être seul avec elle.

Mais elle se dérobe. La vie lui a apporté tant de désillusions! Comme elle se sent inquiète, craintive, incapable d'aimer! Une lassitude l'envahit...

Elle saisit, le soir, le regard inquisiteur de Mrs. Walker qui scrute son visage. Il ne faut pas que l'on se doute... Elle s'efforce d'être gaie, mais cet effort lui semble gauche, et tout ce qu'elle dit sonne faux. Son cœur est troublé et tellement las! Elle écrira à Geneviève. Que lui dira-t-elle? C'est si difficile d'avouer ses fautes et de s'excuser! Mais, à son tour, elle la persuadera d'épouser René... Elle accepte la mission de les rapprocher...

Le lendemain, elle rencontre Fred. Il l'accompagne dans la rue. Ce grand garçon musclé a la vigueur et l'allure d'un sportsman, des yeux bleus d'enfant qui regardent droit devant eux, des cheveux blonds plaqués sur les tempes. Il domine Chantal de sa haute taille et l'aborde avec un air radieux. Il lui explique tout de suite le sujet de sa joie.

Son père l'associe à son affaire : la direction d'une importante industrie d'exportation. Cet avenir ouvre à ses vingt-cinq ans des perspectives de fortune. Il sent se décupler ses énergies; sa robuste

santé seconde ses instincts d'homme laborieux qui s'intéresse aux affaires.

— Je n'ai plus qu'à me marier, dit-il, maintenant que ma situation est solide...

Il attend, sans oser la regarder, ce qu'elle va répondre. La gorge serrée, elle marche en fixant le trottoir qui s'allonge sous ses pas. Une détresse passe dans ses yeux. Tous, autour d'elle, bâtissent leurs foyers, organisent leurs vies, tandis qu'elle se sent si seule!... Fred va épouser quelque jeune fille anglaise, qu'il aime depuis longtemps, sans doute,... mais elle ne doit pas la connaître, car elle n'a jamais remarqué qu'il fût empressé près des amies de ses sœurs.

Elle se tait, songeuse, trop émue de son chagrin encore si récent. Étonné de son mutisme, il l'observe à la dérobée et remarque ses yeux cernés, voilés de tristesse, sa bouche marquée par un pli douloureux de désenchantement. Il lui prend timidement la main.

— Si vous vouliez, Chantal,... dit-il seulement.

Elle tressaille et rencontre le regard loyal qui se pose sur elle comme une supplication. Il hésite à continuer, puis avec effort il articule :

— Je vous ai toujours aimée, mais je n'osais pas vous le dire... Vous me paraissiez trop fine, trop élégante, trop jolie, pour m'accepter comme mari...

Un éclair de malice s'allume dans les yeux de Chantal.

— Et maintenant? dit-elle.

Il avoue, avec une certaine gêne :

— Maintenant, ce n'est plus la même chose. Depuis que vous êtes revenue, je n'ai plus peur de vous. Si vous saviez comme j'ai été malheureux en apprenant vos fiançailles!... J'en ai pleuré, mais je n'ai rien dit... Il était trop tard, cela n'eût servi à rien... Mais, puisque de nouveau vous êtes libre...

Il n'ose rien ajouter. Chantal est touchée. Non

qu'elle aime passionnément ce robuste garçon qui cache, sous sa rude écorce, tant de fraîcheur d'âme, mais, si elle ne trouve pas tout de suite près de lui l'amour tel que son cœur l'eût rêvé, elle sent de quelle sécurité, de quelle protection il l'entourera.

Elle glisse sa main gantée dans la large main qui pend le long du veston et dit simplement :

— Fred, j'accepte, mon ami, et je ferai tout pour vous rendre heureux.

Un large sourire illumine la figure ronde du jeune homme. Il serre à la broyer la main qu'il emprisonne dans la sienne. Ses os craquent. Il lui fait mal, mais cette force qui la protégera toute sa vie lui est une douceur, après la souffrance ressentie par son isolement. Et elle est heureuse de sentir cette énergie un peu brusque, sans apprêt, qui la console de ses déceptions.

Elle revient avec Fred chez les Simpton. L'accueil de ses amis la touche, elle sent qu'elle fait déjà partie de leur famille. Ils ne s'inquiètent pas de sa situation de fortune et leur désintéressement l'émeut. Ils vont écrire à M. Colombier, mais Chantal ne doute pas de son consentement. Elle sait combien la famille Simpton est estimée à Londres. Lorsqu'elle a dû y passer les vacances, son père a pris des renseignements. Il sera tout disposé à acquiescer à ce projet et Chantal ira cet été présenter son fiancé à son père.

Malgré tout, la pensée de René hante l'esprit de Fred. Il entraîne la jeune fille dans un coin du salon.

— Vous ne regrettez rien, *darling*? s'informe-t-il, inquiet.

Elle le regarde franchement :

— Rassurez-vous, Fred, je sens que je ne l'aimais pas... et comprend, maintenant, à n'en pas douter, qu'il avait une inclination pour ma sœur avant de me connaître.

Fred s'épanouit. Il n'eût jamais cru pouvoir être

si heureux ! Et la joie qui transparait sur son visage inonde de douceur le cœur de Chantal.

Trois jours après, une double lettre de la jeune fille arrivait au Creux d'Aujon. Elle demandait à son père d'acquiescer à son projet d'union avec Fred. Geneviève fut étonnée qu'elle lui écrivit à part, car elle glissait généralement un mot pour elle dans l'enveloppe destinée à M. Colombier. Anxieuse, elle monta dans sa chambre pour lire l'épître qui lui était personnelle.

En termes émus, Chantal commentait la révélation de M^{me} Dartigues. Elle comprenait seulement l'abnégation de sa grande sœur et lui demandait pardon de l'avoir ainsi méconnue ! Tout en s'humiliant, elle s'excusait de lui avoir ravi l'amour de René, car elle ignorait vraiment l'attrait qu'ils avaient eu l'un pour l'autre... Mais ses fiançailles avec Fred dissiperait l'ombre qui pouvait encore subsister entre eux, et elle espérait que sa sœur allait lui annoncer son mariage prochainement.

Une foule de sentiments contradictoires agitaient le cœur de Geneviève en lisant cette lettre. Ses larmes coulaient sur le papier, trahissant l'émotion de son âme. Elle était heureuse de sentir l'affection de Chantal, et si touchée de la démarche de M^{me} Dartigues !... Ainsi, la mère clairvoyante avait deviné le cher secret qu'elle croyait si bien enfoui au plus profond d'elle-même... Elle avait compris que Geneviève s'était effacée devant l'inclination de René pour Chantal, mais qu'elle en avait profondément souffert. Elle désirait certainement cette union. L'avait-elle dit à son fils ? Pourquoi cette démarche auprès de Chantal si elle ne révélait pas à René l'attachement présumé de Geneviève pour lui ?

Ne craignait-elle pas de se heurter à l'incrédulité du jeune homme ? Ou avait-elle le pressentiment qu'il ne l'aimait plus ?... en admettant qu'il l'eût jamais aimée ?

Avait-il su ce que sa mère écrivait à Chantal? Et peut-être désapprouverait-il cette lettre, s'il le savait...

Une gêne subsistait évidemment entre eux. Cette gêne s'était accrue depuis que Geneviève avait essayé de renouer le projet de mariage de sa sœur avec René. Dans un vague espoir, elle se berçait de l'illusion que tout obstacle s'aplanirait lorsque le jeune homme saurait l'avenir de son ancienne fiancée assuré.

Lorsqu'il revint au manoir, elle tint à lui annoncer elle-même le prochain mariage de Chantal, épiant sur son visage la réaction causée par cette nouvelle inattendue. Il lui sembla qu'il l'accueillait avec une indifférence sincère, peut-être même avec soulagement.

— Je souhaite qu'elle soit heureuse, dit-il simplement.

Puis il parla d'autre chose. Geneviève sentit qu'il ne la regrettait pas. Mais sa réserve vis-à-vis d'elle s'accrut, au lieu de se dissiper. Et elle en fut découragée. Il semblait se composer une attitude... Alors, pourquoi revenait-il si fréquemment?... Qu'est-ce qui l'attirait maintenant au Creux d'Aujon, s'il ne l'aimait pas?... Ses visites étaient-elles seulement pour son père?... Sa déception se fit plus profonde, car elle avait espéré que l'aveu jaillirait spontanément des lèvres de René.

Lui, cependant, avait caché son trouble sous cette apparence insensible. Il se raidissait contre l'amour silencieux qu'il vouait de nouveau à Geneviève; il se persuadait qu'il lui était indifférent pour avoir ainsi plaidé la cause de sa sœur et avoir fait une tentative suprême pour les rapprocher. Et, cependant, il ne pouvait plus se passer d'elle, car sa présence seule l'apaisait et le calmait.

Un soir, il arriva au manoir et eut une déception en apprenant que M. Colombier était allé passer la journée à Dijon avec sa fille.

C'était un après-midi de juin. L'air était d'une

pureté transparente. Un rayon de soleil rôdait sur la vague des forêts; l'âme des fleurs s'exhalait en senteurs pénétrantes.

Désarmé de se trouver seul, René se dirigea vers l'étang. La barque se balançait mollement sur l'eau moirée qui frémissait sous la caresse du vent. Dans le fond, l'on apercevait les herbes vertes, semblables à de longues chevelures, reposant sur un lit de cailloux. Une lumière blonde miroitait sur les saules et les peupliers, gonflés d'un nouveau duvet. Parfois, le bruit sourd d'un pic occupé à percer l'écorce d'un arbre, ou le chant harmonieux d'une mélange, troublaient le silence de la campagne.

René s'assit au bord de la rive et prit le livre de poésies d'Albert Samain qu'il avait apporté pour les relire avec Geneviève. Il n'avait pas encore eu le courage de rouvrir ce volume depuis qu'elle le lui avait rendu... et dans quelles circonstances!

Trop de désillusions avaient meurtri son âme depuis les heures de si douce intimité passées avec cet ouvrage, ouvert entre eux, dont les touches délicates imprégnaient leurs pensées unies dans une même communion de beauté.

« De beauté, certes! mais non d'amour, hélas! » songeait René avec amertume.

Dans un geste pieux, comme l'on rouvre la porte du souvenir, il feuilleta le livre. Un feuillet était plié dans l'une des pages. Une marque, sans doute, qui signalait l'exquise poésie: « Au bord de l'étang ».

Une page double, dont le verso était vierge. René la déplia machinalement. Il rêvait à tant de choses!... A tant de choses d'autrefois, qui ne reviendraient jamais plus...

Tout à coup, il tressaillit. L'écriture nette de Geneviève avait tracé des vers. Probablement des vers copiés dans le volume... Ses vers préférés... Non, René ne les reconnaissait pas. « Le nénuphar », cette fleur qu'elle aimait tant! Et ces vers,

qu'il lisait maintenant avec émotion, sortaient certainement de son cerveau délicat.

Il la savait poète, très cultivée, mais n'avait jamais rien lu de sa composition. Il crut pouvoir prendre connaissance de cette poésie, puisque ce livre la renfermait.

LE NENUPHAR

Avec l'embrassement du ciel, le jour s'achève ;
Tout est mystérieux sur les bords de l'étang...
A l'ombre des roseaux, le nénuphar étend
Ses étoiles d'argent que le courant soulève.

J'aime le contempler, sur lui se perd mon rêve.
Je cherche qui retient ce vert flot flottant
Et je songe au labeur énergique et constant
Que, pour surgir au jour, il lui fallut sans trêve.

C'est l'image pour moi des âmes consolées.
Avec un grand effort, âme et fleur sont montées
Au-dessus de l'abîme, au-dessus des douleurs.

Pourtant s'agite encor ce qui fit leur souffrance,
Mais ce premier succès leur donne l'espérance
De vaincre désormais les ondes... ou les pleurs!

René lisait avidement la petite pièce de vers qui mettait à découvert l'âme de la jeune fille. Et, tout à coup, il comprit. Comme un éclair fulgurant sillonne la nuit, il venait de pénétrer la grandeur du sacrifice de Geneviève et son amour pour lui. Mais elle avait étouffé cet amour « avec un grand effort », et par cette immolation d'elle-même était montée « au-dessus de l'abîme » de sa souffrance, pour donner sa sœur à René.

Il ne l'avait pas compris, cet amour qu'elle lui vouait au plus profond de son âme et qu'elle avait déraciné pour Chantal. Il regarda la date apposée au bas de la poésie... C'était bien cela : le jour où il avait demandé sa main à la jeune fille et le soir même où la cadette avait prié Geneviève de décider M. Colombier à leur prochaine union. Et la sœur aînée avait consenti, sans que ni lui, ni Chan-

tal n'aient pu soupçonner l'héroïsme de cette démarche qu'ils réclamaient comme un acte tout naturel.

Le jeune homme eut un éblouissement. La sensation de la joie dominait son être soulevé dans un désir de bonheur éperdu avec Geneviève. Toute son âme frissonnait d'émoi. Autour de lui l'étang s'assombrissait aux approches du crépuscule; les boutons de nénuphars brillaient dans leurs larges feuilles, comme des bijoux d'argent dans un écrin de velours vert.

René n'avait pas le courage d'abréger cette heure d'ivresse qu'il vivait intensément. Comme il eût désiré dire tout de suite à sa bien-aimée qu'il avait enfin compris la beauté de son âme!... Il restait là, immobile, s'engourdissant dans la griserie de ce bonheur qui ressuscitait pour lui la beauté des choses.

Un bruit de pas effleurant l'allée du petit sentier le fit tressaillir. Il ne fit pas un mouvement. Une sorte d'envoûtement le paralysait, car il sentait que c'était « elle » qui venait à lui, dans ce décor de leurs premières amours.

Et, quand la tache claire de sa robe parut au bord du sentier, il ne fut pas surpris, car il l'attendait à cette heure unique, marquée par le destin pour leurs accordailles. Il ne pouvait y avoir d'autre lieu que cet étang paisible, étoilé de nénuphars.

À cette heure tardive, elle ne s'attendait pas à le trouver là. Quel instinct merveilleux l'avait donc poussée à faire cette promenade en rentrant de Dijon? Une soif de calme, de beauté de la nature qui l'avait étreinte en sortant du tumulte de la grande ville.

Ou plutôt une obscure prescience du bonheur qui allait la saisir.

Une émotion indéfinissable s'empara d'elle en le voyant. D'un coup d'œil, elle avait remarqué le livre ouvert sur ses genoux. En voyant la grande

feuille qu'il tenait à la main, elle reconnut sa poésie et fut surprise. Une rougeur empourpra son visage.

Il se leva, bouleversé, lorsqu'elle parut près de lui. Dans ce silence, cette solitude, leurs deux âmes se fondaient dans le rêve de l'amour. Le beau regard de Geneviève versait en lui sa mystérieuse lumière. Il lisait maintenant dans ses yeux la brûlante prière que son aveuglement ignorait jusqu'à ce jour. Il y répondit par un éloquent appel qui pénétra dans les profondeurs de son âme et elle frémit. Sans un mot, il replia la feuille et la lui tendit. En cette minute unique, les mêmes impressions remuaient leurs deux cœurs. Ils se sentaient tout près l'un de l'autre, s'étant enfin rejoints.

— Cette poésie, murmura-t-elle, comment se fait-il?

— Elle m'a ouvert les yeux, ma bien-aimée; j'ai tout compris.

Elle ne protesta pas. Une force de passion longtemps comprimée montait en elle. Ils avaient tant de choses à se dire qui, depuis longtemps, pesaient sur leurs âmes!... Mais les mots leur semblaient trop pauvres pour exhaler leurs secrètes pensées. Elle cacha seulement son visage sur son épaule et des larmes brûlantes montèrent à ses yeux.

Ils se sentaient unis dans une intimité d'âme, de sentiments et de souvenirs. Un abîme s'était creusé entre eux qui venait d'être comblé.

Ces quelques vers, jetés sur le papier, les reliaient au passé.

.....

La lune transparente se lève dans le ciel d'un bleu profond; elle verse sur l'eau une lueur mystérieuse et donne une étrange beauté au paysage.

René s'approche de Geneviève et implore humblement :

— Mon aimée, me pardonneriez-vous jamais de vous avoir ainsi méconnue?

— Oui, dit-elle fermement, car Dieu a permis cette épreuve pour cimenter notre union par le sacrifice avant de nous réunir dans le bonheur.

— Puis-je vous donner ici le baiser des fiançailles?

Dans un élan d'amour, elle acquiesce, puis il prend la main qui fond dans la sienne et tous deux retournent au manoir.

Ce calme de la nuit remue des sentiments profonds dans leurs natures impressionnables. Un son de flûte, pur comme un chant de source, s'élève des profondeurs des bois. Les jeunes gens tressaillent. La même réminiscence hante leur esprit.

La première fois qu'ils se sont rencontrés, ce même chant de flûte remplissait la vallée pendant qu'ils redescendaient ensemble le sentier conduisant au manoir.

René serre la main de Geneviève et lui murmure tendrement les vers de Samain :

Cette chanson, là-bas, écoute
Cette chanson au fond des bois.
C'est l'adieu du dernier hautbois.
C'est comme si tout l'autrefois
Tombait sur nous goutte à goutte.

FIN

LISTE DES DERNIERS VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION
"STELLA"



442. Pour ne pas mourir, par R. M. Pierazzi.
443. Marquise de Maulgrand, par M. Maryan.
444. Masque et Visage, par M. de Crisenoy.
445. A-t-elle du Cœur ? par Esme Stuart.
446. Messagère de Bonheur, par Andrée Vertiol.
447. Château en Provence, par Nany Arssy.
448. Folle Jeunesse, par H. Lauvernière.
449. La Maison des Epaves, par Françoise Chevigné.
450. Soir d'Été, par Jean Mauclère.
451. Dix-sept ans, par Ruby M. Ayres.
452. Quand elle partit, par Gabrielle Leclère-Lefèvre.
453. La Monnaie du Bonheur, par Coriola.
454. Laquelle ? par M.-A. d'Arvor.
455. L'Imprudente Pitié, par Eric de Cys.
456. L'Obstacle, par Jean Rosmer.
457. La Force d'un Serment, par M.-L. Gestolys.
458. L'invisible Lady, par Th. Bernadie.
459. Le prince errant, par Jean Rosmer.
460. Cœur interdit, par Marguerite Perroy.
461. Aimer deux fois, par G. de Boissèble.
462. La Rose d'Or des Fleuroy, par Eveline Le Maire.
463. Petite Lionne, par Georges Louza.
464. La Musique du Cœur, par Marie Barrère-Affre.
465. On demande des Pensionnaires, par Christiane Al-
mery.
466. Le Souvenir qui sépare, par François Ressay.
467. En un manoir d'Ecosse, par Dominique.
468. L'Homme dans le Noir, par C. N. Williamson.
469. La dramatique Idylle, par Jacques Grandchamp.
470. Est-ce lui que j'aime ? par Léon Lambry.
471. Ames dans la Bourrasque, par Marthe Fiel.
472. Ma nièce Audley, par R. Lebrun.
473. L'Amour caché, par Lise de Cère.
474. Yolé et son Secret, par Claude Virmonne.
475. Avant le Bonheur, par A. Raucourt et D. Ferry.

(Suite au verso.)

Derniers volumes parus dans la Collection

(Suite)

476. **Le Joueur de Violo**, par Françoise Le Brillet.
477. **Mademoiselle Quand-Même**, par Paule de Wilsovès.
478. **Amie inconnue**, par Emmanuel Soy.
479. **Genêt d'Or**, par Nina Vanta.
480. **Deux Jours de Drame**, par Claire Faine-Leroy.
481. **Le Manoir solitaire**, par Gisèle Peumery.
482. **Soie de Chine**, par M. de Crisenoy.
483. **Cœur angoissé**, par Ruby M. Ayres.
484. **La Gloire d'aimer**, par Léo Henri.
485. **Les Demoiselles Errantes**, par Lily Nicolesco.
486. **Quand le Bonheur passe**, par G. Verdat.
487. **Mon oncle Max et moi**, par Jean Marclay.
488. **La Maison sans tendresse**, par Y. Saint-Céré.
489. **Douce-Amère**, par Gabriel Clopet.
490. **Le Droit de choisir**, par Marcel Davet.
491. **L'Enigme d'un Cœur**, par Marc Aulès.
492. **La Maison dans la Forêt**, par Claude Virmoane.
493. **Le Drame de la Maison Ferrier**, par Emmanuel Soy.
494. **L'Amour se venge**, par Marthe Bertheaume.
495. **Sans Lui!** par Lise de Cère.
496. **Silence coupable**, par Pierre-Claude.
497. **Seule dans mon Cœur**, par Eric de Cys.
498. **Les Embûches secrètes**, par Le Feuvre.
499. **De la Coupe aux lèvres**, par Jean Rosmer.
500. **Le Chemin de l'Ombre**, par Andrée Vertiol.
501. **Un de trop!** par H. Lauvernère.
502. **Le Secret d'une Vendetta**, par Eve Paul Margueritte.
503. **L'Age des Roses**, par F. Le Brillet.
504. **La Dot de Renée**, par M.-J. Leduic.
505. **L'Idylle au Soleil**, par Tyl.
-
-

La Tour de Babel

par CLAIRE et LINE DROZE

PREAMBULE

Il était une fois une Diane chasseresse, blonde comme les héroïnes des contes d'Andersen, et, comme elles, issues des brumes du Nord. Elle traversait la vie à la façon d'une fière amazone, souriant aux jeunes années qui fuyaient, aspirant d'un souffle régulier celles qui se levaient devant elle, avec ses dix-huit ans. Elle chevauchait sur une route lisse et dont elle prétendait connaître les tournants.

Un jour, une fée au visage parcheminé l'entraîna vers un magicien. C'était le pays où chante la langue d'oc. Il se drapait dans une écharpe bleue, traînait des parfums, se parait de fleurs et s'auréolait d'un soleil dansant. Il réchauffait les vies lasses et les cœurs fatigués et semait ensemble la force et la douceur. Il disait au vent d'amener tour à tour, sur les jardins, l'air pur de la montagne et la brise qui vient de mer. Il consolait les uns et grisait les autres...

Mais il se moqua de la Diane chasseresse, il engourdit ses pensées et lui donna un cœur de femme, alors...

Ceci se passait il y a plusieurs années au temps où Nice, encore éblouissante, connaissait des jours dorés. Les hivernants, étrangers et français, envahissaient les palaces et les pensions de famille. Toute une société charmante se retrouvait chaque année dans certains hôtels de bon renom; et les mois s'écoulaient paisibles

Collection
STELLA



Publie les
MEILLEURS
ROMANS ★